

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA POLYNÉSIE IMAGINÉE

OU

UNE BOMBE AU PARADIS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

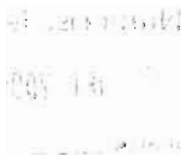
COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

MONICA EMOND

SEPTEMBRE 2008



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Mes plus sincères remerciements vont d'abord à mon directeur, Lawrence Olivier, pour sa confiance, son audace ainsi que ses mots justes et son oreille attentive à mes idées parfois confuses, parfois exaltées.

Merci à Bruno Saura, mon superviseur de recherche à Tahiti, pour sa franchise, son souci du détail, son ouverture et son accueil.

Merci à Bruno Barrillot, directeur de l'Obsarm et chercheur dévoué à la cause de la vérité sur les conséquences des essais nucléaires.

Merci à Ben Lewis, Sophie Bontemps, Georges Pinol, Jean-Pierre Briat, Sébastien Legay, Mathieu Dreujou, Bertrand Dechaumet, Arnaud Kehon et Jack Niedenthal, journalistes engagés et écrivain, soucieux que la bombe ait un visage.

Merci à Serge Tcherkézoff qui, sans le savoir, à travers son brillant ouvrage sur la déconstruction du mythe polynésien, m'a permis de prendre acte du travail immense que nécessite la mise en lumière de la construction d'un mythe si tenace dans l'imaginaire occidental et, par le fait même, a ouvert la voie à la réorientation du travail de recherche que vous vous apprêtez à lire.

Merci aux responsables du Foyer de Jeunes Filles de Paofai qui m'ont accueillie lors de mon stage de recherche à Tahiti et spécialement à sa directrice, Maiana Teihotu. Aux amies voyageuses, Caterina l'italienne, Maude la québécoise et Margarita la chilienne avec qui j'ai eu le plaisir de découvrir la Polynésie. À Eva et la famille Rowe à Raiatea, Tafia, Bernadette, Yolande, Mama Véro, Carole, Flora, Adélaïde, Héléna, Frida et Ghislaine à Tahiti. Merci aussi à tout ceux et celles qui ont spontanément partagé avec moi leurs souvenirs joyeux ou malheureux liés à la bombe et à Moruroa.

Merci à Martin qui a patiemment et amoureusement écouté et lu mes histoires de bombe et de paradis.

Merci à Leila, Mélanie, Facil et Miren qui ont été à la fois les témoins amusés d'une grande passion et les critiques judicieux de mon exaltation.

Enfin, mille merci à mes parents qui ont appuyé un projet qui semblait fou... et qui finalement l'était!

## TABLES DES MATIÈRES

LISTES DES TABLEAUX .....	vi
LISTES DES ABRÉVIATIONS .....	vii
LEXIQUE .....	viii
RÉSUMÉ / ABSTRACT .....	ix
INTRODUCTION	
UNE BOMBE AU PARADIS? .....	1
<i>La perception européenne du Pacifique</i> .....	4
<i>Les trois scénarii de la rencontre et «ce qui s'ensuivit»</i> .....	9
<i>Les essais nucléaires comme reconquête</i> .....	13
CHAPITRE I	
DU MYTHE À LA BOMBE .....	19
1.1 Introduction .....	19
1.2 Le paradis élitiste .....	20
1.2.1 La vision libertine .....	20
1.2.2 La vision coloniale .....	28
1.3 Le « <i>pop paradise</i> » .....	36
1.3.1 Les îles d'aventure .....	36
1.3.2 Les îles romantiques .....	44
1.4 Conclusion .....	51

CHAPITRE II	
DE LA BOMBE À L'HÉTÉROTOPIE .....	56
2.1 Introduction .....	56
2.2 La fin du mythe .....	57
2.2.1 Au commencement, il y a eu l'atome .....	58
2.2.2 Arme de paix, arme de guerre .....	62
2.2.3 L'entrée dans l'Histoire .....	72
2.3 La politique du paradis .....	76
2.3.1 Le <i>paradis perdu</i> .....	77
2.3.2 La <i>Cythère nucléaire</i> .....	85
2.4 Le paradis à l'épreuve de la bombe .....	93
2.4.1 L'hétérotopie polynésienne .....	95
2.5 Conclusion .....	107
CONCLUSION	
MISE EN ABYME .....	110
BIBLIOGRAPHIE .....	117

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
1.1 Les visions du paradis polynésien selon les époques .....	52
2.1 La bombe et le paradis dans les approches théoriques .....	109

## LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

AIEA	Agence Internationale de l'Énergie Atomique
CDRPC	Centre de Documentation et de Recherche sur la Paix et les Conflits
CEA	Conseil de l'énergie atomique
CEP	Centre d'expérimentations du Pacifique
CESCEN	Commission d'enquête sur les conséquences des essais nucléaires
CRIIRAD	Centre de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité
DIRCEN	Direction du contrôle des essais nucléaires
NTS	<i>Nevada Test Site</i>
Obsarm	Observatoire des armes nucléaires françaises
TBT	Traité d'interdiction des essais nucléaires en atmosphère ou <i>Test Ban Treaty</i> en anglais
TICE ou CTBT	Traité d'interdiction complète des essais nucléaires ou <i>Comprehensive Test Ban Treaty</i>
UPLD	Union pour la Démocratie
U.R.S.S.	Union des Républiques Soviétiques Socialistes

## LEXIQUE

Bombe A *	Bombe atomique ou bombe à fission nucléaire
Bombe H *	<i>Super Bomb</i> , Bombe à hydrogène, bombe thermonucléaire ou bombe à fusion nucléaire
<i>fenua</i>	pays, terre
<i>ma'ohi</i>	du pays, autochtone, indigène
<i>mono'i</i>	huile parfumée
<i>vahine</i>	femme polynésienne

---

\* Les deux types de bombes sont des bombes nucléaires. Lorsque nous parlons d'«essais nucléaires», nous parlons donc indistinctement de tests de bombes A et/ou H.



## RÉSUMÉ

De 1966 à 1996, la France a mené un programme d'essais nucléaires en Polynésie française. Étonnamment, elle a choisi *son paradis* pour y faire exploser *sa bombe*. De fait, la Polynésie française fait figure de paradis dans l'imaginaire français depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais comment deux visions apparemment paradoxales (une édénique, l'autre apocalyptique) peuvent-elles décrire un lieu unique? En effet, peut-on penser le paradis depuis la bombe?

Le but que nous poursuivons est de retracer le parcours du mythe du paradis polynésien dans l'imaginaire occidental depuis près de deux siècles et demi afin de dépasser ce lieu commun de la littérature scientifique des cinquante dernières années. Bien qu'il s'attarde à la représentation française de la Polynésie, l'essai proposé souligne également les apports majeurs de l'imagerie américaine, anglaise et, dans une moindre mesure, canadienne et québécoise. Nous retraçons également le parcours de la bombe, des essais nucléaires américains aux tests français dans le Pacifique Sud, dans le but d'en exposer les différents discours possibles et opposés.

L'hétérotopologie telle qu'imaginée par Michel Foucault fournit les moyens d'embrasser simultanément les diverses réalités de l'espace polynésien. À la fois historique et spatial, réel et imaginé, «médié» et immédiat selon la définition de Miriam Kahn, cet espace hétérotopique rend dynamique une vision paradoxale de la bombe et du paradis qui serait autrement stérile.

En somme, le paradis polynésien est une représentation occidentale fondée sur une prérogative que s'est arrogée la France au XVIII<sup>e</sup> siècle : celle de se raconter à travers la représentation qu'elle se fait de l'Autre. Or, le contexte interne – de l'Empire puis de la République – et le contexte international – de la course aux colonies à la course à l'armement – se transformant, elle se voit contrainte de partager de plus en plus cette faculté avec d'autres et aussi, avec l'Autre.

Mots-clés : Polynésie française, paradis polynésien, essais nucléaires, bombe, hétérotopie, France, États-Unis.

## INTRODUCTION

### UNE BOMBE AU PARADIS?

La Polynésie a fasciné l'Europe pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Son existence a pris corps dans l'imaginaire continental comme un grand récit sans matérialité. Baignée d'un océan aux eaux mythiques, la Polynésie apparut tel un mirage, tel un monde au-delà du monde. Lieu d'extrême-insularité, on lui a conféré le pouvoir de faire miroiter à l'Europe tout ce qui lui faisait défaut. Dès lors les navigateurs posèrent-ils le pied au paradis... Deux siècles et demi plus tard, ce sont toujours dans ces termes propres à l'éden que l'on entend parler des îles polynésiennes. Comme si rien n'avait changé depuis. Comme si la vague du temps s'était fracassée sur le récif de Tahiti, uchronique, utopique. Or entre temps, il y avait «trouble au paradis»<sup>1</sup>.

Le 6 juillet 1966, le Président Charles de Gaulle assiste avec attention à la seconde explosion d'une bombe atomique française à Moruroa<sup>2</sup>. Exactement dix ans après le discours du Général sur sa vision du monde de l'après-guerre prononcé à Tahiti, sa visite est hautement symbolique. En 1956, alors qu'il qualifiait l'énergie atomique de troisième trait du monde nouveau, on lui posa la question de l'avenir de Tahiti. Il répondit ceci :

---

<sup>1</sup> Titre d'un reportage sur les essais nucléaires français en Polynésie : «Trouble in Paradise», *101 East*, partie 1 et 2, Al Jazeera English, 28 juin 2007, noir et blanc / couleur [en ligne] <http://www.youtube.com/watch?v=GUEupGvfZ8> (consulté le 18/06/2008), 16 et 8 min.

<sup>2</sup> En Polynésie française, l'atoll de l'archipel des Tuamotu le plus célèbre où eurent lieu, avec celui de Fangataufa, des essais nucléaires français entre 1966 et 1996.

Eh bien! dans le monde tel qu'il devient, Tahiti jusqu'à présent lointaine, isolée au milieu des mers, Tahiti tout à coup voit s'ouvrir un rôle important, un rôle nouveau sur le globe terrestre. Il n'est que de regarder la mappemonde et d'y tracer les communications aériennes de demain pour voir que Tahiti est nécessairement pour beaucoup de ces communications une étape indispensable et capitale, et, d'autre part, il n'est que d'imaginer les périls que la menace atomique fait peser sur la terre pour voir que Tahiti, là où elle est, entourée d'immensités invulnérables de l'océan, Tahiti peut être demain un refuge et un centre d'action pour la civilisation tout entière. Voilà comment la transformation du monde à laquelle nous assistons donne à votre île et aux îles qui l'entourent, une importance tout à coup très grande.<sup>3</sup>

Si les ambitions nucléaires voilées du Président passèrent inaperçues à ce moment, c'est que le Tahiti de l'époque était pratiquement ignorant des faits et des noms de la bombe, de Hiroshima à Eniwetok<sup>4</sup>. Apparemment, il faudra attendre l'incident de Tchernobyl de 1986 pour que «des sentiments dissimulés [purent] être exprimés ouvertement par une population qui était restée docile et tranquille depuis près de 30 ans.<sup>5</sup>» La bombe révélera un visage différent de celui du miracle économique qu'elle permit d'emblée. Or, à l'instar de la marque profonde que laissa Tchernobyl sur l'Europe<sup>6</sup>, les trente années d'essais nucléaires de la France dans le Pacifique semblent avoir eu un impact virulent sur l'imaginaire; impact que l'on présume plus qu'on ne le constate<sup>7</sup>.

Que la France ait mis de l'avant un programme expérimental d'essais de bombes A et H reposait sur les fondements mêmes de la V<sup>e</sup> République<sup>8</sup>. L'entreprise militaire

---

<sup>3</sup> Discours prononcé le 30 août 1956 à l'occasion de la première visite du Président dans cette colonie française cité dans l'ouvrage suivant : Bengt et Marie-Thérèse DANIELSSON, *Moruroa, notre bombe coloniale. Histoire de la colonisation nucléaire de la Polynésie française*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 10-11.

<sup>4</sup> Atoll de la République des Îles Marshall en Micronésie (aujourd'hui Eniwetok) qui, avec les atolls de Bikini et de Rongelap, fut un terrain d'expérimentation nucléaire pour les États-Unis entre 1946 et 1958.

<sup>5</sup> Pieter DE VRIES et Han SEUR, *Moruroa et nous : expériences des Polynésiens au cours des 30 années d'essais nucléaires dans le Pacifique Sud*, Lyon, Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits, 1997, p. 61.

<sup>6</sup> Marie-Hélène LABBÉ, *La grande peur du nucléaire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2000, 133 pages.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet le point 1.3.

<sup>8</sup> La Constitution de la V<sup>e</sup> République pose l'indépendance nucléaire de la France comme capitale dans le nouveau contexte international post-Deuxième Guerre mondiale.

française, dans l'imaginaire gaullien, visait la reconquête d'une grandeur occultée par les défaites politiques de l'empire colonial en Afrique et en Asie de l'Est. L'indépendance algérienne proclamée officiellement en 1962 précipita la relocalisation du programme de Reggane et de In Eker au Sahara aux atolls de l'archipel des Tuamotu dans le Pacifique Sud. Mais si le choix de la Polynésie française s'imposa vraisemblablement de lui-même<sup>9</sup>, il n'en demeure pas moins que la France choisit *son paradis* pour y faire exploser *sa bombe*.

Dès lors, ceci invite à questionner la rencontre entre deux images – une édénique, une apocalyptique – de la Polynésie. Pour ce faire, nous nous tiendrons à la frontière des disciplines politique, anthropologique et historique. Politique d'abord parce qu'il s'agira de mettre en exergue, par-delà les jeux de pouvoir apparents en Polynésie française<sup>10</sup>, le pouvoir d'un lieu et surtout d'un espace, ainsi que des mots et des images qu'il autorise. Anthropologique ensuite parce qu'il sera question du mythe et de sa relation aux univers de représentations qui le sous-tendent. Historique enfin parce que nous retracerons depuis les années 1760 jusqu'à nos jours le parcours de la représentation fantasmagorique occidentale<sup>11</sup> de la Polynésie. Mais avant, remontons d'abord à la genèse des rapports entre l'Europe et le Pacifique et entre la France et la Polynésie française par la suite.

---

<sup>9</sup> De Gaulle considérait ce Territoire d'Outre-Mer comme l'endroit idéal pour installer son champ de tirs étant donné que les atolls polynésiens de Moruroa et de Fangataufa constituaient les possessions françaises qui, toutes proportions gardées, étaient les plus éloignées d'autres terres habitées.

<sup>10</sup> Nous faisons référence à la lutte politique entre partisans gaullistes et militants autonomistes d'une part et entre autonomistes et indépendantistes d'autre part. À ce sujet, nous recommandons les lectures suivantes : Jean-Marc RÉGNAULT, *Le Pouvoir confisqué en Polynésie française. L'affrontement Temaru-Flosse*, Paris, Les Indes Savantes, 2005, 183 pages; Anne-Christine TRÉMON, «Logique 'autonomiste' et 'indépendantiste' en Polynésie française» dans *Cultures & Conflits*, [en ligne], <http://www.conflits.org/document1709.html> (consulté le 08/08/2006), 20 pages.

<sup>11</sup> Nous employons le qualificatif «occidentale» afin de souligner le rayonnement de l'imagerie française que nous étudions plus spécifiquement. Dans une moindre mesure, il sera question également de l'apport anglais, états-unien, canadien et québécois à cette représentation idyllique de la Polynésie.

### *La perception européenne du Pacifique*

On dit généralement que le Pacifique a pu apparaître aux explorateurs européens comme un espace vide<sup>12</sup> duquel les habitants insulaires d'alors n'avaient ni conscience géographique globale de l'étendue ni identité géo-spatiale commune ou partagée.

Vasco Nuñez de Balboa (1475-1517) a été le premier Européen à voir les mers du Sud. Il s'est aventuré, en septembre 1513, dans le golfe de San Miguel et, dans un de ces grands gestes de l'expansionnisme européen, a pris possession de l'océan et de ses terres au nom de l'Espagne<sup>13</sup>. Sept ans plus tard, Ferdinand de Magellan (v. 1480-1521), avec ses équipages, a pénétré dans l'océan par le sud-est et l'a décrit comme «pacifique». Son chemin devait le conduire vers le nord, mais plus de trois mois, les alizés du sud-est ont entraîné les navires vers le nord-ouest et, lorsqu'ils ont atteint Guam, ils n'avaient vu que deux petits atolls. Le Pacifique, comme l'Atlantique, était vide.<sup>14</sup>

Or, il apparaît pour plusieurs qu'une telle vision est essentiellement la résultante d'une construction européo-centrée du monde de l'époque<sup>15</sup>, «aveugle[...] au réseau terrestre que les îles constituaient pour les habitants du Pacifique depuis les migrations initiales<sup>16</sup>». Tout de même, il semble pour d'autres qu'il s'agisse au contraire d'un juste constat. «[L]es insulaires, avant l'arrivée des Blancs, n'avaient sans doute pas idée qu'il puisse exister quelque chose comme le Pacifique.<sup>17</sup>»

---

<sup>12</sup> Jean CHESNEAUX, «La place du Pacifique dans l'histoire moderne», dans Alain Bensa et Jean-Claude RIVIERRE, *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 27 à 47; Alain Bensa, «De l'Océanie au Pacifique ou l'indispensable interdisciplinarité», dans Bensa et RIVIERRE, *Ibid.*, pp. 13 à 25; Gérard R. WARD, «La partie vide de la terre? Les îles du Pacifique au siècle du Pacifique», dans Bensa et RIVIERRE, *Ibid.*, pp. 183 à 209; Serge TCHERKÉZOFF, «Visions européennes et polynésiennes de l'espace-temps insulaire du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours», dans Serge DUNIS, *Le Grand Océan. Le temps et l'espace du Pacifique*, Paris, Georg, 2003, pp. 277 à 302.

<sup>13</sup> O.K. SPATE, 1979, cité dans WARD, *op. cit.*, p. 184.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> Cette idée est partagée par Bensa, Ward et Tcherkézoff.

<sup>16</sup> TCHERKÉZOFF, *op. cit.*, p. 277.

<sup>17</sup> CHESNEAUX, *op. cit.*, p. 28. L'auteur base son affirmation sur les écrits du géographe O.K. Spate.

Il serait possible d'opposer cette dernière idée à celle de Bronislaw Malinowski. Dans *Les argonautes du Pacifique occidental*<sup>18</sup>, l'auteur atteste d'un réel réseau d'échanges par-delà les mers entre des archipels aussi éloignés les uns des autres que les actuelles îles de la Société et Hawaii ou encore la Nouvelle-Zélande et l'île de Pâques<sup>19</sup>. En fait, il n'y aurait pas d'incongruités au fait que, d'une part, les populations océaniques soient imbriquées dans des réseaux d'échanges complexes et que, d'autre part, chaque population de chaque île considérerait cette dernière comme le centre. «[L'idée de *pito*, de nombril – ce que nous désignons comme *îléité* –] révèle enfin la vision ethnocentrique, nombriliste que tout peuple, dans l'histoire de l'humanité, a eue de la géographie et de l'univers.<sup>20</sup>»

Mais cette idée relatée «[d']un espace liquide, atemporel, ahistorique<sup>21</sup>» vers lequel «pouvait s'exporter les utopies ou les déchets de l'Europe<sup>22</sup>» s'oppose à celle du Pacifique comme espace créatif d'où émergea notamment le mythe de la Terre Australe.

Sur la foi de témoignages fantaisistes se développa la théorie de l'existence dans l'océan Pacifique d'une vaste Terre Australe, située à l'exact antipode du monde occidental. Physiciens, théologiens, navigateurs, géographes s'employèrent à démontrer la présence théorique de ce continent. Territoire mythique des géographes, le continent austral devint très vite celui des philosophes. Lieu imaginaire possédant une présomption d'existence, il détermina dans les années qui précédèrent l'exploration scientifique des Lumières, un «*espace créatif*», source et rencontre de toutes les utopies. La littérature de fiction greffée sur la légende de la Terre Australe contribua à attacher à une région du monde des notions morales

<sup>18</sup> Bronislaw MALINOWSKI, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1989, 606 pages.

<sup>19</sup> Tous ces archipels font partie du triangle culturel polynésien s'étendant de la Nouvelle-Zélande à l'Ouest, à l'île de Pâques à l'Est à Hawaii au Nord. Cette idée est par ailleurs de plus en plus contestée dû notamment aux mouvements de population. Voir à ce sujet la référence suivante : DUNIS, *op. cit.*

<sup>20</sup> Christine PÉREZ, «Au cœur du Grand Océan austral : les îliens», dans Philippe BOYER (sous la dir.), *La mer, espace, perception et imaginaire dans le Pacifique sud*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 172.

<sup>21</sup> TCHERKÉZOFF, *op. cit.*

<sup>22</sup> BENSA, «De l'Océanie au Pacifique ou l'indispensable interdisciplinarité», *op. cit.*, p. 15.

et politiques, à fonder des *a priori* qui ne furent pas sans influence sur l'attitude des Européens dans l'Océanie du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>23</sup>

Si la diffusion des observations de Cook<sup>24</sup> consignées dans ses écrits mit prétendument un terme à certaines fabulations géographiques tenaces<sup>25</sup>, on suppose tout de même que l'océan Pacifique serait un objet philosophiquement pré-construit<sup>26</sup> qui tirerait ses origines des traditions littéraire et philosophique européennes. Parmi celle-ci, il est possible de relever les éléments suivants :

- l'apparition du bon sauvage dans l'Amérique du XVI<sup>e</sup> siècle lors de la colonisation espagnole;
- les légendes géographiques de la Terre Australe;

---

<sup>23</sup> Éric VIBART, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, pp. 22-23 (c'est nous qui soulignons).

Notons par ailleurs qu'Odile Gannier soutient pour sa part que la diffusion du mythe de la Terre Australe est due «[aux] 'faiseurs de systèmes', en particulier Buffon, dans la *Théorie de la terre*, en 1749, et Maupertuis, dans la *Lettre sur le progrès des sciences*, de 1756, [qui] avaient conclu à l'existence d'un immense continent austral, contre l'avis des navigateurs qui, selon eux, auraient jusqu'alors mal cherché.» Odile GANNIER, «Aux antipodes avec les grands navigateurs français des Lumières», dans DUNIS, *op. cit.*, pp. 205.

Sur l'influence de la philosophie et de la littérature populaire du XVIII<sup>e</sup> dans la propagation des mythes liés à l'océan Pacifique, nous retiendrons les deux ouvrages et le document suivants :

Roger BOULAY, *Hula hula et pilou pilou, cannibales et vahinés*, Paris, Éditions du Chêne, 2005, 183 pages; Roger BOULAY, *Kannibals et Vahinés. Imageries des mers du Sud*, Chartre (France), Éditions de l'Aube, 2000, 129 pages; Roger BOULAY (commissaire), *Kannibals et vahinés : imageries des mers du Sud* [catalogue de l'exposition / tenue à] Paris, Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 23 octobre 2001 – 18 février 2002, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2001, 183 pages.

<sup>24</sup> Capitaine James Cook (1728-1779). Il mena notamment trois expéditions d'envergure (la première de 1768 à 1771; la seconde de 1772 à 1773; la troisième de 1776 à 1779) qui contribuèrent à l'avancement des connaissances maritimes, astronomiques et botaniques du Pacifique Nord et Sud.

<sup>25</sup> Dues en majeure partie à l'Espagnol Pedro Fernández de Quirós qui consacra l'entièreté de sa vie maritime à la recherche du fameux continent. Au sujet des voyages de Mendaña et de Quirós : Annie BAERT, *Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie. Les voyages de Mendaña et de Quirós 1567-1606*, Paris, L'Harmattan, 1999, 351 pages; Joël BONNEMAISON, *La dernière île*, Paris, Arléa/ORSTOM, 1986, 404 pages.

<sup>26</sup> BOULAY, *Kannibals et Vahinés, op. cit.*; VIBART, *op. cit.*; Sonia FAESSEL, «La mer, objet littéraire dans quelques textes du XIX<sup>e</sup> siècle», dans Philippe BOYER (sous la dir.), *op.cit.*, pp. 101 à 115; Bernard RIGO, *Lieux-dits d'un malentendu culturel : analyse anthropologique et philosophique du discours occidental sur l'altérité polynésienne*, Tahiti, Au vent des îles, 1997, 238 pages.

- l'histoire naturelle de l'homme développée au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>27</sup>

Concernant ce dernier point, on considère généralement que les préoccupations liées à la réflexion sur la condition naturelle de l'homme, «l'état de nature», auraient motivé de façon significative les grandes expéditions européennes de circumnavigation.

Le primitivisme culturel et l'histoire naturelle de l'homme conditionnèrent d'une certaine manière la nécessité de mirage des insulaires de la mer du Sud. [...] Il fallait (après l'Amérique) une image régénérée, unique et accessible, un type d'homme nouveau qui, avec ses caractères originaux, préciserait les traits du sauvage idéal. Il fallait découvrir une créature philosophique<sup>28</sup>

soit le «bon sauvage tahitien»<sup>29</sup>. À ce propos, certains témoignent même que «[cette] longue tradition littéraire et philosophique nous avait préparés à une [...] dérive...[celle du primitivisme culturel et plus tard, du colonialisme]<sup>30</sup>» La mise en place d'une pensée occidentale de l'Autre voyait ainsi se lier quête philosophique et conquête géographique.

Rousseau écrit le *discours sur l'origine de l'inégalité* en 1754, Mirabeau invente le sens moderne du mot civilisation en 1756, Wallis découvre Tahiti en 1767, le Dictionnaire Universel de Trévoux signale pour la première fois en 1771 l'acceptation moderne du mot civilisation. Aucune coïncidence là mais des jalons le long d'un itinéraire intellectuel et géographique. Il fallait avoir la conviction de posséder bien des Lumières pour penser faire reculer les ombres de la barbarie ou celle de connaître bien des Arts pour croire avoir rompu notre nature primitive.<sup>31</sup>

---

<sup>27</sup> VIBART, *op. cit.*, p. 18.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>29</sup> Sur l'histoire de la représentation occidentale du «bon sauvage» voir l'ouvrage suivant : Terry Jay ELLINGSON, *The Myth of the Noble Savage*, Berkeley, University of California Press, 2001, 445 pages.

<sup>30</sup> RIGO, *op. cit.*, p. 49.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 70.



On souligne aussi l'appel aux mythes fondateurs occidentaux<sup>32</sup> tout autant qu'aux allégories judéo-chrétiennes d'Adam et Ève et de l'Enfer et du Paradis dans l'imagerie des mers du Sud. La littérature «populaire de grande diffusion» en a fait ses choux gras jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en présentant de façon récurrente «le sauvage océanien comme laid et cannibale, la femme des îles comme belle et facile, les îles comme infernales ou paradisiaques.<sup>33</sup>» Qui plus est, on croit que les événements relatifs aux voyages de Bougainville<sup>34</sup> et de La Pérouse<sup>35</sup> dans le Pacifique contribuèrent significativement à alimenter cette vision antithétique du monde océanien. En effet,

Dans l'imagerie française, le voyage de Bougainville est le pendant heureux du voyage de La Pérouse ; le premier révélait un nouvel Éden, le second aboutissait en Enfer, l'enfer des cannibales [...]. Le voyage de La Pérouse frappe encore plus les imaginaires car la disparition totale semble diabolique : les îles de l'archipel de Vanikoro [îles Salomon] sont d'ailleurs nommées un temps les îles du Diable.<sup>36</sup>

Donc, les philosophes auraient fortement contribué à la création de l'objet «Pacifique» alors que les voyageurs, l'ayant par à coup exploré et observé, auraient à leur tour redonné une matière aux philosophes et littéraires des Lumières et au-delà. Ces entre-influences ont à leur tour solidifié une idée : Tahiti et la Polynésie sont synonymes de paradis.

---

<sup>32</sup> FAESSEL, *op. cit.*; BOULAY, *Kannibals et Vahinés, op. cit.*; Christine PÉREZ, «fantasmagie égéenne, fantasmagie polynésienne», dans Serge DUNIS (sous la dir.), *Le Pacifique ou l'odyssée de l'espèce : bilan civilisationnel du Grand Océan*, Paris, Klincksieck, 1996; Christine PÉREZ, *La perception de l'insularité dans les mondes méditerranéen ancien et archipelagique polynésien d'avant la découverte missionnaire*, Paris, Publibook, 2005, 479 pages.

<sup>33</sup> BOULAY, *Kannibals et Vahinés, op. cit.*, p. 14.

<sup>34</sup> Capitaine Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811). Porte-flambeau du mythe tahitien, associé au «bon sauvage» océanien, il aborda à l'île de Tahiti – qu'il baptisa «Nouvelle Cythère» en référence à l'île grecque de la mer Égée qui fut dédiée à la déesse Aphrodite – un an après le premier Européen à y avoir accoster, le capitaine anglais Samuel Wallis (1728-1795). Bougainville ramena en France un habitant de Tahiti, Ahutoru, qui consacra le mythe du «bon sauvage» par son caractère so-disant distingué et pacifique.

<sup>35</sup> Capitaine Jean-François de Galaup, compte de La Pérouse (1741-1791). Ayant lui aussi accosté à Tahiti, il a en outre tragiquement acquis sa notoriété par la disparition soudaine de son équipage en 1791 au large de Vanikoro aux Îles Salomon.

<sup>36</sup> BOULAY, *ibid.*, p. 46.

*Les trois scénarii de la rencontre et «ce qui s'ensuivit»*

Si le caractère plutôt consensuel des lectures sur la perception européenne de l'océan Pacifique prévaut, il en va autrement pour le regard posé sur la rencontre et sur les événements ultérieurs. Que cette rencontre entre Européens et Océaniens, voire entre Français et Polynésiens, ait créé un choc chez les deux cultures apparaît comme une évidence<sup>37</sup>. Par contre, les effets produits par l'événement relèveraient de l'un ou l'autre des trois scénarii suivants.

D'abord, selon une approche anthropologique de plus en plus marginalisée aujourd'hui mais dont la popularité dans les années 1970 nous incite à en dire quelques mots, le contact aurait provoqué une rupture dans l'histoire culturelle polynésienne<sup>38</sup>. Privilégiant l'histoire du temps long, la thèse du «*fatal impact*» tente de mettre en lumière un phénomène de perte de mémoire collective des usages culturels traditionnels du peuple colonisé. Dans l'exemple qui nous intéresse, le contact des Anglais d'abord et des Français ensuite aurait mis en branle dès les premières rencontres un processus inévitable chez le peuple polynésien de substitution progressive de leur culture par une culture étrangère. Selon cette vision, le missionnariat<sup>39</sup> et la colonisation<sup>40</sup> auraient pour leur part achevé ce travail d'amnésie. Plus encore, selon ce raisonnement, la montée des luttes indépendantistes

---

<sup>37</sup> Tous les auteurs s'accordent pour dire que la rencontre a créé un certain «choc culturel» chez les Européens mais d'autant plus chez leurs hôtes polynésiens.

<sup>38</sup> Alan MOOREHEAD, *Le péril blanc : l'invasion du Pacifique Sud 1767-1840. Les civilisations assassinées du Pacifique*, Paris, Plon, 1967, 285 pages; Éric CONTE, «Représentation du passé des Polynésiens : figure d'un kaléidoscope historique», dans Guy FÈVE, *Polynésie, Polynésiens, hier et aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 77 à 90. C'est dans cet ouvrage que Moorehead a développé la thèse du «*fatal impact*» qui a donné lieu à son penchant du «changement social» dans le monde francophone.

<sup>39</sup> La *London Missionary Society* est la première mission protestante à s'installer à Tahiti en 1797. Bien qu'elle repoussa en 1836 aux îles Gambier une mission catholique similaire, elle se retira de Tahiti quelques années plus tard suite au traité entre cette île et la France.

<sup>40</sup> 1842 marque le début de l'entreprise coloniale de la France à Tahiti par la signature d'un traité entre l'amiral Dupetit-Thouars, représentant du roi Louis-Philippe, et la reine Pomare IV plaçant l'île sous protectorat français.

depuis les années 1950<sup>41</sup> en Polynésie française témoigne bien d'un désir de rétablissement de la culture ancestrale et atteste donc de l'existence du processus décrit.

Selon certains, un tel regard jeté sur la rencontre et «ce qui s'ensuivit» viendrait attester de la croyance en la supériorité de la culture européenne dont l'effectivité – la colonisation – en serait pour le moins perverse. En fait, on présume que

Le mythe tahitien tient tant au cœur de tous, qui voudrait que l'Europe fût, dès ce XVIII<sup>el</sup> siècle, porteuse d'un satanique projet, allant contaminer de ce qui serait sa lèpre ces univers heureux que seraient les archipels du Pacifique Sud. 'Pleurez, malheureux Tahitiens! Pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour vous les connaîtrez mieux ; un jour, ils reviendront', écrit déjà Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville*.<sup>42</sup>

Et l'auteur d'ajouter ironiquement «Oui, certes, peut-être.»

Selon cette logique, nous retrouverions d'un côté, une société victime d'un contact non souhaité tandis que de l'autre, une nation conquérante – qu'elle soit anglaise ou française – dont le projet colonisateur aurait déjà auréolé les premières expéditions dans le Pacifique bien qu'avec la volonté de se distancer du colonialisme espagnol :

Dans les siècles futurs, lorsque les puissances de l'Europe auront perdu leurs colonies d'Amérique, on pensera peut-être à faire de nouveaux établissements dans les régions plus éloignées, et si jamais les Européens sont assez humains pour traiter en frères les insulaires de la mer du Sud, nous aurons des colonies qui ne seront pas souillées par le sang des nations innocentes.<sup>43</sup>

---

<sup>41</sup> On désigne Pouvana'a a Oopa, fondateur et *leader* du Rassemblement Démocratique des Populations Tahitiennes (RDPT), comme le père du militantisme en Polynésie française. Il mena la première lutte d'indépendance dans les années 1950.

<sup>42</sup> Jean-François BARÉ, *Le malentendu pacifique. Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1985, pp. 139-140.

<sup>43</sup> GANNIER, *op. cit.*, p. 219.

Ce scénario de plus en plus remis en question est supplanté par deux autres visions qui, sans être complémentaires, ne s'excluent pas. La première interprétation, le *syncrétisme culturel*<sup>44</sup>, tente de mettre en exergue l'échange, le partage et le changement par-delà le choc de la première rencontre<sup>45</sup>. Plutôt qu'un phénomène de rupture, «l'histoire montre que les affaires humaines manifestent à la fois continuité et changement, et malgré toutes les altérations dont les sociétés du Pacifique ont été l'objet depuis les premières incursions européennes, la transformation est loin d'être totale.<sup>46</sup>» Par exemple, on peut soutenir, en accord avec cette approche, que les Européens ont apporté aux habitants du Grand Océan la conscience d'un partage géographique et culturel de l'espace, forgeant ainsi une nouvelle identité insulaire<sup>47</sup>. Également, un autre exemple pouvant illustrer la thèse du syncrétisme est celui de la traduction en 1838 de la Bible en tahitien<sup>48</sup> par la *London Missionary Society*.

Les tenants du *syncrétisme culturel* reconnaissent par ailleurs la colonisation comme une domination étrangère. Ils comprennent ainsi que les luttes d'indépendance sont des luttes de libération légitimes contre l'emprise d'un pouvoir colonial. Ceci n'empêche pourtant pas que «[l]e changement qui a eu lieu au cours des deux cents dernières années a été un cas d'adaptation plutôt qu'un phénomène de disparition et de remplacement. Les insulaires du Pacifique, une fois exposés à la culture

---

<sup>44</sup> Nous préférons ici le terme de syncrétisme au sens large où l'entend Marshall Sahlins (voir l'ouvrage suivant : Marshall SAHLINS, *La découverte du vrai Sauvage et autres essais*, Paris, Gallimard, 2007, 458 pages) plutôt qu'à celui strictement religieux donné par Bonté et Izard selon lesquels «le terme [...] renvoie désormais [...] à l'amalgame d'éléments mythiques, culturels et organisationnels de sources diverses au sein d'une même formation religieuse.» (p. 692) Pour la citation complète voir : Pierre BONTÉ et Michel IZARD, «Syncrétisme», dans *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 842 pages.

<sup>45</sup> BARÉ, *op.cit.*; Ian Christopher CAMPBELL et Jean-Paul LATOUCHE, *Les insulaires du Pacifique : Histoire et situation politique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 350 pages; CHESNEAUX, *op. cit.*

<sup>46</sup> CAMPBELL et LATOUCHE, *ibid.*, p. 305.

<sup>47</sup> CHESNEAUX, *op. cit.*, p. 28.

<sup>48</sup> Aujourd'hui, la langue parlée à Tahiti et dans certaines parties de la Polynésie française est connue sous l'appellation de *reo ma'ohi*. Elle est notamment différente des langues de l'archipel des Marquises.

occidentale (pas toujours involontairement), en ont rejeté certains aspects et en ont adopté d'autres.<sup>49</sup>»

Finalement, la dernière interprétation de la rencontre est aussi la plus largement admise: il s'agit du *malentendu culturel*<sup>50</sup>. La nature pré-construite des sociétés insulaires dans l'imaginaire européen aurait faussé l'image de ce monde prétendument connu. Une telle vision relèverait en grande partie d'une rhétorique sur l'Autre dont la récurrence ne serait plus à prouver<sup>51</sup>. En fait, «il ne manquait que la découverte de la Polynésie pour trouver le héros d'un discours en grande partie élaboré par notre culture, le primitivisme nostalgique ou l'ethnocentrisme conquérant participant tous les deux à la construction de la même fiction.<sup>52</sup>»

Dans la perspective du *malentendu culturel*, le colonialisme français de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'a fait qu'accentuer l'incompréhension entre les protagonistes dont les luttes d'indépendance deviennent alors le symptôme le plus probant. Mais quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas voir le malentendu comme la simple poursuite rationnelle des intérêts de chacun. Inversement,

La communication entre ce qui constitue déjà en 1767 deux ensembles socio-culturels va donc être lourdement marquée par ce que chacun pense de l'autre, plus encore que par ce que chacun dit à l'autre de ce qu'il est de lui-même ; c'est dire que déjà et nécessairement, l'Angleterre, qui incarne l'Europe tout entière du fait du hasard lui conférant la qualité de premier arrivant, devient un peu ma'ohi et Tahiti un peu anglaise, ou, pour dire les choses de manière plus mode, que c'est le signifiant qui prend le pas sur le signifié<sup>53</sup>.

---

<sup>49</sup> CAMPBELL et LATOUCHE, *op. cit.*, pp. 305-306.

<sup>50</sup> RIGO, *op. cit.*; BARÉ, *op. cit.*; VIBART, *op. cit.*; TCHERKÉZOFF, *op. cit.*; Dominik BRETTEVILLE, «Des Européens chez les Océaniens: qui découvre qui?», dans *Historiens et Géographes. Océanie : pour une Géohistoire*, n°386, avril 2004, pp. 207 à 219.

<sup>51</sup> RIGO, *op. cit.*; BARÉ, *op. cit.*; VIBART, *ibid.*; TCHERKÉZOFF, *op. cit.*; BRETTEVILLE, *ibid.*

<sup>52</sup> RIGO, *ibid.*, p. 188.

<sup>53</sup> BARÉ, *op. cit.*, p. 120.

L'interprétation culturelle qui en découle provoquera nécessairement des incompréhensions durables. Mais il est bien dit qu'il s'agit «[d']un malentendu où personne ne se trompe, et que l'on ne découvre qu'*a posteriori* ; car quand 'ça' change, il est trop tard.<sup>54</sup>» Ultimement, certains posent même l'hypothèse selon laquelle

Il n'est pas exclu que l'ensemble de nos préjugés repose sur un *a priori* fondamental, origine d'un malentendu non moins fondamental dont toutes nos incompréhensions ne sont que des épiphénomènes. Il importe d'abord de savoir comment je vois pour comprendre que l'Autre n'est pas forcément là où je regarde et qu'il ne regarde pas forcément dans la même direction.<sup>55</sup>

C'est à partir de ce jeu de miroir qu'il sera possible de penser différemment l'Autre. Dans ce dessein, «il faudrait commencer par tourner le dos à notre reflet pour commencer à entrevoir autre chose, quelque'un d'Autre. Faute de quoi, la tentation d'enquêter *de l'autre côté du miroir* nous condamne à parcourir un monde inversé dont nous avons nous-mêmes supprimé les perspectives<sup>56</sup>». Car en effet, «à ne donner que le point de vue occidental, ce n'est pas seulement la moitié de l'histoire qui fait défaut, c'est la compréhension complète de l'événement.<sup>57</sup>»

### *Les essais nucléaires comme reconquête*

S'il y a bien un événement où la tension entre les deux sociétés, française et polynésienne, fut à son comble, c'est sans doute lors de la mise en chantier du Centre d'Expérimentations du Pacifique (CEP). L'entreprise a créé un choc sans précédent en Polynésie française. «Ces trois lettres [CEP] sont synonymes du complet

---

<sup>54</sup> BARÉ, *op. cit.*, p. 8.

<sup>55</sup> RIGO, *ibid.*, p. 23.

<sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 151-152.

<sup>57</sup> BRETTEVILLE, *op. cit.*, p. 209.

bouleversement que connu le Territoire de la Polynésie française. L'implantation du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) et du Centre d'[E]xpérimentation[s] du Pacifique (CEP) a eu des conséquences incalculables sur la vie des habitants de ce territoire.<sup>58</sup> Bien qu'il eût des réverbérations dans toutes les sphères de la vie, c'est surtout le choc économique qui retient l'attention<sup>59</sup> tant ses effets sont visibles et percutants. «L'arrivée du CEP en Polynésie a entraîné un brutal séisme économique, presque un 'big bang', tant par l'ampleur des masses financières qui déferlèrent sur le territoire que par la soudaineté du choc.<sup>60</sup>»

Certains qualifient cette entreprise de l'État français de colonialisme nucléaire<sup>61</sup>.

L'installation au début des années soixante, puis la mise en activité du CEP, ont bouleversé une société de 86 000 habitants (dont 3 000 métropolitains, recensement de 1963) «traditionnelle» et majoritairement rural (*sic*). Le boom économique a provoqué un choc culturel. La France était déjà la puissance occupante mais, à partir des années soixante, sa présence s'accroît soudainement et d'une façon si massive que, pour les Polynésiens, la brutalité du changement ne peut être comparée qu'à un second choc colonial, en plein XX<sup>e</sup> siècle.<sup>62</sup>

La France a poursuivi sa politique coloniale par la bombe et par son refus d'accorder l'indépendance à son Territoire d'Outre-Mer<sup>63</sup> – en vérité, il faudrait plutôt dire par sa volonté d'éviter la question indépendantiste considérant que le Territoire n'a jamais explicitement demandé à l'État français de lui accorder sa pleine et entière souveraineté<sup>64</sup>. On constate que ce dernier est maintenu dans une dépendance

<sup>58</sup> Pierre-Yves TOULELLAN, *Tahiti et ses archipels*, Paris, Karthala, 1991, p. 95.

<sup>59</sup> Jean CHESNEAUX et Nic MACLELLAN, *La France dans le Pacifique : De Bougainville à Mururoa*, Paris, La Découverte / Essais, 1992, 237 pages; Claude ROBINEAU, *Tradition et modernité aux Îles de la Société*, Paris, ORSTOM, 1983, 488 pages.

<sup>60</sup> CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, p. 124.

<sup>61</sup> DANIELSSON, *op. cit.*; Jean-Claude GUILLEBAUD, *Les confettis de l'Empire*, Paris, Seuil, 1976, 317 pages.

<sup>62</sup> Jean-Jo SCEMLA, «Polynésie française et identité maohie», dans Jean CHESNEAUX (sous la dir.), *Tahiti après la bombe : quel avenir pour la Polynésie?*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 20.

<sup>63</sup> DANIELSSON, *op. cit.*

<sup>64</sup> Précision apportée par Bruno Saura, superviseur de recherche à Tahiti.

économique comme jamais auparavant : «‘Vous voulez chasser la bombe? Mais comment donc pourrez-vous vivre sans elle maintenant qu’elle vous a fait riches?’<sup>65</sup>»

D’un autre point de vue – et sans nier le fait que la décision de l’implantation du CEP en sol polynésien se soit prise sans consulter les populations française et polynésienne<sup>66</sup> – on pourrait penser que les Polynésiens ne sont pas d’innocentes victimes de la France et du CEP<sup>67</sup>. Les considérer ainsi reviendrait à les trouver complètement passifs devant les velléités françaises à leur endroit. Des études effectuées auprès des anciens travailleurs des sites des essais nucléaires montrent plutôt que

la plupart des travailleurs n’étaient pas forcés d’aller à Moruroa, Fangataufa et Hao. Moruroa n’était ni un paradis ni un enfer où des travailleurs impuissants étaient exploités par un employeur colonial sans pitié. Au cours des trente dernières années, les Polynésiens ont proposé plusieurs initiatives et ont toujours joué, ou tenté de jouer, un rôle actif dans le débat. Les problèmes et les questions soulevées dans l’après-CEP plaident également pour une participation active de la population polynésienne.<sup>68</sup>

De l’avis des travailleurs, cela n’empêche pas qu’il y ait eu une prise inutile de risques à plusieurs moments et une désinformation de la part des autorités en charge mais non pas, comme le soutiennent «les intellectuels polynésiens, quelques hommes politiques et quelques militants sociaux [...] la corruption, l’aliénation et la peur, et avec l’humiliation d’avoir souffert de ‘colonialisme nucléaire’ pendant 30 ans.<sup>69</sup>»

<sup>65</sup> GUILLEBAUD, *op. cit.*, p. 145.

<sup>66</sup> CHESNEAUX, *Tahiti après la bombe*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>67</sup> Bruno BARRILLOT, «L’arrêt des essais et la mise en place d’un Pacte de Progrès», dans CHESNEAUX, *Tahiti après la bombe*, *op. cit.*, pp. 83 à 106; Bruno BARRILLOT, *Les irradiés de la République : les victimes des essais nucléaires prennent la parole*, *op. cit.*; DE VRIES et SEUR, *Moruroa et nous : expériences des Polynésiens au cours des 30 années d’essais nucléaires dans le Pacifique Sud*, Lyon, Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits, 1997, 222 pages.

<sup>68</sup> DE VRIES et SEUR, *ibid.*, p. 217.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 15.



Bien que différente de l'idée d'un *colonialisme nucléaire*, la thèse du prestige<sup>70</sup> laisse elle aussi de côté la vision polynésienne sur les essais nucléaires pour poser un regard français sur les événements. Ce qui est soutenu ici c'est que la France, pour réaliser le projet gaulliste de «puissance mondiale moyenne», devait maintenir sa présence dans le Pacifique sinon elle «[...] 'risquerait de perdre sa place dans un futur Yalta du Pacifique, voire au Conseil de sécurité des Nations unies.'<sup>71</sup>» Qui plus est, on soutient que les installations de Moruroa et de Fangataufa avaient moins une fonction de défense militaire qu'une fonction de prestige d'État.

c'est donc toujours de fonctions d'*État* qu'il s'agit : maintien de l'ordre intérieur, maintenance technique des bases nucléaires et de leurs communications, présence de prestige dans la région. Ces trois fonctions en quelque sorte *délégées* aux forces militaires françaises du Pacifique n'ont en soi rien de militaire, elle sont étrangères à la «défense» *stricto sensu*. Il y a militarisation d'un certain nombre de compétences de l'État français, mais ce détournement de compétences par l'armée ne fait pas de la France une puissance militaire dans le Pacifique, lequel reste un «lac américain» où l'Australie et la Nouvelle-Zélande maintiennent leurs propres forces.<sup>72</sup>

Encore une fois ici, les Polynésiens n'auraient que peu ou pas d'influence face à leurs dirigeants qui n'en auraient pas plus face à l'État français. Néanmoins, une telle vision des choses se heurte à la même critique énoncée précédemment, à savoir que les Polynésiens auraient eu un rôle relativement important à jouer dans le déroulement des péripéties en lien avec le CEP.

\*\*\*

---

<sup>70</sup> CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, 237 pages.

<sup>71</sup> Conseiller de l'Élysée cité dans CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, p. 101.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 105.

Ceci boucle un premier tour d'horizon des principaux débats concernant l'origine de la représentation européenne générale et mythique de la Polynésie<sup>73</sup>, des premiers contacts à la mise en opération de la politique nucléaire française. Nous constatons dans un premier temps la fascination qu'exerce la Polynésie sur la France, un magnétisme qui semble garant de la longévité et la durabilité de leur relation. Dans un second temps, nous observons que la littérature scientifique est pratiquement muette quant à l'articulation des thèmes opposés «paradis» et «bombe» dans le cas de la Polynésie<sup>74</sup> – à l'exception d'un article de Miriam Kahn<sup>75</sup>. Afin de combler cette lacune, nous nous sommes penchés sur l'apparente antinomie que nous posons sous cette forme interrogative : *peut-on penser le paradis polynésien depuis la bombe nucléaire?* Pour y répondre, il fallait faire l'histoire de cette représentation, en montrer les sinuosités et les redondances. Ceci fait l'objet du premier chapitre. Par la suite, nous devons comprendre l'impact de la création de l'arme atomique sur l'imaginaire occidental. La première partie du second chapitre s'y attarde. Finalement, dans la dernière partie, nous désirions présenter une nouvelle façon de penser l'espace polynésien de manière à maintenir le paradoxe sans pour autant le rendre inopérant. Pour ce faire, l'hétérotopologie – entendue par Michel Foucault comme l'étude des hétérotopies – s'est révélée être l'outil théorique idéal. Sachant que «[l'utopie] est une des régions du discours dont l'imaginaire constitue le milieu<sup>76</sup>», les hétérotopies sont pour leur part

---

<sup>73</sup> Nous utiliserons, à moins d'indications contraires, le terme «Polynésie» tel qu'il a été admis dans l'imaginaire européen à l'époque des premiers contacts et comme il semble toujours faire sens dans l'imaginaire plus largement occidental lorsque nous référerons au territoire actuel de la Polynésie française. Cette dernière acceptation juridico-politique renvoie par ailleurs au statut de l'actuelle «Collectivité d'Outre-Mer», dite «Pays d'Outre-Mer», tel que fixé par l'État français le 27 février 2004.

<sup>74</sup> André Coutin l'a fait quant à lui pour la Micronésie : André COUTIN, *Retour à Bikini*, Paris, Stock, 1972, 284 pages; André COUTIN, *Bikini mon amour*, Paris, Payot, 2002, 177 pages.

<sup>75</sup> Miriam KAHN, «Placing Tahitian Identities: Rooted in Land and Enmeshed in Representations», dans Victoria S. LOCKWOOD (ed. by), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, Pearson Education, New Jersey, 2004, pp. 285 to 306.

<sup>76</sup> Louis MARIN, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, p. 22.

des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables.<sup>77</sup>

La bombe française a transmuté le regard porté sur la Polynésie : d'un lieu mythique (ou utopique), elle est devenue un espace hétérotopique. Autrement dit, elle a eu ce double effet de changer la nature du regard posé sur l'espace polynésien en même temps que de raviver l'idée de paradis. Cet apparent paradoxe trouve son dénouement dans l'observation des pratiques sociales. Qu'elles soient une source de contestation ou un nécessaire vivre ensemble, ces pratiques font revivre le mythe dans des modalités contemporaines; entendons ici «le mythe» comme le versant merveilleux de l'hétérotopie polynésienne, hétérotopie qui fait coexister la vision édénique (paradis) et apocalyptique (bombe) d'un même espace.

---

<sup>77</sup> Michel FOUCAULT, «Des espaces autres», dans *Dits et écrits* 1954-1988, IV 1980-1988 (1984), Paris, Gallimard, 1994, pp. 755-756.

## CHAPITRE I

### DU MYTHE À LA BOMBE

#### 1.1 Introduction

Nous observerons dans ce premier chapitre le moment mythique de la Polynésie<sup>1</sup>. Amorcé par la rencontre entre deux sociétés, ce moment s'achève avec l'arrivée de la bombe nucléaire sur le territoire polynésien. Nous tenterons de mettre en évidence que par-delà l'apparence d'unanimité concernant ce lieu idyllique (le paradis étant le paradis!), le mythe s'est considérablement transformé au point de permettre à l'hétérotopie de lui emboîter le pas.

Pour illustrer le caractère changeant de la représentation paradisiaque de la Polynésie, nous ferons intervenir six visions différentes se déployant, parfois synchroniquement, entre le XVIII<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècle. Les quatre premières – libertine, coloniale, aventurière et romantique – feront l'objet de ce premier chapitre tandis que les deux dernières – le *paradis perdu* et la *Cythère nucléaire* – seront présentées dans le suivant.

Enfin, nous considérerons le mythe et sa mutation comme étant coextensifs du rapport entre Français et Polynésien depuis leurs premiers contacts vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est-à-dire que nous sous-tendrons l'idée selon laquelle «mental

---

<sup>1</sup> Dans ce chapitre, les expressions «paradis», «paradis polynésien», «mythe du paradis polynésien» sont entendus comme étant synonymes à moins d'indications contraires.

space, formulated in the head, is projected onto a physical reality, which in turn feeds the imaginary.<sup>2</sup>»

## 1.2 Le paradis élitiste

L'idée de l'existence du paradis polynésien est d'abord portée par une élite, intellectuelle et libertine dans un premier temps et, coloniale et missionnaire dans un second temps. La ferveur avec laquelle chacune d'elle encense ou condamne la vision édénique de la Polynésie en assurera la postérité.

### 1.2.1 La vision libertine

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée d'un paradis polynésien germe parmi les sphères mondaines des salons littéraires parisiens. Sur invitations privées des dames de la cour – Marie-Thérèse Rodet Geoffrin, Germaine de Necker et Anne-Louise Bénédicte de Bourbon-Condé – des personnages aussi influents en France que Jean-Jacques Rousseau<sup>3</sup>, Georges Louis Leclerc (dit comte) de Buffon<sup>4</sup>, Charles de Brosses<sup>5</sup>, Pierre-Louis Moreau de Maupertuis<sup>6</sup>, Jules Dumont d'Urville<sup>7</sup>, François Marie Arouet dit

---

<sup>2</sup> KAHN, «Placing Tahitian Identities : Rooted in Land and Enmeshed in Representations», dans Victoria S. LOCKWOOD (éd. par), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, Pearson Education, New Jersey, 2004, p. 286.

<sup>3</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Librairie générale française, 1996, 157 pages.

<sup>4</sup> Georges Louis Leclerc (compte de) BUFFON, *Histoire naturelle*, Paris, Gallimard, 1984, 343 pages.

<sup>5</sup> Charles DE BROSSES, *L'histoire des navigations aux terres australes* (1756), dans Sylviane LEONI et Réal OUELLET, *Mythes et géographies des mers du Sud*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2006, pp. 91 à 189.

<sup>6</sup> Pierre-Louis Moreau de MAUPERTUIS, *Lettre sur le progrès des sciences* (1752), dans *Œuvres*, Hildesheim, Georg Olms Reprint, 1965, t. II, pp. 375 à 388.

Voltaire<sup>8</sup> et Denis Diderot<sup>9</sup> diffusent lors de ces rencontres les impressions des capitaines Cook et Bougainville livrées, non sans préalables modifications, dans leurs carnets de voyage<sup>10</sup>. Deux choses retiennent alors l'attention des prestigieux invités. D'une part, les descriptions enthousiastes des navigateurs à l'abord de ces contrées lointaines : la luxuriance de la végétation, la douceur du climat, la beauté des paysages montagnards et lagunaires.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Tahiti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément.<sup>11</sup>

D'autre part, on s'étonne de la licence morale des habitants insulaires contrastant avec la décence en vigueur à la même époque en Europe. Les mœurs des habitants que l'on décrit légères sont jugées bonnes et naturelles. La lecture de Bougainville et de ses compagnons de voyage montre en effet que ceux-ci ne tarissent pas d'éloge ce qui se présente à leurs yeux comme étant la Nouvelle Cythère.

Le caractère de la nation nous a paru doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens (*sic*) pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété et que tout est à tous.<sup>12</sup>

---

<sup>7</sup> Jules-Sébastien-César DUMONT D'URVILLE, *Voyage pittoresque autour du monde*, Paris, L. Tenre, 1834-1835, 2 vol., 584 pages.

<sup>8</sup> VOLTAIRE, «Les oreilles du compte de Chesterfield et le chapelain Goudman», dans *Candide et autres contes*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 287-308.

<sup>9</sup> Denis DIDEROT, *Supplément de voyage de Bougainville et autres œuvres philosophiques*, Paris, Presses Pocket, 1992, 373 pages.

<sup>10</sup> La première publication du récit de voyage de Bougainville parut en 1771 alors que celle de Cook fut publiée deux ans plus tard en 1773. Par ailleurs, ce serait la lettre de Commerson, naturaliste embarqué avec Bougainville, qui lança le mythe avec sa parution en 1769 dans le *Mercure de France*.

<sup>11</sup> Louis-Antoine de BOUGAINVILLE, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, Paris, FM / La Découverte, 1980, p. 150.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 155.

Sous le regard enchanté des capitaines et amiraux, nature et culture se montrent généreuses; sous la plume intéressée des intellectuels, les deux se voient inextricablement liées.

Pour Diderot et plusieurs de ses contemporains, le Tahitien ne connaît d'autre morale que celle de la nature. En suivant les préceptes de celle-ci, il fonde ses actions qui n'ont pas à être justifiées selon d'autres codes<sup>13</sup>. Ainsi dit-on, l'homme vit là comme à l'état de nature. Voilà qui rend l'île de Tahiti intéressante du point de vue philosophique sans pour autant que le mythe ne s'en trouve édulcoré. Au contraire, le nombre de réflexions ayant pour origine les descriptions enthousiastes de l'éden polynésien ne cessent de croître et, avec elles, l'image déjà surfaite de ce Pays de Cocagne. Par exemple, sur les mœurs pacifiques des insulaires, Nicolas Bricaire de la Dixmérie s'exprime en ces termes :

Les Tahitiens ont des rois qu'ils regardent comme leurs pères. Ceux-ci les gouvernent comme un bon père gouvernerait sa famille. À cette subordination près, l'égalité règne parmi ces peuples. Jamais la discorde n'y souffle son poison. Ils ont en horreur l'effusion du sang humain. Ils ignorent jusqu'à l'usage des armes. La guerre et le meurtre leur sont absolument inconnus<sup>14</sup>.

De telles extrapolations sont alors monnaie courante, et ce, pour deux raisons. D'abord, tous les témoignages publiés à l'époque attestent du caractère paradisiaque de Tahiti<sup>15</sup>. Ensuite, aucun des philosophes n'a le loisir d'aborder à l'île merveilleuse et de confronter sa propre expérience aux quelques récits de voyage qu'il a lus.

---

<sup>13</sup> DIDEROT, *op. cit.*

<sup>14</sup> Nicolas Bricaire de la DIXMÉRIE, «Le Sauvage de Tahiti aux Français; avec un envoi au philosophe ami des Sauvages», cité dans DIDEROT, *op. cit.*, p. 355.

<sup>15</sup> Cette unanimité est en réalité fabriquée. Elle est due en majeure partie au travail de réécriture mené par l'Anglais John Hawkesworth qui s'est appliqué à faire correspondre le récit de Cook à celui de Bougainville. Stratégiquement, le récit de Wallis, premier Européen à jeter l'ancre à Tahiti en 1767, ne fut publié qu'en 1773, soit deux ans après celui de Bougainville. Sa sortie passa pratiquement inaperçue, éclipsée par le romanesque de ce dernier. «[Bougainville] vante une nature tranquille et généreuse, peuplée de femmes dont la beauté fait croire que chacune est sœur de Vénus et dont l'apparente inclinaison à l'amour rappelle constamment que, dans les légendes de l'Antiquité, Vénus-

Pour Serge Tcherkézoff qui s'est intéressé aux documents produits lors des voyages de Cook et de Bougainville à Tahiti<sup>16</sup>, le mythe polynésien est essentiellement axé sur la sexualité. «*En juillet 1769 donc, le mythe est déjà bien répandu à la cour. Il comprend deux aspects. À Tahiti, on pratiquait l'amour-libre avant le mariage. D'autre part, règnerait l'habitude de pratiquer l'amour en public, sans en éprouver la moindre gêne.*<sup>17</sup>» Dans *Tahiti – 1768* l'auteur montre que le mythe de la sexualité polynésienne tire ses origines d'un malentendu culturel émanant d'une vision européen-centrée et masculine de ce que les voyageurs perçurent des événements entourant les premiers contacts entre Européens et Polynésiens. Ce constat émerge de l'analyse unique des sources produites par les observateurs de l'époque. Dans une perspective plus large, nous soutenons plutôt que cette vision de la sexualité polynésienne ne constitue qu'une seule dimension d'un mythe plus englobant, *le mythe du paradis polynésien*, produit de la juxtaposition de deux niveaux d'interprétation se renforçant réciproquement : celui des premiers voyageurs-observateurs tel qu'en rend compte Tcherkézoff de façon détaillée et celui, subséquent, de l'élite libertine en France résultant d'extrapolations et de transposition philosophique des premières observations. Finalement, si ce que l'on rapporte sur les mœurs sexuelles tahitiennes au retour de l'équipée bougainvilloise frappe d'abord l'imaginaire français d'une élite savante, une vision édénique plus générale de Tahiti perdurera néanmoins.

---

Aphrodite est parente d'Amour-Éros. Bougainville ignore totalement que l'attitude pacifique qu'il rencontre est – très vraisemblablement – le résultat de la confrontation armée qui a eu lieu un an auparavant entre Wallis et les Tahitiens : ces derniers connaissant maintenant le pouvoir des armes à feu et ne tentent aucun assaut contre les navires des Français.» Serge TCHERKÉZOFF, *Tahiti – 1768. Jeunes filles en pleurs : la face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental (1595-1928)*, Tahiti, Au vent des îles, 2004, pp. 40-41.

<sup>16</sup> Ces sources comprennent les carnets de voyages ayant été publiés mais également les journaux de bord et les journaux personnels de certains membres des équipages qui restèrent pour la plupart inédits.

<sup>17</sup> TCHERKÉZOFF, *Tahiti – 1768*, , p. 150.



Nous croyons effectivement que ce qui donnait à l'époque force et cohérence au mythe tient en ces deux points étroitement liés : le premier étant le très court laps de temps à s'être écoulé entre les voyages, la publication des journaux et leur surinterprétation, n'ayant donné prise ni à d'autres «explications» possibles ni même à des lectures critiques; le second tenant en l'héritage littéraire et philosophique commun et partagé entre les observateurs et les lecteurs. Par ailleurs, c'est l'intérêt des littéraires pour Tahiti et la Polynésie qui fut déterminant pour la notoriété et la postérité du mythe du paradis polynésien.

Certes, le mythe présente un type de comportement attribué aux «naturels» peuplant le paradis polynésien bien qu'il atteste également d'un lieu au sens d'un espace circonscrit, d'une destination qui deviendra plus tard un lieu-dit<sup>18</sup>. Ce lieu, c'est l'île de Tahiti. Et l'île est beaucoup plus qu'un lieu quelconque, elle est la condition d'énonciation d'un discours critique sur le monde parce qu'elle occupe un espace radical par rapport à la France où tout semble l'y opposer. Depuis son extrême-insularité antipodique, l'île se donne à voir comme une partie d'un ensemble plus grand, d'une dialectique insularité-continentalité où chacun des axiomes revêt une catégorie de sens s'opposant l'une à l'autre. Cette idée nous semble en fait se situer dans le prolongement de la croyance en la *Terra Australis Incognita* des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Selon la croyance, le continent austral devait s'opposer en tous points à l'Europe.

L'éden polynésien de la haute société française est ainsi *un lieu plutôt qu'un espace*. De fait, pour qu'elle agisse en tant que mythe, Tahiti doit être situable. Ou plus justement, parce qu'elle est localisable, elle peut accéder au rang de mythe. Tahiti est postée à l'exacte antipode de la France. Séparée d'elle par la ligne équatoriale, la traversée de cette frontière devient du coup une traversée symbolique «marqu[ant]

---

<sup>18</sup> Bernard RIGO, *Lieux-dits d'un malentendu culturel : analyse anthropologique et philosophique du discours occidental sur l'altérité polynésienne*, Tahiti, Au vent des îles, 1997, 238 pages.

l'heure de la délivrance et du retour. En ce sens, il s'agit bien d'une sorte d'initiation à rebours fonctionnant comme signe d'inversion entre ce côté-ci et l'autre du monde.<sup>19</sup>» Par sa position géographique, le paradis polynésien partage quelque chose de commun avec l'utopie. S'il n'est pas ce «nulle part» mais bien cet «ailleurs», il autorise néanmoins un «penser» critique. À l'instar des descriptions données par Thomas More de l'île et des habitants d'*Utopie* qui servirent d'assise à une virulente critique de l'Angleterre post Henry VII<sup>20</sup>, la Polynésie rêvée de l'époque joue aussi ce rôle de miroir pour la France d'avant la Révolution. Dans *L'Utopie*, le narrateur Raphaël Hythlodée témoigne : «Je vous ai décrit le plus exactement possible la structure de cette république [d'*Utopie*] où je vois non seulement la meilleure, mais la seule qui mérite ce nom. Toutes les autres [l'Angleterre la première] parlent de l'intérêt public et ne veillent qu'aux intérêts privés.<sup>21</sup>» Pour la Polynésie, nous pourrions reprendre les mots de Dixmérie incarnant la voix du Tahitien :

Nous avons tous les arts qu'exigent les vrais besoins, et tous les besoins qu'exige le bonheur. Aucune loi parmi nous n'est écrite, et jamais elle ne fut transgressée : jamais elle ne fit de mécontents. Dites-moi si les vôtres, si celles de tant d'autres peuples, jouissent du même avantage ? La forme de tous ces États a presque autant varié que celle de vos vêtements. Elle changera, sans doute encore, et peut-être, finiront-ils par se retrouver au point d'où ils sont partis.<sup>22</sup>

Il apparaît clairement que la critique du pouvoir et de la forme de l'État se posait toujours à la fin du XVIII<sup>e</sup> soit deux siècles et demi après *L'Utopie*.

En outre, ce n'est pas là la préoccupation première des littéraires. Dans le cas de Tahiti, la question politique demeure clairement en marge de la question morale. C'est en ce sens que la vision première de la Polynésie peut être qualifiée de libertine.

<sup>19</sup> Éric FOUGÈRE, *Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615 – 1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 180.

<sup>20</sup> Thomas MORE, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement* (1516), Paris, GF Flammarion, 1987, 248 pages.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>22</sup> DIXMÉRIE, cité dans DIDEROT, *op. cit.*, p. 355.

Selon la définition de l'*Encyclopédie* de Diderot et de Jean Le Rond dit d'Alembert, le libertinage «est l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens<sup>23</sup>», celui s'y adonnant défiant les mœurs de son époque. Bougainville, lui-même reconnu en son temps pour son esprit libertin, dépeint avec engouement ce qui se présente à lui comme un peuple ignorant la pudeur et la retenue dans le domaine de la sexualité. Ainsi, devant une jeune Tahitienne vraisemblablement forcée par ses pairs de paraître devant ceux qui lui semblaient être des entités surnaturelles<sup>24</sup>, le capitaine français s'autorise néanmoins à croire que «la jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger phrygien.<sup>25</sup>» Bougainville accumule de ce genre de confessions lubriques dans son journal de voyage à la narration souvent grivoise. Cela fascinera entre autres Voltaire qui extrapolera :

Une jeune fille très jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espèce de prière, et monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi nus. La reine, d'un air majestueux, enseigna à la jeune victime la manière la plus convenable de consommer le sacrifice.<sup>26</sup>

La métaphore vénusienne – et plus largement l'imagerie antique qui colore nombre de récits de voyage – révélerait plus qu'un simple penchant pour un modèle d'esthétisme gréco-romain. Selon Philippe Bachimon, une telle anecdote littéraire dévoilerait en fait toute une symbolique de ce qui vraisemblablement se présente aux navigateurs comme étant une véritable «odyssée méditerranéenne» :

---

<sup>23</sup> DIDEROT et d'ALEMBERT, «Libertinage», dans l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [en ligne], [http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject\\_?a.67:260./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/](http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.67:260./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/) (consulté le 15/10/2007), p. 1.

<sup>24</sup> TCHERKÉZOFF, *Tahiti – 1768, op. cit.*, p. 282.

<sup>25</sup> BOUGAINVILLE, *op. cit.*, p. 131.

<sup>26</sup> VOLTAIRE, *op. cit.*, p. 301. Voltaire se base ici sur l'épisode d'«Hélène» survenu lors du voyage de Bougainville et discuté dans *Tahiti – 1768*.

Bougainville réalise ainsi dans sa relation de la découverte de Tahiti une transposition géographico-mythique. Il n'est pas en Océanie mais plutôt dans une odyssée méditerranéenne qui l'amène à Cythère, l'île d'Aphrodite, où il rencontre des dieux et des nymphes, au pays des Champs-Élysées et de l'âge d'Or. Cette «odyssée» des antipodes va être à l'origine de tout le mythe ultérieur de l'Océanie, avec ses ingrédients invariables, qui en font la reproduction d'une Méditerranée idyllique, d'une Atlantide disparue, soit ici le Continent Austral évanoui.<sup>27</sup>

Dans notre introduction, nous soutenions que «La mise en place d'une pensée occidentale de l'Autre voyait [à l'époque des grandes explorations du Pacifique] se lier quête philosophique et conquête géographique.<sup>28</sup>» En ce sens, la Polynésie fait figure de lieu par excellence d'une géographie libertine :

Ainsi la géographie «humaniste» du paradis terrestre est une géographie du passé de l'humanité et de la survivance d'un état édénique. Géographie idéaliste elle se préoccupe plus de sa conformité au mythe que de décrire et de transcrire les aspects les plus facilement perceptibles du milieu maohi. *Géographie aristocratique et libertine, elle gomme en contrepartie les aspects libertaires et égalitaires du pré-supposé philosophique. Connaissance première et prestigieuse de Tahiti elle va en déformer les approches ultérieures littéraires et picturales.*<sup>29</sup>

En bref, les premières descriptions passionnées des insulaires de Tahiti et de leur milieu tout autant que les réinterprétations postérieures ont donné naissance au mythe du paradis polynésien. Cette image construite sur la base de valeurs libertines a permis le fondement d'une critique radicale de la France pré-révolutionnaire.

Ainsi, le mythe du paradis polynésien est donc la résultante de trois choses : 1) un héritage littéraire et philosophique lié à la condition naturelle de l'homme et aux motivations ayant guidé les explorations dans le Pacifique; 2) la parution dans un court laps de temps d'un nombre limité de témoignages se corroborant les uns les autres; 3) une production abondante de réflexions philosophiques et éthiques mettant

<sup>27</sup> Philippe BACHIMON, *Tahiti entre mythes et réalités : essai d'histoire géographique*, Paris, Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1990, p. 153.

<sup>28</sup> Cité de l'introduction générale p. 7.

<sup>29</sup> BACHIMON, *ibid.*, pp. 158-159 (c'est nous qui soulignons).

en scène la sagesse polynésienne face à une civilisation européenne corrompue et moralement dégradée. Au final, force est de constater que ce savoir mythique sur la Polynésie a institué un ordre des choses marquant pour des décennies à venir la relation entre Français et Polynésiens. Plus spécifiquement, la vision libertine du mythe a tracé une ligne franche entre culture et nature, entre ce qui est civilisé et ce qui ne l'est pas et même, ce qui est à civiliser.

### 1.2.2 La vision coloniale

Si les libertins ont tôt fait d'épuiser la source philosophique du paradis tahitien – la vision libertine se voyant elle-même dissoudre dans le contexte révolutionnaire de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en France – le mythe n'en a pas moins périclité, loin s'en faut. Ironiquement, une nouvelle élite lui a apporté un second souffle en pourfendant précisément ce que les libertins défendaient hier encore.

S'il existe dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un «lobby colonial de l'Océanie française<sup>30</sup>», il serait pourtant prématuré de parler d'entreprise de colonisation de la France dans le Pacifique<sup>31</sup>. Celle-ci y dépêche certes sa marine et ses premiers missionnaires, mais selon Hélène Blais, il faut attendre la Restauration et la monarchie de Juillet avant de penser la France comme un empire colonial.

Relus à la lumière de la prise de possession des Marquises et de Tahiti, les voyages autour du monde sont aisément interprétés comme des préludes à la colonisation. [...] Relire les faits à la lumière de ce que l'on sait est une tentation à laquelle l'historien résiste parfois

<sup>30</sup> Robert ALDRICH, «Le lobby colonial de l'Océanie française», dans Paul DE DECKKER, et Pierre-Yves TOULLELAN, *La France et le Pacifique*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1990, pp. 143 à 156.

<sup>31</sup> Ian Christopher CAMPBELL et Jean-Paul LATOUCHE, *Les insulaires du Pacifique : Histoire et situation politique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, pp. 204-205.

difficilement. Elle est particulièrement puissante, semble-t-il, dans le domaine de l'histoire de la colonisation, ou de l'histoire des territoires coloniaux, histoire souvent empreinte d'un mélange de mauvaise conscience et de besoin de justification.<sup>32</sup>

Tahiti ne trouve plus sa place dans les conversations de salons. «À cette période correspond l'extinction de la création littéraire touchant le mythe du bon sauvage océanien en rapport avec les grands voyages de découverte.<sup>33</sup>» Voltaire n'écrit plus sur Tahiti, préoccupé plutôt par les batailles menées et perdues en Nouvelle-France, pas plus que Rousseau et les autres philosophes libertins.

Le mythe éclipsé pendant un temps par les remous des révolutions et contre-révolutions en France ressurgit par ailleurs à l'occasion des Expositions universelles et coloniales tenues à Paris entre 1855 et 1931. C'est à cette époque que la France consolide son empire colonial et si Tahiti apparaît alors – et apparaîtra toujours pour certains – comme une miette dans ce vaste ensemble<sup>34</sup>, elle trouvera cependant toujours sa place dans la mise en scène de la vision coloniale française telle que projetée lors de ces expositions d'envergure.

Après l'Exposition de 1851 à Londres, Paris prend le relais : 1855, 1867, 1889 et le centenaire de la Révolution française, 1900, puis enfin, l'Exposition coloniale de 1931. L'ensemble de ces expositions aura rassemblé plus de 140 millions de visiteurs. C'est dire leur impact dans la population. Ce furent de gigantesques machines à fabriquer des images pour plusieurs générations et les démonstrations exotiques mettant en scène des indigènes (Kanak et autres) eurent d'énormes succès.<sup>35</sup>

---

<sup>32</sup> Hélène BLAIS, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, Paris, CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche), 2005, p. 301.

<sup>33</sup> Éric VIBART, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, p. 123.

<sup>34</sup> Jean-Claude GUILLEBAUD, *Les confettis de l'Empire*, Paris, Seuil, 1976, 317 pages.

<sup>35</sup> Roger BOULAY, *Kannibals et Vahinés. Imageries des mers du Sud*, Chartre (France), Éditions de l'Aube, 2000, p. 107.

La Polynésie semble y faire bonne figure bien qu'on en n'ait retenu peu de choses. Par exemple, dans un ouvrage présentant l'Exposition coloniale de 1931, on semble reconnaître l'image propre à décrire Tahiti lorsque l'on affirme, à propos du pavillon consacré aux dépendances françaises d'outre-mer, que

tout [...]invitera [le promeneur] à se complaire dans cette illusion puisqu'à l'exotisme des architectures s'ajouteront le vas-&-vient des indigènes, de leurs pirogues, de leurs voitures & de leurs animaux de bât, le bariolage des costumes, la rumeur des métiers, la musique des chœurs & des danses & jusqu'aux senteurs de la vanille & des essences tropicales.<sup>36</sup>

Les ouvrages consacrés aux Expositions universelles sont assez avares de commentaires sur les présentations et représentations de la Polynésie dans le cadre de ces événements<sup>37</sup>. Boulay lui-même ne trouve rien à dire sur le paradis polynésien alors qu'il traite de ces expositions. Il évoque cependant deux éléments qui pourraient expliquer en partie ce silence. D'abord, la vahiné<sup>38</sup> en est absente. La principale icône du paradis polynésien n'est en fait jamais représentée lors de ces expositions. Ensuite, l'attention des spectateurs est tournée vers ces habitants de la Nouvelle-Calédonie (les Canaques) que l'on pare et que l'on présente au public comme étant de véritables guerriers cannibales<sup>39</sup>. Le succès de ces mises en scène est immédiat et gomme le caractère exotique premier des «bons» Polynésiens.

---

<sup>36</sup> Maréchal LYAUTEY (commissaire général), *Exposition coloniale internationale de Paris en 1931. Colonies et Pays d'Oure-Mer*, Paris, Imprimerie nationale, 1930, pp. 24-25.

<sup>37</sup> Nous référons ici à deux ouvrages parus ces dix dernières années : Marc GAILLARD, *Paris. Les Expositions Universelles de 1855 à 1937*, Paris, Les Presses Franciliennes, 2003, 184 pages; Jean-Christophe MABIRE (sous la dir.), *L'Exposition Universelle de 1900*, Paris, L'Harmattan, 2000, 192 pages.

<sup>38</sup> Femme, en *reo ma'ohi* tandis que le terme francisé réfère quant à lui à la femme polynésienne uniquement. Yves LEMAÎTRE, *Lexique du tahitien contemporain*, Paris, Éditions de l'IRD, 2004, p. 134.

<sup>39</sup> Boulay souligne que lors de ces reconstitutions, les Canaques sont souvent tenus d'exhiber comme leurs des armes et des outils provenant d'autres peuples océaniens (des tambours maoris ou des casses-têtes Marquisiens par exemple) ou des objets fantaisistes inventés de toutes pièces (comme des fourchettes prétendument utilisées à l'occasion des festins de chair humaine). BOULAY, *op. cit.*, pp. 72 à 95.

Paradoxalement à cet effacement ou à cette apparence de désintérêt, nous croyons que l'image du «Bon sauvage» tahitien s'en trouve pourtant renforcée par la comparaison. En présentant au grand public une vision «phénotypée» du Pacifique, les Mélanésien (dont les Calédonien ou Canaques) sont présentés comme sauvages, barbares, cruels et bêtes à l'opposé des Polynésien qui seraient quant à eux doux et naturellement disposés à la civilisation. Notons que ces distinctions sont connues et jugées vraies chez l'élite savante depuis qu'a été établie l'unité raciale de la Polynésie (plutôt blanche) au début du XIX<sup>e</sup> siècle par rapport à la Mélanésie (du grec *melas* qui signifie noir)<sup>40</sup>. Selon Tcherkézoff, cette essentialisation des races s'insère dans un contexte historique précis.

Entre 1790 et 1820, la vision du monde chez les intellectuel européen se modifie avec les transformation sociale qui balaient l'Ancien Régime. La «Nature» dans son sens holiste et déiste devient laïque, «biologique» dirait-on aujourd'hui, et, de ce fait, elle se morcèle (*sic*). Désormais, l'unité humaine du grand système de la nature divine est dispersée sur l'axe de toutes les espèce vivante.<sup>41</sup>

Les Expositions universelle illustrent l'inventaire de la diversité raciale de l'humanité. Les différent tableau se découvrent suivant un parcours évolutionniste allant du moins vers le plus (évolué, organisé, outillé, civilisé). Une telle disposition n'est certainement pas ignorante d'une théorie qui fait son apparition en 1859 avec la parution de *De l'origine des espèce par voie de sélection naturelle* de l'Anglais Charles Darwin. Le naturaliste y expose son idée majeure, l'évolutionnisme, qui sera rapidement détournée aux profit d'une compréhension de la diversité humaine sous les auspice du racisme : le darwinisme social et les théorie socio-biologique. Contemporain de *De l'origine des espèce*, le *Traité des race humaine* paru en 1860

<sup>40</sup> Mondher KILANI, *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne, 1998, p. 120.

<sup>41</sup> TCHERKÉZOFF, *Tahiti – 1768*, *op. cit.*, pp. 49-50.



n'est qu'un exemple d'ouvrage dans lequel on retrouve élaborée cette doctrine. Pour son auteur, il existerait cinq races ou variétés d'êtres humains qui se déclinaient ensuite en sous-groupes : «Ces types sont : la *variété blanche ou caucasique, la variété jaune ou mongolique, la variété brune ou bistrée, la variété rouge ou américaine, et la variété noire, nègre ou éthiopique*.<sup>42</sup>» Selon que les savants de l'époque distinguent plus ou moins de races chez l'humain, il en ressort toujours deux constantes : le classement est fondé sur la couleur de la peau et son degré de clarté est proportionnel au degré d'évolution et de civilisation du peuple dont il est question. Du coup, les Aborigènes australiens, les Patagons, les Papous et les peuples noirs se retrouvent tout au bas de l'échelle évolutive alors que, dans les esprits européens, ils forment la catégorie des peuples les moins avancés, voire les plus dégradés. Les peuples arabes et jaunes occupent les échelons suivants alors que les peuples blancs se voient attribués la position la plus haute, éclairés par leur brillante civilisation. Dans ce continuum, les Polynésiens font partie d'une sous-classe parmi les peuples jaunes. Dans ce type de catégorisation, la couleur de la peau, en plus d'être un critère d'esthétisme, et ce depuis les premiers voyages de circumnavigation, devient un indicateur de l'intelligence. De fait, la beauté «presque blanche» des Polynésiens autrefois vantée par Bougainville est appréciée depuis longtemps. «En 1595, les Espagnols trouvèrent que les Marquisiens étaient presque «blancs» et donc 'beaux', alors que les Hollandais et les Anglais du XVII<sup>e</sup> décrivirent les autochtones australiens comme 'hideux' et affublés d'une peau d'un 'noir charbon'.<sup>43</sup>» Jean-Charles Chenu vante encore en 1860 les mérites de la «famille océanienne» :

Chez les Océaniens on remarque *une plus haute stature* que chez les Malais; *des formes masculines herculéenne; une peau plus jaunâtre et moins foncée en couleur*, quoique variable dans ses teintes; la tête est belle [...]. Dans cette famille les hommes sont *mieux faits* que les femmes : les charmes de ces dernières furent néanmoins trop célébrés peut-être par les premiers marins qui abordèrent sur leurs îles, quoique l'on doive induire des observations des voyageurs modernes qu'*elles sont assez jolies*, avec cependant quelque chose de grossier dans

<sup>42</sup> Jean-Charles CHENU, *Traité des races humaines*, Paris, Maresq et compagnie, 1860, p. 50.

<sup>43</sup> TCHERKÉZOFF, *Tahiti – 1768*, *op. cit.*, p. 10.

les traits : leurs pieds sont plats et communs, *mais les formes du reste du corps, des hanches et des épaules, surtout chez les jeunes filles, sont parfaites; leur gorge surtout est exactement hémisphérique, bien placée et des plus fermes, ce qui établit un caractère qu'on ne retrouve guère que chez les Caucasiennes et les Hindoues*; enfin dans la plupart des îles elles sont d'une *extrême propreté* et aiment beaucoup à se baigner.<sup>44</sup>

Ainsi, les Polynésiens font toujours bonne figure dans l'imaginaire français du XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, ce n'est plus tant pour leurs qualités premières qui avaient enchanté un siècle plus tôt les libertins mais par opposition à leurs voisins océaniens, les Mélanésiens.

Mais comme en témoigne Pascal Dibie, les naturalistes ne seraient pas les seuls responsables de cette vision raciste de l'Océanie et du monde. L'Église aurait aussi son rôle à jouer dans l'élaboration de la doctrine et surtout dans sa mise en œuvre. Selon l'auteur,

Tout se mélangea, on fit l'amalgame entre couleur de peau, manières de vivre et niveau de civilisation. Le noir de la peau qui, déjà, n'avait pas très bonne presse au sein de l'église à cause de son absence de clarté – on y voyait transparaître la marque des ténèbres contre la lumière! – ne tarda pas à être assimilé à la sombre ignorance, à la sauvagerie et prit sa place tout au bas de l'échelle raciale juste inventée, qui venait rassurer les colons sur le bien-fondé de leur mission civilisatrice.<sup>45</sup>

<sup>44</sup> CHENU, *op. cit.*, pp. 135-136 (c'est nous qui soulignons).

À noter l'utilisation des superlatifs tels que «herculéenne», «parfaites», «exactement» ou «extrême» et des adjectifs comparatifs tels, «plus haute», «moins foncée», «assez jolies» et «des plus fermes» qui dénotent un fort jugement de valeur quant à l'appréciation de la beauté. Également, on compare les attraits de la femme océanienne à celles que l'on dit indo-européenne ce qui lui garantit une place élevée parmi les catégories raciales.

<sup>45</sup> Pascal DIBIE, «L'histoire d'un regard», dans Roger BOULAY (commissaire), *Kannibals et vahinés : imageries des mers du Sud* [catalogue de l'exposition / tenue à] Paris, Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 23 octobre 2001 – 18 février 2002, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2001, pp. 15-16.

Comme nous l'avons brièvement exposé, la vision coloniale que nous tentons de cerner émerge dans un contexte de rivalités expansionnistes. La géo-politique du XIX<sup>e</sup> siècle est changeante et la lutte pour l'acquisition et le contrôle de nouveaux territoires est féroce dans le Pacifique, particulièrement entre la Grande-Bretagne et la France. C'est lors de la Conférence de Berlin (1884-1885), au cours de laquelle des ententes seront convenues entre les grandes puissances européennes sur les termes et les conditions de la colonisation, que la consolidation des empires coloniaux devient effective. Dans la foulée de ce qu'il a été convenu d'appeler «le partage du monde», les expositions universelles et coloniales peuvent être perçues comme une forme de projection rhétorique et imagée de la puissance impériale. Les empires miseront chacun à leur façon sur ce qui leur assurera du prestige face à leurs rivaux.

Une hypothèse peut être avancée quant à la résurgence du mythe du paradis polynésien. Pour la France, qui assure depuis 1842 un protectorat sur l'île de Tahiti et une partie des archipels formant l'actuelle Polynésie française, il n'y a plus de doute que ses nouvelles possessions sont bien loin de receler les richesses jadis espérées en épices, minéraux ou autres pierres précieuses. En effet, après un siècle d'exploration et de recherches scientifiques dans le Pacifique, deux grandes certitudes se sont évanouies : l'existence du continent austral et la richesse en ressources naturelles de ces contrées tropicales. Il devient alors évident que la France ne peut pas s'assurer un prestige mercantile à l'instar du plus imposant empire de l'époque; la Grande-Bretagne détient entre autres l'opulent Empire des Indes (coton, épices, minéraux), une partie de l'actuelle Afrique du Sud (or, diamants) et, dans la région du Pacifique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande (respectivement, or et platine). Du coup, la France misera sur *son* paradis aux antipodes délaissé par les Anglais. Or, donner l'image d'un peuple bon et vivant dans des îles luxuriantes peut ultimement donner l'assurance d'une colonie stable et prospère et d'un empire fort. De plus, avoir le privilège d'être l'ami d'un peuple comparable aux Atlantes habitant des îles baignées de soleil ne peut que conférer une aura brillante à une France toute aussi lumineuse.

S'il n'est pas économique, le prestige de la France dans le Pacifique sera ludique et exotique.

Les Expositions universelles ne constituent par ailleurs qu'un support à la vision fantasmée de la Polynésie. Pour Bachimon, celles-ci complètent le tableau paradisiaque déjà dépeint dans les ouvrages de référence et les manuels éducatifs utilisés dans les écoles de France.

Si les «Géographies Universelles», ouvrages de référence du public cultivé de l'Université et des étudiants, pour les années 1890-1960, n'échappent pas à la reproduction des poncifs, les manuels scolaires qui y puisent leurs connaissances en sont tout naturellement imprégnés. Les générations successives d'élèves métropolitains de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle vont être aussi nourries d'a priori de troisième main. On peut légitimement penser que de ceux-ci va découler pour une très large partie du public l'image initiale de la Polynésie complétée par quelques imageries ou expositions coloniales (comme celle de 1931), quelques visites de musées anthropologiques et des lectures de romans d'évasion<sup>46</sup>.

Le paradis polynésien de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle représente la chasse gardée d'une élite française passablement unitaire avec les libertins et plutôt polymorphe avec la colonisation et le missionnariat. Leurs visions, paradoxales en apparence, s'appuient toutes deux sur la morale. L'encensement d'une morale naturelle pour les premiers, la condamnation d'une morale dégradée pour les seconds. À la différence de la vision libertine, la vision coloniale va marquer directement l'imaginaire populaire au sujet de la Polynésie. En moins d'un siècle, des millions de Français découvrent Tahiti à travers le prisme de l'idéologie coloniale via les Expositions universelles et coloniales. Une littérature romanesque foisonnante sur le thème de la Polynésie fait parallèlement son apparition en reprenant *grosso modo* les avatars du mythe mais à travers une mise en récit toute différente.

---

<sup>46</sup> BACHIMON, *op. cit.*, p. 270.

### 1.3 Le «*pop paradise*»

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le grand public français, mais aussi anglais et états-uniens, découvre Tahiti et la Polynésie. Les Expositions coloniales y sont assurément pour quelque chose. Des romanciers, militaires, baleiniers, *beachcombers*<sup>47</sup> et peintres s'embarquent pour les mers du Sud nourris des tableaux enchanteurs projetés par un empire colonial français s'affirmant. De leur expérience dans les îles, ils redonneront au public une image renouvelée du paradis polynésien, tantôt aventurière tantôt romantique, bien que clairement héritière de la vision libertine d'un côté et de l'ambition colonisatrice de l'autre.

#### 1.3.1 Les îles d'aventure

Dans la foulée des Expositions universelles et coloniales, la Polynésie devient le théâtre d'une littérature d'aventure émergente. Les revues, magazines et romans dépeignant une Polynésie aussi effrayante qu'attrayante trouvent un public avide d'images fortes et paradoxales sur le Grand Océan. À l'exemple des récits de voyage du siècle dernier, le héros est toujours le voyageur occidental. Une nouveauté l'en éloigne cependant : le Polynésien est dans la majorité des cas le grand absent de l'histoire. Effectivement, dans ces épopées, le paradis est un décor et non plus une organisation parfaitement harmonieuse du vivre ensemble.

La vision aventurière se déploie grâce à un support livresque correspondant à peu près à ce que Daniel Margueron qualifie de «littérature océanienne». Il entend cette dernière comme étant

---

<sup>47</sup> Des déserteurs (de la marine militaire ou marchande pour la plupart) qui ont choisi de rester sur les îles pour un temps indéterminé.

celle de *l'ailleurs* et de *l'altérité*. Elle s'est répandue dans le sillage des voyages de découvertes, des navigations commerciales, missionnaires, coloniales et individuelles. Elle est voyage et fiction, c'est-à-dire décentrement et imaginaire. Un univers imaginaire productif a d'abord identifié les îles des mers du Sud à un mythe, puis s'est déployé un siècle durant une abondante littérature de facture exotique et coloniale, enfin depuis l'aube des années soixante la modernité culturelle s'installe lentement à travers ruptures et diversification des formes et des contenus littéraires.<sup>48</sup>

Il y inclut par exemple les récits de Cook et de Bougainville aux côtés des Victor Segalen, Herman Melville et Robert-Louis Stevenson. Nous référerons quant à nous aux stricts récits d'aventure, c'est-à-dire aux fictions ou aux récits inspirés de faits vécus qui correspondent en règle générale au schéma de l'aller et du retour. Autrement dit, la vision aventurière du paradis Polynésien renvoie à un corpus d'œuvres pour la plupart identifiées par le commissaire Boulay à l'occasion d'une exposition sur l'imagerie des mers du Sud tenue en 2001 au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie de Paris.

La vision aventurière porte en son sein les vestiges de l'imagerie libertine précédente et de celle coloniale concomitante. Inspirée de la morale libertine qui oppose la vilénie de la civilisation européenne à la bonté de l'état de nature polynésien, citons Melville :

Dans une société à l'état primitif, les plaisirs de la vie, quoique simples et peu nombreux, s'étendent à beaucoup et restent purs; mais la Civilisation, pour chaque avantage qu'elle apporte, tient en réserve des maux sans nombre : les rancunes, les jalousie, les rivalités sociales, les dissensions familiales, les mille inquiétudes que l'on s'afflige soi-même dans une vie raffinée et qui concrétisent l'ensemble croissant de la misère humaine, tout cela est inconnu de ces gens candides.<sup>49</sup>

---

<sup>48</sup> Daniel MARGUERON, «Les mutations de l'espace littéraire à Tahiti de 1960 à 2000», dans *Itereva. Le site pédagogique de la Polynésie française* [conférence tenue à l'occasion du Salon du livre de] Papeete (Tahiti), mai 2002 [en ligne] <http://www.itereva.pf/disciplines/lettres/archi/salon06.htm> (consulté le 06/09/2007), p. 2.

<sup>49</sup> Herman MELVILLE, *Taïpi* (1846), Paris, Gallimard, 1952, p. 176.

Melville publie alors le récit de son séjour de trois mois passé dans une vallée de l'île de Nuku-Hiva aux Marquises. Un an plus tard, il débarque à Tahiti et constate certains changements récents dans l'île sous l'influence des missionnaires.

Ils ont, en tout cas, lutté ferme pour mitiger les maux qui ont pour cause les relations avec les Blancs en général. Leurs efforts ont cependant été peu judicieux, et souvent inefficaces : en vérité, un obstacle presque insurmontable leur est opposé du fait des dispositions des indigènes eux-mêmes. Cependant, à ce point de vue, la moralité des insulaires s'est beaucoup améliorée, dans l'ensemble, du fait de la présence parmi eux des missionnaires.<sup>50</sup>

Fait intéressant, avec Melville, Tahiti perd de son caractère paradisiaque au profit de Nuku Hiva. L'auteur amorce ainsi un décentrement face à une île qui se révèle être de plus en plus «française» : *Omoo* témoigne notamment de la sécession de Tahiti à la France suite aux tractations politiques entre la Reine Pomare et l'amiral Dupuis-Thouars. Melville, dans son souci de rendre compte de la Polynésie des années 1840-1850, révèle l'ambiguïté du regard qui se pose sur une île rêvée mais dont la réalité correspond de moins en moins à l'image qui en est projetée. À sa suite, Victor Segalen poussera la réflexion sur la déliquescence de la culture tahitienne dans *Les Immémoriaux*<sup>51</sup> quelque cinquante ans plus tard. Triste constat, Tahiti et ses habitants sont gangrenés par la présence française et particulièrement par l'action civilisatrice persistante des missionnaires à leur égard. Considéré comme un récit ethnographique avant l'heure, *Les Immémoriaux* ne cadre pas dans la vision aventurière que nous décrivons. Or, il importe de noter la filiation qui s'établit avec les aventuriers de la trempe de Melville qui ont ouvert la voie à une perspective critique et pessimiste du paradis polynésien, regard sombre et nostalgique qui prendra le pas sur la littérature

<sup>50</sup> Herman MELVILLE, *Omoo* (1847), Paris, GF Flammarion, 1990, p. 287.

<sup>51</sup> Victor SEGALEN, *Les Immémoriaux* (1907), Paris, Plon, 1983, 338 pages.

d'aventure au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et qui évoluera parallèlement à la vision romantique<sup>52</sup>.

L'angoisse qui surprend Melville à Tahiti s'explique peut-être aussi par la position vertigineuse du narrateur-aventurier. Dans le récit d'aventure, l'exilé se retrouve dans une double altérité à l'instar de ce que Fougère a identifié chez le voyageur en monde utopique : «[u]n divorce habite en son centre la personnalité schizophrène du narrateur utopique. En tant qu'étranger ayant acquis droit de visite chez les utopiens, il leur demeure extérieur; mais en tant que visiteur en sympathie idéologique avec eux, il s'avère, de retour chez lui, un étranger parmi les siens.<sup>53</sup>» En outre, ce rapport même conflictuel à l'autre est nécessaire parce que l'on revient changé d'un séjour à Tahiti, l'île-paradis, et parce que les autres doivent attester qu'il y a eu changement. Il est ainsi possible de dire avec Rodolphe Christin que

La nature, donc, nous sort bel et bien d'un monde. Elle conduit à l'expérience d'un dehors culturel qui n'est cependant pas sans fondements anthropologiques. Ce dehors, cette image d'extériorité au regard de l'espace socialisé par une culture et une collectivité particulières, se voit ainsi placé sous le signe de la *sauvagerie*, là où commence une altérité n'obéissant pas aux organisations coutumières.<sup>54</sup>

Par ailleurs, Tahiti n'étant plus ce qu'elle était, le paradis polynésien de la vision aventurière n'a plus beaucoup à voir avec le fantasme d'un monde utopique uniquement rêvé. Il est *a contrario* l'expérience même du monde, de sa beauté autant que de sa cruauté. Il est le lieu du dépassement de soi. Il est l'occasion d'une rencontre avec la vraie nature, celle qui caresse, qui nourrit, mais aussi qui lacère et foudroie.

---

<sup>52</sup> La vision qui est évoquée ici, le «paradis perdu», fait l'objet du point 2.3.1 du chapitre 2.

<sup>53</sup> FOUGÈRE, *op. cit.*, p. 279.

<sup>54</sup> Rodolphe CHRISTIN, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 165.



Ce qui est radicalement nouveau ici, c'est qu'il y a «expérience» du paradis et donc introduction d'une relativité portée par le narrateur<sup>55</sup> qui est souvent également le héros de l'histoire. Le lieu n'est plus une peinture inviolée à contempler de loin, pas plus que l'habitat luxuriant d'une race océanienne privilégiée : il est plutôt un terrain à fouler et même à transformer. En se gardant bien de vouloir porter un regard téléologique sur l'histoire de la relation entre la France et la Polynésie, nous pouvons cependant postuler que par-delà son aspect fictif, cette appréhension de la Polynésie semble induire un type de savoir nouveau qui est de l'ordre de l'expérimentation. D'une part, il ne s'agit plus de faire reposer la connaissance de l'autre et du monde sur l'hypothèse comme au temps du Continent austral et des premiers contacts. Les libertins sont à ce titre les derniers porteurs d'un savoir sur le Pacifique qui est de l'ordre de l'abstraction théorique. D'autre part, la connaissance de la Polynésie ne se base plus sur l'observation et la classification comme à l'époque des missions et de la colonisation; ce paradigme ayant été ébranlé par la mise en lumière des contrecoups des entreprises coloniales. Bien plus qu'un simple divertissement, le roman d'aventure porte en lui le témoignage d'une épistémologie nouvelle. Il ouvre la voie à une méthode scientifique qui, un siècle plus tard, sera celle de la bombe<sup>56</sup>.

La vision aventurière a aussi ceci de particulier qu'elle surgit du témoignage de ceux que l'on pourrait vulgairement et provisoirement appeler les premiers «touristes» occidentaux en Polynésie. Ils sont généralement issus du public et inconnus de lui au moment où ils séjournent dans les îles<sup>57</sup>. Ils sont les premiers écrivains sur la Polynésie qui ne sont pas mandatés par l'État pour effectuer les tâches administratives ou savantes de rendre compte d'un territoire, d'une colonie, d'un milieu ou encore d'un peuple. Leur initiative atteste de surcroît d'une réelle fascination en France et ailleurs pour la Polynésie.

<sup>55</sup> La conscience de soi, de l'autre et éventuellement d'une intersubjectivité.

<sup>56</sup> Ceci est une hypothèse que nous aimerions développer dans nos recherches futures.

<sup>57</sup> Ils n'acquerront la notoriété qu'à la suite de la parution de leurs aventures se déroulant en Polynésie.

Comme nous l'avons souligné plus haut, la vision aventurière est portée par une littérature prolifique. Parmi les écrivains français les plus célèbres de ce courant on cite Jules Verne, fortement inspiré des récits de voyage des navigateurs en Océanie, Victor Hugo<sup>58</sup>, Eugène Sue<sup>59</sup>, Marc Chadourne<sup>60</sup>, Jean Dorsenne<sup>61</sup>, Jean Giraudoux<sup>62</sup> et Jacques Arago<sup>63</sup>. Malgré le succès éclatant de quelques romans tels *L'île à hélice* ou encore *Vasco*, il faut aussi souligner la popularité fulgurante des magazines et des revues dans lesquels les nouvelles ayant pour cadre la Polynésie abondent. Dans son ouvrage sur les imageries des mers du Sud, Boulay recense pas moins d'une dizaine de «magazines de voyages et d'aventures» dont certains sont des hebdomadaires qui paraissent régulièrement et ce consécutivement durant plusieurs années.

L'aventure en Polynésie et dans les mers du Sud séduit également le public outre-Atlantique. Aux États-Unis, Herman Melville et Jack London sont les figures majeures de cette littérature d'aventure. Leurs romans conjuguent fiction et réalisme, forts de leur expérience personnelle dans le Pacifique. La France découvrira cependant tardivement leurs œuvres, plusieurs années après leur parution aux États-Unis. Par exemple, *Taïpi*<sup>64</sup>, *Omoo*<sup>65</sup> et *Mardi*<sup>66</sup> de Melville, parus respectivement en 1846, 1847 et 1849, ne seront traduits en français que cent ans plus tard, soit en 1945, 1951 et 1968. Les romans de London *Tales of the Pacific*<sup>67</sup>, *La croisière du Snark*<sup>68</sup> et

<sup>58</sup> Victor HUGO, *La Fille d'O-Taïti* (1828), pp. 61 à 64, dans Alain QUELLA-VILLÉGER (textes réunis et présentés par), *Polynésie : les archipels du rêve*, Paris, Omnibus, 2004, 953 pages.

<sup>59</sup> Eugène SUE, *Relation véritable des voyages de Claude Belissan* (1857), pp. 7 à 22, dans QUELLA-VILLÉGER, *op. cit.*

<sup>60</sup> Marc CHADOURNE, *Vasco* (1927), pp. 703 à 836, dans QUELLA-VILLÉGER, *op. cit.*

<sup>61</sup> Jean DORSENNE, *C'était le soir des dieux* (1926), pp. 837 à 934, dans QUELLA-VILLÉGER, *op. cit.*

<sup>62</sup> Jean GIRAUDOUX, *Supplément au Voyage de Cook* (1935), pp. 23 à 60, dans QUELLA-VILLÉGER, Alain, *idem*.

<sup>63</sup> Jacques ARAGO, *Souvenirs d'un aveugle. Voyage autour du monde*, Paris, Blot, 1868, 412 pages.

<sup>64</sup> MELVILLE, *op. cit.*, 377 pages.

<sup>65</sup> MELVILLE, *op. cit.*, 476 pages.

<sup>66</sup> Herman MELVILLE, *Mardi*, Paris, Gallimard, 1983, 639 pages.

<sup>67</sup> Jack LONDON, *Les contes des mers du sud* (1911), Paris, Pocket, 2006, 127 pages.

<sup>68</sup> Jack LONDON, *La croisière sur le Snark* (1913), Paris, Hachette, 1953, 189 pages.

*Jerry of the Island*<sup>69</sup> qui paraissent en anglais respectivement en 1911, 1913 et 1917 sont traduits en français en 1931, 1936 et 1922.

Encore faut-il mentionner aussi quelques célèbres auteurs anglais qui ont immortalisé l'aventure aux antipodes. D'abord, Robert Louis Stevenson écrit *In the South Seas*<sup>70</sup> dont la première édition anglaise date de 1880 et que le public français ne découvrira qu'en 1920 dans sa version française. Sur un thème similaire, il signera également le roman intitulé *Tresor Island* en 1883<sup>71</sup>. Mentionnons le nom d'un autre grand romancier d'origine anglaise qui, nonobstant le fait qu'il n'ait pas spécifiquement écrit sur la Polynésie, inspirera un nouveau genre de récit d'aventure particulièrement populaire durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, Daniel Defoe et son *Robinson Crusoe*<sup>72</sup> devient, plus de deux cents ans après sa publication, la référence pour le roman d'aventure se situant sur l'île (déserte), d'où le néologisme de «robinsonnade» en littérature. Plusieurs écrivains français reprendront le schéma institué par Defoe<sup>73</sup>. Enfin, dans un tout autre registre, *The Island of Doctor Moreau*<sup>74</sup> de Herbert George Wells paraît en 1896 et fait classe à part dans les récits d'aventure. L'histoire, que l'on peut qualifier de dystopie, se situe sur une île polynésienne indéterminée<sup>75</sup>. Sa particularité réside dans le fait qu'elle est l'une des premières œuvres de science fiction. Mais encore, en conjuguant exotisme et expérimentation scientifique – le docteur Moreau tente de créer une race d'hommes supérieurs en amalgamant le

<sup>69</sup> Jack LONDON, *Jerry dans l'île* (1917), Paris, Hachette, 1975, 152 pages.

<sup>70</sup> Robert Louis STEVENSON, *Dans les mers du Sud* (trad. 1920), Paris, Payot & Rivages, 2003, 524 pages.

<sup>71</sup> Robert Louis STEVENSON, *L'île au trésor* (1883), Paris, Bertrand-Lacoste, 1994, 126 pages.

<sup>72</sup> Daniel DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoe* (1719), Paris, P.O.L., 1993, 350 pages.

<sup>73</sup> Boulay répertorie une dizaine de robinsonnades françaises dans l'ouvrage suivant : BOULAY, *Imageries des mers du Sud*, op. cit.

<sup>74</sup> Herbert George WELLS, *L'île du docteur Moreau* (1896), Paris, Gallimard, 1989, 191 pages.

<sup>75</sup> Le récit de Wells connaîtra un succès cinématographique avec entre autres la version suivante, dont le tournage s'est déroulé sur l'atoll polynésien appartenant à Marlon Brando : John FRANKENHEIMER, *The Island of Dr. Moreau*, New Line Cinema, États-Unis, 1996, couleur, 96 min.

bagage génétique humain et animal –, elle corrobore notre hypothèse concernant l'avènement d'un nouveau savoir sur le Pacifique.

Au final, la vision aventurière a ceci de particulier qu'elle rend le paradis polynésien accessible et ce, de deux façons : 1) par sa mise en récit sous forme romanesque; 2) par le maintien de l'illusoire possibilité de s'y rendre<sup>76</sup>. Également, bien qu'elle se place dans une certaine continuité avec les deux visions élitistes, elle laisse pourtant deviner une attitude nouvelle face à l'appréhension de cet ailleurs que représentent le Pacifique de façon générale et la Polynésie de façon particulière. Nous supposons même qu'il s'agit là, peut-être, d'une nouvelle posture épistémologique qui, tranquillement, s'insère dans le long sillage occidental de la constitution de la connaissance et du savoir sur l'Autre.

Rappelons du même coup que la vision aventurière propre au XIX<sup>e</sup> siècle distend «Tahiti» et «paradis». Quelques explications peuvent être avancées. En premier lieu, si l'île de Tahiti appartient désormais à la France à partir de 1842, le mythe du paradis polynésien n'est plus quant à lui uniquement l'apanage de l'imaginaire français. Les Américains et les Anglais s'y intéressent également; ils l'alimentent et ils le transforment par le fait même. En second lieu, parce que l'image arcadienne associée à Tahiti semble de plus en plus clichée pour les nouveaux voyageurs au long cours en quête d'exotisme, le paradis tend à être recherché ailleurs, dans les îles avoisinantes.

---

<sup>76</sup> En fait, son accessibilité est toute relative. Son éloignement géographique fait de la Polynésie une destination particulièrement onéreuse. *Non licet omnibus adire Corinthum*. De plus, elle ne deviendra une véritable destination touristique qu'avec l'ouverture de l'aéroport international de Tahiti Faa'a dont l'inauguration officielle a eu lieu en 1961.

### 1.3.2 Les îles romantiques

Avec la popularité grandissante de la Polynésie comme destination de travail ou d'exil, ses lieux deviennent des scènes de romans et de films, ses paysages, des cartes postales et ses danses, des «exhibitions». Boulay a remarqué à juste titre l'absence de la vahiné dans les Expositions universelles et coloniales au XIX<sup>e</sup> siècle. La vision romantique du paradis polynésien réintègre cette image de la femme polynésienne qui avait exalté jadis les libertins. Avec les Pierre Loti<sup>77</sup> et Paul Gauguin<sup>78</sup>, le cinéma et la pop culture, le paradis se réfugie maintenant dans les bras de la vahiné.

En 1880 paraît une œuvre marquante de la littérature de facture exotique sur la Polynésie : *Le mariage de Loti*. Le roman se démarque par la longueur des descriptions des paysages et du mode de vie tahitien. Elle est l'œuvre précoce d'une vision romantique qui émerge au moment où la vision aventurière s'essouffle. Plus encore, cette représentation romancée des îles prend vraisemblablement le pas sur une critique naissante des politiques coloniales et de l'entreprise missionnaire françaises en Polynésie. De fait, l'inquiétude qu'avait laissé paraître l'*Omoo* de Melville trois décennies plus tôt s'est complètement évanouie sous la plume de Loti comme si Tahiti avait retrouvé ses charmes et sa sérénité d'avant l'arrivée des premiers Européens. L'auteur narre ainsi l'ambiance préludant à la première rencontre avec celle qui allait devenir sa vahiné :

Ce fut vers midi, un jour calme et brûlant, que pour la première fois de ma vie j'aperçus ma petite amie Rarahu. Les jeunes femmes tahitiennes, habituées du ruisseau de Fataoua, accablées de sommeil et de chaleur, étaient couchées tout au bord, sur l'herbe, les pieds trempant dans l'eau claire et fraîche. – L'ombre de l'épaisse verdure descendait sur nous, verticale et immobile; de larges papillons d'un noir de velours, marqués de grands yeux couleur scabieuse, volaient lentement, ou se posaient sur nous, comme si leurs ailes soyeuses

---

<sup>77</sup> Pierre Loti effectue un séjour en Polynésie en 1872.

<sup>78</sup> Gauguin de qui l'on a dit avoir été marqué par l'Exposition coloniale de 1889 tout autant que par la lecture de Loti s'embarque pour Tahiti en 1891 et y mourra en 1903.

eussent été trop lourdes pour les enlever; l'air était chargé de senteurs énervantes et inconnues; tout doucement je m'abandonnais à cette molle existence, je me laissais aller aux charmes de l'Océanie...<sup>79</sup>

Bien qu'il soit difficile d'expliquer de façon certaine le retour en force de la vahiné, quelques hypothèses peuvent par contre être avancées. Notons par exemple la popularité de l'œuvre de Gauguin dont les représentations féminines sont abondantes. L'avènement du cinéma est une autre hypothèse. Outre les artistes et romanciers ayant peint et décrit la beauté que l'on dit naturelle et intrigante de la Polynésienne, de grands noms du septième art tels que Robert Flaherty<sup>80</sup> et Friedrich Murnau sont dans les premiers – à l'exception de la réalisation moins connue de Gaston Méliès en 1913<sup>81</sup> – à immortaliser dans les années 1920-1930 l'image de la vahiné sur grand écran. Les uns inspirant sans doute les autres.

Le cinéma est un support visuel remarquable pour la diffusion de l'image romantique accolée au paradis polynésien et la production cinématographique la prenant pour thème est étonnamment prolifique<sup>82</sup>. Les studios d'Hollywood misent sur des stars telles qu'Elvis Presley<sup>83</sup> et Marlon Brando<sup>84</sup> afin de garantir le succès de ses films dont l'intrigue se déroule respectivement à Hawaï<sup>85</sup> et à Tahiti. *Tabu, a story of the*

<sup>79</sup> Pierre LOTI, *Le mariage de Loti* (1880), Paris, Safrat, 1990, p. 16.

<sup>80</sup> Robert FLAHERTY, *Moana : A Romance of the Golden Age*, Famous Players-Lasky Corporation, États-Unis, 1926, noir et blanc, 85 min. ; Robert FLAHERTY et William Stanley VAN DYKE II, *White Shadows in the South Seas*, Cosmopolitan Productions, États-Unis, 1927, noir et blanc, 88 min.

<sup>81</sup> Gaston MÉLIÈS, *A Ballad of the South Seas*, Méliès Star Films, États-Unis, 1913, noir et blanc, court métrage (durée inconnue).

<sup>82</sup> La longue liste qui suit pourrait aisément s'insérer dans une recension systématique des œuvres littéraires et cinématographiques sur la Polynésie, un travail de recherche qui reste à faire.

<sup>83</sup> Elvis Presley popularisera d'ailleurs le port de la chemise dite hawaïenne, remarquable à ses gros et colorés imprimés de fleurs tropicales.

<sup>84</sup> Marlon Brando tombé sous le charme lors de son passage à Tahiti pour le tournage de *Mutiny on the Bounty* vivra quant à lui une véritable idylle polynésienne. Il épousera l'actrice principale du film, Tarita, et acquerra l'atoll de Tetiaroa autrefois consacré à la résidence de vacances de la reine Pomare IV.

<sup>85</sup> Hawaï devient le cinquantième État des États-Unis en 1959. Elle incarne alors l'exotisme par excellence et ce, en sol américain.



*South Seas*<sup>86</sup> de Friedrich Murnau et Robert Flaherty sorti en 1931 est l'un de ces films précurseurs de la romance à la polynésienne. Mentionnons aussi au passage *Aloha*<sup>87</sup> de Albert S. Rogell présenté la même année; *Pagan Love Song*<sup>88</sup> de Robert Alton; *Blue Hawaii*<sup>89</sup> de Norman Taurog et *Paradise, Hawaiian Style*<sup>90</sup> de Michael D. Moore, respectivement de 1961 et 1966 avec Elvis Presley en tête d'affiche; inspirés de l'histoire de la Bounty et du capitaine Bligh le *Mutiny on the Bounty*<sup>91</sup> de Frank Lloyd de 1935, sa version plus célèbre du réalisateur Lewis Milestone<sup>92</sup> de 1962 avec Marlon Brando et enfin, *The Bounty*<sup>93</sup> de Roger Donaldson sorti en 1983.

L'intérêt que portent les États-Uniens pour la Polynésie est en partie attribuable à l'expérience de la Guerre du Pacifique. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, un événement attire l'attention sur Bora Bora, une île voisine de Tahiti dans l'archipel de la Société, jusque-là pratiquement inconnue du monde extra-océanien. En 1942, alors que la bataille du Pacifique bat son plein, de 4 500 à 5 000 *marines* débarquent sur l'île dans le cadre de l'opération *Bob-Cat*. Ils y mettent en opération une base militaire et un aéroport afin de ravitailler les troupes déployées plus à l'Ouest contenant l'avancée des forces japonaises. Ils y restent jusqu'en 1946. Autant ces

---

<sup>86</sup> Robert FLAHERTY et Friedrich MURNAU, *Tabu, A Story of the South Seas*, Murnau-Flaherty Productions, États-Unis, 1931, noir et blanc, 84 min. Il est intéressant de noter que cette fiction est aujourd'hui classée dans la catégorie des films documentaires dans un annuaire de films de 2005, ce qui montre qu'encore aujourd'hui la prégnance du mythe du paradis polynésien n'est pas démentie. *Guide vidéo / dvd 2005*, Montréal, Fides / Boîte Noire, 2005, p. 518.

<sup>87</sup> Albert S. ROGELL, *Aloha*, Tiffany Productions, États-Unis, 1931, noir et blanc, 90 min.

<sup>88</sup> Robert ALTON, *Pagan Love Song*, MGM Studios, États-Unis, 1950, couleur, 76 min.

<sup>89</sup> Norman TAUROG, *Blue Hawaii*, États-Unis, 1961, Hal Wallis Productions, couleur, 102 min.

<sup>90</sup> Michael D. MOORE, *Paradise, Hawaiian Style*, Paramount Pictures, États-Unis, 1966, couleur, 91 min.

<sup>91</sup> Frank LLOYD, *Mutiny on the Bounty*, MGM Studios, États-Unis, 1935, noir et blanc, 132 min.

<sup>92</sup> Lewis MILESTONE, *Mutiny on the Bounty*, Arcola Pictures, États-Unis, 1962, couleur, 178 min.

<sup>93</sup> Roger DONALDSON, *The Bounty*, Dino De Laurentiis Company, États-Unis, 1983, couleur, 132 min.

*G.I.* 's bouleversent le mode de vie d'une île dénombrant moins de 2 000 habitants à l'époque<sup>94</sup> qu'autant ils sont bouleversés par lui.

«Bora Bora, which previously had no vehicles or paved roads, was transformed by bulldozers, trucks, seaplanes, bombs, ammunition, tents, and pefab (*sic*) buildings (Kay 1997 : 219). When soldiers returned home after the war, their stories about tropical romance kindled imaginations across the United States. Ever since, Bora Bora has been regarded as one of the ultimate American tourist fantasies.<sup>95</sup>»

Bora Bora devient ainsi la nouvelle destination touristique mythique des Américains, un peu à l'image de ce que représente Tahiti pour les touristes français. En cette fin de Deuxième Guerre mondiale, une iconographie polynésienne naît en Amérique du Nord et, avec elle, une véritable culture populaire se crée. Comme le rappelle Roxanne Arsenault, «à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les soldats arrivaient du Pacifique Sud [...]. Pour eux, les îles pouvaient évoquer quelque chose de positif. On les a donc recréées ici.<sup>96</sup>» Cela dit, dans le contexte de la Guerre froide qui commence et avec elle la course aux armements nucléaires, elle seront en effets des oasis de paix et de liberté.

C'est dans le prolongement à la fois culturel et commercial de la vision romantique de l'éden polynésien que l'on voit apparaître le phénomène de la pop culture polynésienne connu sous l'une ou l'autre des dénominations suivantes : «pop polynésien» («*polynesian pop*» dans le monde anglophone) ou «*tiki culture*». Ce phénomène de mode émerge dans les années 1930 mais ne connaît une véritable

<sup>94</sup> José GARANGER, Claude ROBINEAU, *Bora Bora*, Paris, Les Nouvelles Éditions Latines, 1977, [en ligne] [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/pleins\\_textes\\_5/b\\_fdi\\_18-19/24233.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_5/b_fdi_18-19/24233.pdf) (consultée le 07/01/2008), p. 18.

<sup>95</sup> Miriam KAHN, «Placing Tahitian Identities : Rooted in Land and Enmeshed in Representations», dans Victoria S. LOCKWOOD (éd. par), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, Pearson Education, New Jersey, 2004, p. 293.

<sup>96</sup> Roxanne ARSENAULT citée dans, Michèle LAFERRIÈRE, «Outrance, accumulation et faux : ode au kitsch», dans *La Presse*, vendredi 22 décembre 2006 [en ligne] <http://montoit.cyberpresse.ca/decoration/articles/4058-Outrance-accumulation-et-faux-ode-aukitsch.html> (consultée le 07/01/2008), 1 page.



ferveur populaire qu'au sortir de la guerre, dans les années 1950. Plusieurs éléments des traditions polynésiennes deviennent du coup des objets de culte : le *tiki*, le surf, la «*beach music*», le ukulélé, les colliers de fleurs, la danse *hula*, les chemises hawaïennes ou *aloha*, les cocktails exotiques; de nouveaux lieux leur étant dédiés sont inventés : les *tiki* restaurants et les *tiki* bars. Ce nouvel esthétisme polynésien gagne même la décoration d'intérieur. Une culture populaire de la Polynésie se développe, amalgamant tour à tour des images et des objets des quatre coins de la Polynésie<sup>97</sup>. À l'instar du cinéma, le caractère «bon enfant» de ce courant remet la vahiné à l'honneur. La *pin-up* polynésienne en est d'ailleurs la première figure, fantasmée par les *G.I.'s*.

Sven A. Kirsten a tenté de retracer en images et en textes ce qu'il qualifie de style *tiki*, c'est-à-dire «le culte du pop polynésien dans l'Amérique des années 50», dans son *Book of Tiki*<sup>98</sup>. L'ouvrage étonne par l'ampleur du phénomène qu'il relate. Plus marginal au Canada et quasiment inconnu en France et en Europe, le style *tiki* avait aux États-Unis ses icônes, ses artistes (sculpteurs et peintres notamment), ses objets fétiches, ses lieux de culte.

Dégradé pour certains, l'esthétisme *kitsch*<sup>99</sup> de la Polynésie réaffirme selon de nouvelles modalités l'intérêt de l'Occident pour l'exotisme insulaire de façon générale et pour le paradis polynésien de façon spécifique. Remarquons somme toute que ce courant n'a pas gagné la France. En Amérique, il est l'expression (exotique) d'un nouveau mode de vie axé sur le loisir et la consommation, sorte de posture hédoniste qu'adoptent les jeunes générations d'après-guerre. S'il est particulièrement

<sup>97</sup> Entendue ici comme la grande région du triangle culturel polynésien.

<sup>98</sup> Sven A. KIRSTEN, *The Book of Tiki, the cult of Polynesian pop in fifties America*, Köln, Taschen, 2000, 287 pages.

<sup>99</sup> Abraham A. MOLES, *Psychologie du kitsch. L'art du bonheur*, Paris, Denoël / Gonthier, 1976, 232 pages.

La ville de Montréal a aussi son institution *kitsch* dédiée à la Polynésie : il s'agit du restaurant *Jardin Tiki* situé sur la rue Sherbrooke.

prolifique, on peut cependant questionner son originalité. En effet, la pop culture polynésienne est à certains égards une actualisation de ce que l'on retrouvait déjà à l'époque coloniale. Boulay<sup>100</sup> donne à ce titre l'exemple d'une tapisserie très prisée jadis représentant une scène de la prétendue vie à Tahiti au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette tapisserie constituait un élément de décoration recherché chez les élites. Bien qu'elle ait considérablement changé, l'expression de l'idée du paradis polynésien au XX<sup>e</sup> siècle dans sa forme romantique trouve une filiation avec la vision coloniale et les autres visions exposées précédemment.

Plusieurs compagnies commerciales misent aussi sur l'image romantique de Tahiti et de la Polynésie pour la publicisation de leurs produits. Boulay avait déjà identifié comme exemple générique la barre de chocolat *Bounty*. Au Québec, la publicité télévisée dans les années 1990 ne disait-elle pas : «*Bounty* c'est le paradis<sup>101</sup>»? Aujourd'hui encore les messages publicitaires réactivent l'image paradisiaque et romancée de la Polynésie comme le font des marques telles que les céréales *Mini Wheats*<sup>102</sup>. Soulignons également le lancement quasi simultané au Canada par les compagnies cosmétiques Yves Rocher et Fruits&Passions d'une gamme de produits à base de *mono'i*<sup>103</sup> de Tahiti au début des années 2000. D'un point de vue économique et commercial, l'image du mythe du paradis polynésien est sans conteste un excellent outil de mise en marché.

Sur le plan politique, la vision romantique de la Polynésie qui se fait jour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle semble réactionnaire face à la réalité des îles. Depuis les premières rencontres avec les Européens jusqu'à cette époque, les habitants de la Polynésie ont

---

<sup>100</sup> BOULAY, *Kannibals et Vahinés. Imageries des mers du Sud*, op. cit., p. 109.

<sup>101</sup> Le *HMAV Bounty* est le célèbre navire piloté par William Bligh sur lequel eut lieu une mutinerie le 28 avril 1789. Le *Bounty* évoque aujourd'hui l'exotisme des îles polynésiennes.

<sup>102</sup> Publicité télévisée de 2006 dans laquelle est reprise la chanson populaire québécoise «Agadou» qui évoque Tahiti et ses vahinés.

<sup>103</sup> Huile parfumée, en *reo ma'ohi*. Yves LEMAÎTRE, *Lexique du tahitien contemporain*, Paris, Éditions de l'IRD, 2004, p. 76.

tour à tour été exposés au missionnariat, à la colonisation, aux maladies, à la dépopulation, à la perte de leurs repères culturels, à la censure de certaines pratiques rituelles et traditionnelles. Les écrivains qui les premiers ont dénoncé les maux vilipendés par la présence française en Polynésie semblent, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avoir été marginalisés ou simplement oubliés. À l'apogée du courant romantique dans les années post-Deuxième Guerre mondiale, la Polynésie mythique s'exporte en Amérique du Nord. La France n'a plus l'exclusivité des droits sur le paradis polynésien et son image. Pis encore, au moment où l'océan Pacifique a tout d'un immense «lac américain»<sup>104</sup>, tout le monde est Polynésien<sup>105</sup>.

L'imagerie romantique achève un décentrement déjà amorcé avec la vision aventurière. L'Occident découvre ainsi une Polynésie qui ne se limite plus à la chasse gardée française qu'est le territoire d'outre-mer de la Polynésie française et sa plus célèbre île, Tahiti. La parenté de Hawaii, de Rapa Nui (l'Île de Pâques), de la Nouvelle-Zélande et des Marquises est avérée et hâtivement identifiée à la figure du *tiki*, souvent sans plus de distinctions. L'ensemble des îles polynésiennes devient attrayant et chacune d'entre elles, un paradis potentiel. Plus encore, la vision romantique cultive et diffuse la croyance en la cohérence culturelle du Pacifique Sud pris comme une totalité. Du coup, son caractère paradisiaque devient universel et n'est donc plus l'apanage de telle ou telle île. Le cinéma contemporain offre cet exemple de paradis des mers du Sud indéterminé avec le film *The Blue Lagoon*<sup>106</sup>. L'île sur laquelle échouent les protagonistes, si l'on sait qu'elle est polynésienne, n'est pourtant pas localisable<sup>107</sup>. L'histoire rappelle le conte au sens où le temps et le

---

<sup>104</sup> CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, p. 105. Voir également l'ouvrage suivant : Peter HAYES, Lyuba ZARSKY et Walden BELLO, *American Lake. The Nuclear Peril in the Pacific*, New York, Penguin Books, 1986, 529 pages.

<sup>105</sup> Qui signifie que la culture américaine a cette prétention en même temps que cette faculté d'englober toutes les cultures à travers un universalisme présumé.

<sup>106</sup> Randal KLEISER, *The Blue Lagoon*, Columbia Pictures Corporation, États-Unis, 1980, couleur, 104 min.

<sup>107</sup> De façon anecdotique, soulignons que le tournage a eu lieu en partie aux îles Fidji qui sont micronésiennes et en Jamaïque qui est caribéenne.

lieu occupent une fonction allégorique. Elle exprime les grâces et les affres de la vie sauvage sur une île perdue, autre objet d'étude en soi. La pop culture polynésienne quant à elle va plus loin. Elle n'a en principe plus besoin de la Polynésie dans la mesure où elle la reconstitue, par bribes, en sol états-unien. C'est le paradis polynésien sans la Polynésie ou la «*Polynesia Americana*» comme la qualifie judicieusement Kirsten. Et alors que le phénomène prend de l'ampleur, celui-ci se nourrit de sa propre pastiche<sup>108</sup>. Considéré autrement, rien de la culture *tiki* n'est faux si on y voit la même recherche du paradis faisant écho aux premiers temps de l'exploration européenne du Pacifique. Selon les mots de l'auteur lui-même,

Depuis qu'il en a été chassé, l'homme a toujours aspiré à retrouver le chemin du paradis. Les premiers récits sur les îles des mers du Sud apparus dans l'Ancien Monde semblaient décrire ce havre perdu. La Polynésie devint la métaphore de l'Éden sur terre. Mais comme ses rivages lointains étaient inaccessibles au commun des mortels, les explorateurs se mirent en quête d'autres terres mythiques.<sup>109</sup>

#### 1.4 Conclusion

Ce que nous avons tenté de révéler ici, c'est le parcours d'une histoire merveilleuse de la Polynésie se transformant au gré de l'enthousiasme et de la fantaisie de ses narrateurs. Si cette histoire est à l'origine essentiellement française, nous avons montré qu'elle gagne tranquillement mais durablement l'imaginaire occidental. Dans tous les cas, nous remarquons que le paradis polynésien aux antipodes agit comme un support à un Occident qui se raconte. Effectivement, lorsque des Polynésiens y

---

<sup>108</sup> Kirsten illustre ce phénomène par l'exemple des *tiki* qui prolifèrent aux États-Unis dans les années 1950. Si les premiers sculpteurs prirent exemples sur de véritables idoles polynésiennes, les suivants s'entre-influencèrent, s'imitèrent et se copièrent. KIRSTEN, *op. cit.*, pp. 273-274.

<sup>109</sup> Pour Kirsten, ces «autres terres mythiques» sont au XX<sup>e</sup> siècle la Californie et, dans une moindre mesure, la Floride. *Ibid.*, p. 272.

figurent, ce n'est que pour mieux s'évanouir dans un monde qui est incontestablement différent du leur.

Le moment mythique de la Polynésie dont nous avons esquissé les grands traits est fait de quatre grandes visions du paradis polynésien. Sans être complètement arbitraires, celles-ci ne sont pas pour autant hermétiques. Si parfois elles se succèdent, la plupart du temps elles cohabitent, se chevauchent ou se recoupent. La vision romantique fait écho à la libertine tandis que la vision coloniale avoisine la vision aventurière, et cette dernière, la vision romantique. Pour permettre une meilleure compréhension de tout cela, une découpe temporelle est possible. Le tableau 1.1 concrétise cet effort.

**Tableau 1.1 Les visions du paradis polynésien selon les époques**

	Moment	Moment mythique				Moment hétérotopique
	Siècle Vision	XVIII <sup>ème</sup> 1767 - 1789	XIX <sup>ème</sup> 1800 - 1840	XIX <sup>ème</sup> 1840 - 1899	XX <sup>ème</sup> 1900 - 1960	XX <sup>ème</sup> / XXI <sup>ème</sup> 1960 - 2008
Élitiste	Libertine	Littéraires / Philosophes				
	Coloniale		Missionnaires	Colonisateurs / Expos	Éducation nationale	
Populaire	Aventurière			Aventuriers / Romanciers	Aventuriers / Romanciers	Industrie touristique
	Romantique			Peintres	Cinéastes / Romanciers	
Politique	<i>Paradis</i>					Post-coloniaux /
	<i>perdu</i>					Mouvement anti- nucléaire -
	<i>Cythère</i> <i>nucléaire</i>					indépendantiste Populations des atolls et militaires

Qu'importe la forme qu'il a prise, le paradis polynésien est une croyance, un mythe qui attise l'esprit des rêveurs français et occidentaux depuis les voyages de Bougainville et de Cook entrepris à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Même lorsque des Melville, Segalen et autres désespèrent devant les prétentions françaises envers Tahiti, ils laissent deviner qu'il y avait bien autrefois un paradis. Conséquemment, nous soutenons avec Boulay que

La fascination pour les mers du Sud n'a jamais cessé. Le mythe a résisté malgré les assauts victorieux et définitifs des dures et cruelles réalités qu'ont imposées la christianisation et la colonisation. L'Occident tient à ses images parce qu'elles lui sont devenues indispensables et s'intègrent désormais dans son univers fantasmagique. *L'ailleurs, l'exotique, le paradis retrouvé d'un côté, la terreur fascinante, la nouvelle figure de l'ogre des légendes, l'aventure insulaire et maritime de l'autre comblent des pans entiers de notre imaginaire.*<sup>110</sup>

Nous avons remarqué par ailleurs que la presque totalité des ouvrages scientifiques d'origine française est muette quant à l'interprétation états-unienne singulière du mythe du paradis polynésien. Lorsqu'il est question de la représentation arcadienne de la Polynésie, la liste de ses porte-étendards s'arrêtent la plupart du temps à Gauguin, dernier témoin prétendu d'un éden qui semble vacillant. Cela s'explique, présumons-nous, soit par l'absence du phénomène de la pop culture polynésienne en France, soit par une sorte de condescendance face à une culture médiatisée par le commerce et donc «forcément dégradée», soit par les deux. En 1971, Abraham A. Moles s'indignait contre cette conception élitiste de la culture, vision qui perdure toujours dans certains milieux intellectuels français. Quant à nous, nous partageons avec lui l'idée

[qu']il est normal d'appeler *culture* cet environnement artificiel que l'homme s'est créé par l'intermédiaire du corps social [...]. L'environnement artificiel outrepassa en effet infiniment ce que nos défunts professeurs d'histoire appelaient l'*Art* et la *Science* : pour eux, la «culture» était, essentiellement, ce qu'il y a dans les Bibliothèques, dans les Musées et dans les Codes.

---

<sup>110</sup> BOULAY, *Hula hula et pilou pilou, cannibales et vahinés*, op. cit., p. 176 (c'est nous qui soulignons).

Désormais, elle inclut tout un inventaire d'objets et de services qui portent la marque de la société, sont des produits de l'homme et dans lesquels il réfléchit : la forme de l'assiette ou de la table sont l'expression même de la société, ils sont porteurs de signes tout comme les mots du langage et doivent être considérés à ce titre.<sup>111</sup>

Par-delà le jugement esthétique que l'on peut porter sur le style *tiki*, il n'est aujourd'hui plus possible de nier que la pop culture polynésienne apparue dans les années d'après-guerre aux États-Unis a produit autour du mythe un ensemble parfaitement cohérent, ce qui peut faire dire à Boulay, de façon tout à fait congruente, que «[l]'Occident est parvenu à construire pour son propre usage, avec des morceaux de réalités arrachés aux mers du Sud, un mythe total, un ensemble rituel et culturel comprenant des légendes, des cérémonies, des modes et des comportements, des musiques et des costumes.<sup>112</sup>» En cette fin des années 1950, il apparaît évident que la France n'a plus monopole de la représentation fantasmagorique de la Polynésie.

Nonobstant que nous traitions d'une représentation, d'une idée fantasmée, celle-ci a pourtant eu des effets non négligeables dans le réel. Sa puissance évocatrice, sa cohérence et sa durabilité l'ont érigée au rang de croyance et plus encore au rang de lieu commun. Or, en science sociales, le prendre ainsi pour acquis est le signe du refus de considérer une donnée capitale ayant influencé l'histoire des rapports – culturels, sociaux, politiques, économiques et religieux – entre les deux peuples. C'est tomber dans le piège tendu par le mythe qui institue précisément une telle dépolitisation. Conséquemment, nous avons identifié quatre effets majeurs produits par la représentation de la Polynésie telle que véhiculée depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>113</sup> :

1. elle masque les enjeux géo-politiques que rencontre la France dans le Pacifique, d'abord comme nation conquérante – par rapport à la Grande-

---

<sup>111</sup> MOLES, *op. cit.*, p. 8.

<sup>112</sup> *Idem.*

<sup>113</sup> À l'exception de la pop culture polynésienne qui n'a pas touché la France.

Bretagne et à l'Espagne – et ensuite comme empire colonial – par contraste avec les défaites essuyées en Afrique, par exemple;

2. elle crée la fausse impression que la France entretient des rapports privilégiés et pacifiques avec les Polynésiens;
3. elle alimente le consensus national et la légitimité de la prétention française à l'égard de Tahiti et ses îles;
4. elle produit l'effet psychologique d'une filiation logique et naturelle, voire ontologique, entre le territoire polynésien et l'État français.

Le moment mythique de la Polynésie qui avait commencé avec Tahiti s'achève maintenant avec la *Polynesia Americana*. Alors que Bora Bora devient l'île polynésienne mythique des habitants des États-Unis, que Jacques Brel s'en va mourir aux Marquises<sup>114</sup>, que Marlon Brando s'offre l'atoll de Tetiaroa, le paradis polynésien s'étirole en étant partout et nulle part à la fois. Est-ce donc la fin du rêve tahitien?

---

<sup>114</sup> Aux côtés de la tombe de Gauguin sur l'île de Hiva Oa.



## CHAPITRE II

### DE LA BOMBE À L'HÉTÉROTOPIE

#### 2.1 Introduction

Ce deuxième chapitre sera consacré aux bouleversements engendrés par les essais nucléaires français en Polynésie. Nous entrons maintenant dans le moment hétérotopique de la Polynésie. La bombe a réussi cette transformation du mythe en hétérotopie grâce à la transformation préalable du mythe notamment par l'apport de la culture populaire américaine.

D'entrée de jeu, il sera question du contexte géopolitique international au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. Au moment où les relations se refroidissent entre les États-Unis et l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, les deux superpuissances poursuivent un projet militaro-scientifique similaire, la mise au point de la bombe H. Au cœur de l'Amérique, la ludique *tiki culture* semble du coup un îlot de quiétude, «un refuge» comme l'entend de Gaulle pour Tahiti. Douze ans après *Bravo*<sup>1</sup>, c'est au tour de la France de mettre sur pied son propre programme d'essais nucléaires en sol polynésien. Certains faits marquant seront relatés afin de mettre en lumière l'impact de la bombe et ses retentissements dans l'abord du paradis polynésien. La radicalité de ce qui se passe en Polynésie au milieu des années 1960 force la réintégration de l'histoire et du politique dans la représentation paradisiaque

---

<sup>1</sup> Le premier essai d'une bombe thermonucléaire américaine en 1954.

contemporaine de la Polynésie et pose la question suivante : peut-on penser le paradis polynésien depuis la bombe nucléaire?

Ensuite, deux nouvelles visions du paradis polynésien qui répondent chacune à leur façon à la question soulevée seront présentées : le *paradis perdu* et la *Cythère nucléaire*. En étant soit détracteurs soit témoins de la bombe, les nouveaux acteurs sociaux à l'origine de ces courants rendent effective la mort du mythe.

Finalément, le paradis polynésien sera considéré dans la perspective de l'hétérotopologie. Nous montrerons que l'existence d'une hétérotopie polynésienne est tributaire de la congruence de six principes tels qu'identifiés par Foucault. Cette nouvelle lecture de l'espace polynésien dénouera l'impasse théorique, voire ontologique, entre le paradis et la bombe.

## 2.2 La fin du mythe

«The sheer size of the Bomb is what makes the topic so attractive. It killed hundreds of thousands of people in a matter of seconds, condemned others to a lingering death and made vast tracts of land unfit for life. It has dominated the minds of those condemned to live in the atomic age, exerting its influence not just on politics, but also throughout popular culture.<sup>2</sup>»

L'avènement de la bombe nucléaire en Polynésie précipite la fin du mythe du paradis polynésien. Mais nuancions. Ce n'est pas l'idée de paradis qui périclité mais plutôt celle de mythe comme récit fondateur. La Polynésie se voit radicalement «autre» parce qu'un événement historique vient la changer radicalement. La bombe nous place devant l'impossibilité de penser le paradis pour lui-même. Or, avant la bombe

---

<sup>2</sup> Gerard J. DEGROOT, *The Bombe. A Life*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2004, p. viii (preface).

«française», il y a eu la bombe «américaine» : d'abord *the Bomb* et ensuite, *the Super Bomb*. Le contexte de sa fabrication précipitée – la course à la bombe A contre l'Allemagne nazie et à la bombe H contre l'Union soviétique – de même que son utilisation controversée ont marqué la culture populaire nord-américaine mais plus encore l'imaginaire occidental d'un monde bipolarisé et soudainement précipité dans ce qu'il a été convenu d'appeler *The Atomic Age*. C'est dans ce contexte que la France s'entiche de l'idée de posséder sa propre force de frappe nucléaire.

### 2.2.1 Au commencement, il y a eu l'atome

Les deux bombes atomiques lancées précipitamment sur le Japon au mois d'août 1945 marquent le début d'une course à l'armement nucléaire chez les anciennes puissances atlantiques de la Deuxième Guerre mondiale et le nouvel ennemi soviétique. Les États-Unis, consacrés grands vainqueurs de la guerre, deviennent la première puissance à se doter des deux générations d'armes que l'on estime et que l'on craint tout à la fois, la bombe à fission et la bombe à fusion. Bien que lui étant idéologiquement solidaire, la France gaullienne souhaite par ailleurs accéder elle aussi à l'indépendance nucléaire, cela n'étant pas sans rapport avec sa situation à la fin des hostilités de 1939-1945.

La France sort effectivement humiliée de la Deuxième Guerre mondiale pour essentiellement trois raisons. D'abord pour sa collaboration avec le régime de l'Allemagne nazie, ensuite parce qu'il a fallu les États-Unis pour l'en libérer et enfin parce qu'elle n'est pas invitée à prendre part à la conférence de Yalta pour le partage des frontières de la nation allemande vaincue. Cette dernière défaite semble particulièrement amère pour le général ayant libéré Paris. Dans ce contexte, le projet gaullien de doter la France de l'arme atomique peut être compris comme une réaction

ferme face aux protagonistes de Yalta : de Joseph Staline en U.R.S.S., de Winston Churchill en Grande-Bretagne et de Franklin Delano Roosevelt aux États-Unis. En effet, l'entreprise menant à l'indépendance nucléaire de la République française s'inscrit dans l'éventualité d'une confrontation entre les superpuissances nucléaires états-unienne et soviétique tout autant que dans un positionnement stratégique face à la Grande-Bretagne. S'exprimant à ce propos au journaliste Ben Lewis, Bruno Tertrais, conseiller français à l'armement nucléaire, rappelle ceci : «The position of nuclear weapons helps France regain a status within the atlantic Alliance during the Cold War that it had lost in '45. For the french it was important to have an equality of status with the brit's and the american's.<sup>3</sup>» De fait, l'«ennemi» séculaire de la France est également détenteur de l'arme atomique depuis l'aboutissement de son programme expérimental mené dans le désert australien et dans deux îles des Kiribati<sup>4</sup> entre 1952 et 1958. Si l'ancien empire britannique détient la bombe, la France le peut aussi, estime de Gaulle. C'est ainsi qu'il élabore le concept de «puissance mondiale moyenne»<sup>5</sup> pour définir la place de la France nouvelle qu'il imagine au sein du système international d'après-guerre.

En 1945, les États-Unis sortent grands gagnants de la guerre du Pacifique. Après des siècles de règne espagnol puis anglais et français sur le plus vaste océan de la planète, ceux-ci prennent le contrôle de la majeure partie de cet ensemble maritime et d'une

---

<sup>3</sup> Ben LEWIS, *Blowing up Paradise*, BBC, Londres, 2005, noir et blanc / couleur, 1 DVD, 60 min.

<sup>4</sup> Les îles Malden et Christmas situées dans la région nord-ouest du Pacifique en Micronésie.

<sup>5</sup> Le concept somme toute nébuleux n'a jamais été plus amplement explicité par le Président. Cependant, Chesneaux et Maclellan supposent quant à eux «[qu']il se pourrait bien que cette catégorie de puissance mondiale moyenne soit contradictoire non seulement dans ses termes, mais dans son projet historique; elle est parfaitement atypique, puisque les seules véritables puissances mondiales sont les deux super-puissances [...] alors qu'aucune autre puissance moyenne n'envisage de se proclamer mondiale. En affirmant cette ambition, la France ne retarde-t-elle pas la nécessaire maîtrise historique de la transition par laquelle il lui faut passer, de l'authentique puissance mondiale qu'elle fut à la puissance moyenne qu'elle est devenue *volens nolens*.» Jean CHESNEAUX et Nic MACLELLAN, *La France dans le Pacifique : De Bougainville à Mururoa*, Paris, La Découverte / Essais, 1992, p. 103.

bonne proportion de ses îles et atolls<sup>6</sup>. Parallèlement, la France voit son empire colonial s'effondrer petit à petit à partir de 1956 avec les indépendances simultanées de la Tunisie et du Maroc, les deux premières d'une longue liste à venir. Dans ce contexte tumultueux de décolonisation, le Président de Gaulle ressent sans doute l'urgence de conserver ses assises du côté du Pacifique. À la fois consciente de sa position stratégique de même que possédant l'un des territoires maritimes les plus imposants<sup>7</sup>, la France n'est pas prête à concéder l'indépendance aux régions océaniques sous son contrôle<sup>8</sup>. Cela signifierait probablement abandonner un immense territoire maritime – avec ses ressources connues et potentielles – aux États-Unis ou, plus justement, aux pays anglo-saxons<sup>9</sup>. Lors d'un discours prononcé Place Joffre à Papeete en septembre 1966, deux mois après la première explosion d'une bombe française à Moruroa, le Président de Gaulle témoigne aux citoyens présents de l'immense richesse lagunaire et océanique dont dispose la Polynésie française – et de fait la France – et qui pourrait certainement faire l'envie d'autres nations.

vosre avenir c'est aussi l'Océan, c'est-à-dire toutes les recherches et toutes les découvertes océanographiques qui sont en cours et qui vont aller s'étendant. C'est l'utilisation, l'exploitation, des richesses de la mer dans votre ensemble extraordinaire de Tahiti, des îles de la Société, des Gambier, des Tuamotu, des Marquises, des Australes, cet ensemble magnifique, je le répète, de lagons, d'étendues maritimes, cet ensemble peuplé par des hommes qui sont des hommes de la mer, des marins, des navigateurs, des pêcheurs. Vous pouvez être, dis-je, un centre de découvertes, d'exploitation, d'utilisation de l'Océan par excellence, et c'est votre avenir qui est là. Je le salue d'avance.<sup>10</sup>

---

<sup>6</sup> Dont un bon nombre des occupations japonaises d'hier.

<sup>7</sup> Selon la règle des zones économiques exclusives (ZEE) de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer. La Polynésie française n'est en fait constituée que d'une faible proportion de terres émergées (4200 km<sup>2</sup>) sur un territoire équivalent à celui de l'Europe (2 500 000 km<sup>2</sup>). Toujours selon cette règle et en comptant toutes ses possessions, la France détient le deuxième plus grand territoire maritime après les États-Unis. Elle possède 11 035 000 km<sup>2</sup> de ZEE tandis que les États-Unis en détiennent 11 351 000 km<sup>2</sup>.

<sup>8</sup> Soit l'actuelle Polynésie française, la Nouvelle-Calédonie et Wallis et Futuna.

<sup>9</sup> À l'exception des trois territoires français, de l'île de Pâques (chilienne) et du Timor oriental (portugais), la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les États-Unis possèdent dans les années 1950 l'entièreté des territoires océaniques.

<sup>10</sup> Charles DE GAULLE, «7 septembre 1966. Allocution prononcée à Papeete, Place Joffre», dans *Discours et messages. Vers le terme 1966 – 1969*, Paris, Plon, 1970, pp. 81-82.

Par contre, si la France n'envisage aucunement la possibilité d'une indépendance de ses territoires dans le Pacifique notamment pour les raisons évoquées ci-haut, elle souscrit parfaitement à la logique des blocs dans le contexte de la Guerre froide :

le maintien du système des DOM et des TOM (dans le Pacifique comme dans la Caraïbe et l'océan Indien) était présenté comme une contribution précieuse à la défense occidentale contre toute subversion; [soulignons qu']en retour, les positions particulières des États-Unis en Micronésie, en tant que puissance mandataire des Nations unies, n'ont jamais fait l'objet de la moindre objection de la part de la France<sup>11</sup>.

C'est ce que Chesneaux et Maclellan qualifient de «solidarité franco-américaine». En effet, le souhait d'indépendance nucléaire de la France est perçu comme un appui formel à la puissance états-unienne face au bloc soviétique. Alors que la France met en branle son programme nucléaire en 1966, cela fait trois ans que les États-Unis ont abandonné le leur<sup>12</sup>. Entre temps, un traité est signé entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S. afin d'interdire les tirs atomiques aériens, extra-aériens et sous-marins<sup>13</sup>. Or, la France qui refuse d'abandonner son projet d'envergure n'est par ailleurs soumise à aucune protestation ni mesure punitive de la part des États signataires. Libre d'entraves, elle opte donc pour la poursuite de ses essais, bien que dans la plus grande discrétion. Autre temps, autre mœurs : si à l'époque des essais états-uniens ceux-ci étaient largement publicisés, ceux des Français sont en règle générale tenus secrets depuis les fortes contestations de l'année 1972<sup>14</sup>. Les dates des tirs sont la plupart du temps tues tout comme celles de la majorité des visites

---

<sup>11</sup> CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, pp. 209-210.

<sup>12</sup> Les derniers essais nucléaires américains ont eu lieu en 1962-1963 au *Nevada Test Site* connu sous le sigle NTS, le site de l'explosion du tout premier engin atomique baptisé *Trinity*.

<sup>13</sup> Il s'agit du Traité d'interdiction partielle des essais nucléaires signé à Moscou en 1963 mieux connu sous son appellation anglaise de *Test Ban Treaty*.

<sup>14</sup> Cette année-là, à cause des retombées radioactives qu'ils ont reçues sur leur territoire, le Pérou, la Colombie, le Chili, l'Équateur et la Bolivie menacent de mettre un terme à leurs relations diplomatiques avec la France. Également la même année, l'Australie et la Nouvelle-Zélande lancent une campagne de boycottage général des produits et services français sur leur territoire respectif.

officielles, politiques et militaires à Tahiti, afin d'éviter le tumulte local des militants anti-nucléaires et la grogne des États contestataires, océaniens et limitrophes.

### 2.2.2 Arme de paix, arme de guerre

Le silence de la France est un moyen qui se révèle cohérent à l'intérieur d'une stratégie politique spécifiquement française visant à légitimer l'entreprise nucléaire. Néanmoins, si l'on y regarde de plus près, l'on constate que la mise en parallèle des discours américain et français nous permet d'apprécier d'autres variations quant à leur perception de la puissance de la nouvelle arme. Nous avons retenu trois autres points de comparaison. En premier lieu, sur la justification de la nécessité de développer la bombe, les États-Unis et la France cultivent des discours à l'exact opposé l'un de l'autre. Pour les premiers, elle réside en règle générale dans le contexte d'une possible guerre alors que pour les seconds, se doter de l'arme constitue la garantie d'une possible paix<sup>15</sup>. Voyons ce que disent les présidents Harry S. Truman et Charles de Gaulle à ce propos. Truman d'abord, sur la question de la construction de la bombe H révèle en janvier 1950 devant le peuple américain que «It is a part of my responsibility as Commander in Chief of the Armed Forces to see to it that our country is able to defend itself against any possible aggressor.<sup>16</sup>» Pour sa part, de Gaulle mentionne en 1966 devant l'assemblée territoriale de la Polynésie française ceci :

---

<sup>15</sup> C'est la tendance qui ressort des discours des différents gouvernements français et américains.

<sup>16</sup> Truman cité dans DEGROOT, *op. cit.*, p. 171.

Mentionnons que pour Truman, il s'agissait d'abord pour les États-Unis de fabriquer une bombe si puissante qu'elle serait une garantie pour la paix mondiale. Or, à partir du moment où l'U.R.S.S. se dote de l'arme atomique et que l'on redoute que Staline en fasse un usage éventuel contre certaines bases américaines (en Europe, par exemple), la possibilité d'une attaque nucléaire contre ce pays est décuplée et justifie ainsi la constitution d'un arsenal toujours plus imposant.

Quant à vous, que de chances vous avez! Ce territoire était isolé, lointain, dans un océan à peine parcouru; et le voilà qui, tout à coup, apparaît comme un *centre de communications pacifiques essentielles*; le voilà qui apparaît en outre, à cause de sa situation, à cause de son caractère, comme rendant à notre ensemble français le grand service d'être *le siège des expériences qui doivent lui donner la puissance de dissuasion qui lui assurera la paix.*<sup>17</sup>

Pierre Messmer, ministre des Armées du Général, partage également cette vision. En 2005, il réitérait celle-ci à une journaliste : «Le Général pense et je pense, comme d'ailleurs beaucoup de Français maintenant, comme beaucoup de spécialistes français aujourd'hui, que la paix et l'indépendance exigent dans le monde où nous sommes d'un pays qu'il puisse disposer de l'arme nucléaire. Non pas pour s'en servir, forcément! Mais pour dissuader les autres de l'attaquer.<sup>18</sup>»

Le caractère pacifiste de la rhétorique gaullienne s'explique par la nécessité de faire contrepoids à la politique nucléaire contestée de la France. Dans une logique de dissuasion, qui s'opposerait de fait à la paix? Comme l'État français est un acteur somme toute secondaire dans la Guerre froide, la tenue d'un discours pacifiant paraît plus raisonnable qu'un discours provocant. Aussi, une telle posture est probablement attribuable au fait que le Président ne souhaite pas laisser poindre l'éventualité d'une guerre Occident / bloc soviétique vis-à-vis sa population alors que la France a longtemps souffert des stigmates de la Deuxième Guerre mondiale. Enfin, pour une raison de proximité géographique, la France n'a certainement pas intérêt à provoquer l'U.R.S.S. en usant de diatribes agressives, craignant de redevenir le champs de bataille d'une Troisième Guerre mondiale qui l'anéantirait sans nul doute<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> DE GAULLE, «Allocution prononcée devant l'assemblée territoriale de la Polynésie française», dans *op. cit.*, p. 84 (c'est nous qui soulignons).

<sup>18</sup> Sophie BONTEMPS, George PINOL et Jean-Pierre BRIAT, *Le cancer du Tropique*, France 3 Thalassa n° 1288, 2005, noir et blanc / couleur, 1 DVD, 69 min.

<sup>19</sup> Précisons qu'à l'époque, on connaît encore mal la puissance des nouvelles armes que l'on tente de mettre au point et on surestime souvent l'ampleur des destructions qu'elle pourraient causer. À titre d'exemple, certaines hypothèses apocalyptiques concernant la bombe H avancent l'idée que l'oxygène de l'atmosphère pourrait entièrement se consumer au déclenchement de la réaction en chaîne et anéantirait ainsi notre planète.



En second lieu, nous observons que le propos états-unien assume le danger de la bombe alors que du côté français, l'on cultive plutôt le déni. Selon De Vries et Seur, cette dénégarion va de pair avec le silence entourant les essais nucléaires. Ce double facteur aurait eu pour conséquence la prise de risques inutiles.

En réalité, la radioactivité est devenue une force aussi mystérieuse du fait de la politique de l'armée française. Celle-ci a suivi une stratégie sur deux fronts. D'un côté on assurait la population de la sûreté et de l'innocuité des essais. Des médias sous contrôle répétaient à l'envie que l'ensemble de l'entreprise était étroitement surveillée et contrôlée par les meilleurs experts. D'un autre côté, la population était complètement mise à l'écart du processus de décision et tenue sans information sur l'ensemble des aléas, des incidents et des accidents qui se produisaient aux différentes étapes du programme d'essais nucléaires. Il y a eu aussi une constance dans les réactions officielles aux fuites d'informations vers l'extérieur faisant état d'accidents ou de répercussions éventuelles des essais sur l'environnement. D'abord l'armée française démentait toutes les informations et les traitait de propagande antifranaïaise. Des années après, certains de ces événements étaient admis, mais en assurant que la technologie actuelle les rendaient impossibles à l'avenir.<sup>20</sup>

Le «facteur Marie Curie» pourrait aussi faire partie d'un ensemble d'autres conditions pouvant expliquer le déni du danger lié à la bombe entretenu dans le discours officiel de l'État français. En effet, considérons l'idée selon laquelle, en France, la découverte «miraculeuse» du radium et de la radioactivité par la physicienne est associée dans l'imaginaire national à un événement extrêmement positif. Comme en assure DeGroot, avant qu'elle ne soit associée à la bombe, la radioactivité eut un passé glorieux. Sur les effets thérapeutiques attribués autrefois à l'élément 88 et les nombreux usages de sa propriété radioactive, l'auteur écrit ceci :

«Marie Curie's discovery of radium in 1898 was widely celebrated not because of the scientific progress it demonstrated, but because the element itself seemed magical. Its luminous quality was automatically assumed to be beneficial, since light is synonymous with life. This inspired a flood of imaginative applications, mostly connected with the patent medicine industry. Dr W. J. Morton sold an elixir called Liquid Sunshine, which supposedly cured diseased organs. Radium was also widely used to bring on menopause. The fashion

---

<sup>20</sup> Pieter DE VRIES et Han SEUR, *Moruroa et nous : expériences des Polynésiens au cours des 30 années d'essais nucléaires dans le Pacifique Sud*, Lyon, Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits, 1997, p. 111.

industry brought out luminous dresses, gamblers played on glowing roulette wheels and farmers fed their crops with luminous fertilizer. The discovery of radium deposits in the Erzgebirge mountains proved a boon to the nearby spa towns of Carlsbad and Marienbad, which could now add radioactivity to their menu of treatments.<sup>21</sup>»

Inversement, du côté américain, le discours sur la bombe est ouvertement plus pessimiste, voire réaliste. On parle par exemple de la doctrine de la «MAD» ou «*Mutual Assured Destruction*»<sup>22</sup> corrélativement à la logique de la course aux armements engagée avec l'U.R.S.S. À ce propos, le journal de l'aviation militaire américaine *Airpower* décrit la doctrine comme «an evolutionary defense strategy based on the concept that neither the United States nor its enemies will ever start a nuclear war because the other side will retaliate massively and unacceptably.<sup>23</sup>» Plus loin, il ajoute le point suivant qui nous importe : «But MAD was developed during a time of unreliable missile technology and was based on a mortal fear of Communism, aggravated by ignorance of an unknown enemy that lurked behind an iron curtain.<sup>24</sup>» Ce sentiment de peur est également véhiculé dans la population via une propagande émanant de certains organes du gouvernement. À ce titre, le département américain de la défense est particulièrement prolifique. Il produit de nombreux documents audio-visuels et écrits destinés au public sur les dangers de la bombe et ce, jusque dans les années 1980. Le pamphlet intitulé *Survival Under Atomic Attack* en est une illustration probante. Dans celui-ci, on avertit le public du danger de la bombe : «While an atom bomb holds more death and destruction than man has ever before

---

<sup>21</sup> DEGROOT, *op. cit.*, p. 10.

<sup>22</sup> «Destruction mutuelle assurée» en français. Voici la définition de Robert McNamara, secrétaire américain à la défense sous John F. Kennedy, telle que retranscrite dans DeGroot : «'Mutual assured destruction is the foundation of deterrence. Today it's a derogative term, but... those who denigrate it, don't understand deterrence. If you want a stable nuclear world... it requires... an understanding that if either side initiates the use of nuclear weapons, the other side will respond with sufficient power to inflict unacceptable damage.'» *Ibid*, p. 270.

<sup>23</sup> Col. Alan J. PARRINGTON (USAF), «Mutually Assured Destruction Revisited. Strategic Doctrine in Question», *Airpower Journal*, winter 1997, [en ligne] <http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj97/win97/parrin.html> (consulté le 01/03/08), p. 1.

<sup>24</sup> *Idem* (c'est nous qui soulignons).

wrapped in a single package, its total power is definitely illimited.<sup>25</sup>» Selon DeGroot, il va de soi (pour le gouvernement américain) que la poursuite d'une politique militaire axée sur la prolifération nucléaire menée par les États-Unis – et l'Union soviétique – implique la justification d'entretenir perpétuellement l'idée que la menace plane.

Enfin, en troisième lieu, la France tente de persuader du caractère inoffensif de sa bombe – par rapport à la bombe américaine ou britannique – tandis que les États-Unis mettent pour leur part l'accent sur le danger que celle-ci représente et ce, sans égard à son origine. Il est instructif de noter qu'à l'époque aux États-Unis, les pourfendeurs de la bombe les plus notables sont les mêmes physiciens nucléaires qui ont participé à sa création. C'est ce qu'illustre l'exemple de la *Doomsday Clock* ou horloge de la fin du monde oscillant depuis ses débuts entre 23h43 et 23h58. L'idée lancée à l'Université de Chicago en 1947, date à laquelle l'U.R.S.S. brise le monopole états-unien sur la bombe atomique, est imaginée par un ancien groupe de scientifiques attaché au *Manhattan Project*<sup>26</sup>. Sur le site Internet du *Bulletin* l'on explique que «*The Bulletin of the Atomic Scientists' Doomsday Clock conveys how close humanity is to catastrophic destruction – the figurative midnight – and monitors the means humankind could use to obliterate itself.*<sup>27</sup>» DeGroot souligne pour sa part le climat de peur prévalant aux États-Unis lors de la parution du *Bulletin* de 1947<sup>28</sup> : «*The urgency evoked by the first Doomsday Clock seemed entirely appropriate. Many people assumed that a Third World War would follow quickly upon the Second.*<sup>29</sup>»<sup>30</sup>

---

<sup>25</sup> *Survival Under Atomic Attack*, The Official U.S. Government Booklet, 1950, Executive Office of the President, National Security Resources Board, Civil Defense Office, NSRB Doc. 130; *Survival Under Atomic Attack*, Castle Films, États-Unis, 1951, noir et blanc, 9 min.

<sup>26</sup> Projet militaro-scientifique états-unien visant à développer la bombe atomique.

<sup>27</sup> «*Doomsday Clock Overview*», *Bulletin of the Atomic Scientists*, [en ligne] <http://www.thebulletin.org/content/doomsday-clock/overview> (consulté le 20/02/2008), 1 page.

<sup>28</sup> Par ailleurs, le choix des scientifiques d'illustrer une horloge à sept minutes de minuit était apparemment purement arbitraire. Voir DEGROOT, *op. cit.*, p. 117.

<sup>29</sup> *Idem.*

Un autre exemple témoignant d'une certaine circonspection quant aux risques de la bombe de la part du gouvernement américain s'observe dans le cas de l'atoll de Bikini. En 1968, la population bikinienne en exil depuis 22 ans et depuis peu réinstallée sur l'atoll se voit forcée de quitter une fois de plus à cause de la radioactivité toujours présente à des niveaux dangereux dans le sol<sup>31</sup>. *A contrario*, la France occulte ouvertement les dangers relatifs à ses essais nucléaires autant sur les sites d'essais qu'en ce qui concerne les populations des îles et atolls environnants. Les Danielsson citent à ce propos un extrait du *Livre blanc sur les expériences nucléaires* publié par le gouvernement français en 1973 et qui stipule que

Des essais nucléaires, en nombre très réduit, sont effectués au Centre d'expérimentation du Pacifique<sup>32</sup>. Toutes les précautions ont été prises pour qu'ils ne puissent causer aucun dommage aux populations, à la faune et à la flore mondiales. Les informations techniques et scientifiques, rassemblées ci-après, exposent les raisons que nous avons d'être convaincus de leur innocuité.<sup>33</sup>

Ironiquement, les opposants au programme expérimental français poseront la question de la nécessité de fabriquer une bombe inoffensive... Or, si la France fait fi des dangers immédiats de la bombe, elle fait également fi des possibles conséquences de ses tirs à moyen et à long termes. Pierre Messmer est la figure emblématique de

---

<sup>30</sup> Pour une satire anglaise de la mégalomanie nucléaire américaine voir le film suivant : Stanley KUBRICK, *Dr Strangelove or How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb*, Hawk Films, Angleterre, 1963, noir et blanc, 93 min.

<sup>31</sup> Nous comparons ici la France et les États-Unis sur la base de l'absence ou de la prise de mesures sécuritaires. Ceci est évidemment sans égard au jugement qu'il serait possible de porter sur le traitement réservé à la population bikinienne dans l'affaire des essais nucléaires américains prétendument effectués «pour le bien de l'humanité». À ce sujet voir l'ouvrage et les documentaires suivants : Jack NIEDENTHAL, *For the Good of Mankind. A History of the People of Bikini and their Islands*, Majuro (Marshall Islands), Bravo Publishers, 2001, 226 pages; Dennis B. KANE, *Bikini : Forbidden Paradise*, ABC «A World of Discovery», Time Life Video, États-Unis, 1992, noir et blanc / couleur, 50 min; Robert STONE, *Radio Bikini*, Robert Stone Productions, États-Unis, 1988, noir et blanc / couleur, 56 min.

<sup>32</sup> Au total, la France mènera 193 tirs aériens et souterrains en Polynésie française en 30 ans (c'est nous qui spécifions).

<sup>33</sup> Charles de Gaulle cité dans Bengt et Marie-Thérèse DANIELSSON, *Moruroa, notre bombe coloniale. Histoire de la colonisation nucléaire de la Polynésie française*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 399.

cette vision officielle de la bombe française. Voici comment il explique le fait que la France n'ait jamais mené d'enquête épidémiologique sur les anciens travailleurs civils et militaires des sites d'essais à une journaliste : «Il n'y a jamais eu un mort au cours d'une expérimentation nucléaire française. Jamais eu un mort! Par conséquent, il n'y a pas de raisons de se lancer dans une enquête dont on sait qu'elle porte sur des gens bien portant!<sup>34</sup>» Un vétéran français rétorque quant à lui que «les essais, c'était des essais! C'est pas possible qu'ils soient propres! Si c'était si propres que ça, pourquoi ils les ont fait à 20 000 kilomètres de la France?<sup>35</sup>» Rappelons en effet que la prétendue innocuité était déjà anachronique à l'époque où la France débutait son programme nucléaire. En 1963, les États signataires du TBT avaient reconnu la dangerosité des essais atmosphériques. Le documentaire *Blowing Up Paradise* mentionne également que «In 1990, US Congress past a law giving automatic cash paiements to people with certain cancers who worked or lived near a test site. The french so far refused to pay any compensation.<sup>36</sup>» Qui plus est, au nom de ce qui apparaît être une politique nucléaire obstinée, il y aurait même eu négligence. C'est ce que révèlent les travaux de recherche et les enquêtes menés par Bruno Barrillot. Celui-ci soutient que les mesures de sécurité concernant les travailleurs polynésiens étaient inadéquates sur les deux sites d'essais<sup>37</sup>. Cette observation est en outre renforcée par divers témoignages d'anciens travailleurs et de vétérans de Moruroa et de Fangataufa et d'autres bases avancées<sup>38</sup>. Bref, Coutin pour sa part avise du danger lié à la prétention française d'innocuité. Pour l'auteur, «le mythe de la Bombe propre

---

<sup>34</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

<sup>35</sup> Sébastien LEGAY, Mathieu DREUJOU, Bertrand DECHAUMET et Arnaud KEHON, *Hao : l'atoll oublié*, France 2 Envoyé spécial n° 626, 2006, 1 DVD, 20 min.

<sup>36</sup> Ben LEWIS, *Blowing up Paradise*, BBC, Londres, 2005, noir et blanc / couleur, 1 DVD, 60 min.

<sup>37</sup> Entretien tenu le 7 mars 2007 au bureau de l'association *Moruroa e tatou* à Papeete. Bruno Barrillot est le directeur de l'Observatoire des armes nucléaires françaises (Obsarm) une unité de recherche faisant partie du Centre de Documentation et de Recherche sur la Paix et les Conflits (CDRPC).

<sup>38</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*; DE VRIES et SEUR, *op. cit.*; LEGAY, DREUJOU, DECHAUMET et KEHON, *op. cit.*; LEWIS, *op. cit.*

est encore plus dangereux que les essais tâtonnants qui font peur à l'envoyeur même.<sup>39</sup>»

Au final, l'écart le plus important entre les discours français et états-unien réside dans la conviction véhiculée par ce dernier que la bombe fait partie intégrante et éminemment glorieuse de l'histoire des États-Unis<sup>40</sup>. De fait, les années 1950 sont marquées par la poursuite des recherches en physique nucléaire aux États-Unis afin de concrétiser le projet de l'arme ultime, la *Super bomb* ou bombe H. En dépit des fortes réticences exprimées par un groupe de scientifiques ayant travaillé et participé au *Manhattan Project* de même qu'aux tests sur la bombe A<sup>41</sup>, le premier essai d'une bombe thermonucléaire a lieu dans le Pacifique le 1<sup>er</sup> novembre 1952 sur l'atoll d'Enewetak en Micronésie. Dans la foulée, la population états-unienne est quant à elle exposée à l'idée que la bombe donne une image positive de l'«Amérique»<sup>42</sup>. Elle est, semble-t-il, le symbole assumé de sa nouvelle opulence et de son absence de complexe. Comme le note David Halberstam, contrairement à l'ultra secret *Manhattan Project*, «le débat sur la bombe à hydrogène fut à tout point de vue différent. Il s'agissait d'une création en temps de paix [...] entreprise non dans le secret, mais presque au su et au vu de tout le monde.<sup>43</sup>» Plutôt que de cultiver la honte de Hiroshima et de Nagasaki, le gouvernement des États-Unis préfère parler ouvertement à sa population de la bombe et de ses conséquences. C'est ainsi qu'au début des années 1950, il se lance dans une vaste campagne de propagande adressée à

---

<sup>39</sup> André COUTIN, *Retour à Bikini*, Paris, Stock, 1972, p. 283.

<sup>40</sup> À l'instar du paradis polynésien pour la France.

<sup>41</sup> Dont le plus connu et le plus inquiet est celui que l'on surnomme aux États-Unis le «père» de la bombe atomique, Julius Robert Oppenheimer.

<sup>42</sup> Le caractère positif associé à la bombe peut être compris en considérant trois aspects : 1) les États-Unis sont les premiers à mettre au point la bombe atomique; 2) ils ont la capacité d'attirer sur leur territoire les plus grands scientifiques pour cette entreprise; 3) ils détiennent un fort pouvoir de dissuasion face à l'U.R.S.S.

<sup>43</sup> David HALBERSTAM, *Les Fifties. La révolution américaine des années 50*, Paris, Seuil, 1995, p. 41.

la population<sup>44</sup> – et en particulier aux enfants – ayant deux objectifs : 1) alimenter la crainte de l'ennemi communiste et du coup provoquer des réflexes de dénonciation; 2) légitimer le développement de l'arsenal nucléaire états-unien face à ce dernier. Le court-métrage intitulé *Duck and Cover* à l'usage des écoliers réalisé par la défense américaine vise à enseigner «what to do when you see the flash of an atomic bomb<sup>45</sup>» aux enfants d'un bout à l'autre du pays. Voici par exemple les paroles de la chansonnette que l'on entend au début du film :

«There was a turtle by the name of Bert  
and Bert the turtle was very alert  
when danger threatened him he never got hurt  
he knew just what to do...  
He ducked!  
And covered!  
Ducked!  
And covered!  
He did what we all must learn to do  
You! And you! And you! And you!  
Duck, and cover!<sup>46</sup>»

À la suite de quoi, on présente différentes scènes de la vie quotidienne (à l'école, sur la rue, au parc, etc.) où la consigne *duck and cover* doit être appliquée lorsque survient l'imprévisible et caractéristique *flash*.

La bombe et l'énergie nucléaire deviennent même des éléments de culture alors même que la culture se met au service de la propagande. Le film *Duck and Cover* a lui-même été classé en 2004 par la *U.S. Library of Congress* comme une production

---

<sup>44</sup> Car selon Christopher Simpson, entre 1945 et 1960, «the targets of U.S. psychological warfare were not only the *enemy*, but also the people of the United States and its allies». Christopher SIMPSON, *Science of Coercion. Communication, Research & Psychological Warfare 1945-1960*, New York / Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 13.

<sup>45</sup> *Duck and Cover*, Archer Productions, États-Unis, 1952, noir et blanc, 9 min.

<sup>46</sup> *Idem*.

représentant un intérêt «culturel, historique ou esthétique<sup>47</sup>» dans le répertoire national du film. Toujours dans le registre de la propagande destinée aux enfants, paraît en 1953, *A is for Atom*<sup>48</sup>, un film d'animation traitant des bienfaits de l'atome. Citons enfin pour la télévision l'exemple similaire de la série en dessins animés de quatorze épisodes produite par Walt Disney en 1957 connue sous le titre évocateur de *Our Friend the Atom*<sup>49</sup>. Sur le plan pictural, nous avons eu nous-mêmes l'occasion de constater, à l'aéroport international de Los Angeles en 2007, l'exposition d'une photo d'un champignon nucléaire résultant d'un essai états-unien<sup>50</sup> parmi une série de panneaux disposés en mosaïque et représentant divers éléments de l'histoire et de la culture du pays. À notre avis, cela démontre encore une fois l'absence de complexe du gouvernement américain face à son passé nucléaire, alors qu'il en va tout autrement de la France<sup>51</sup>. Finalement, à l'instar du paradis polynésien modelé par la culture et la consommation de masse, la bombe devient également un outil de *marketing*. Rappelons par exemple la campagne publicitaire pour annoncer le nouveau et controversé maillot de bain deux pièces créé par le Français Louis Réard. Le «bikini» tel qu'on le baptisa en l'honneur de l'atoll du Pacifique où eut lieu un essai atomique américain cinq jours avant le dévoilement du maillot qui aura sans nul doute, disait-on le 5 juillet 1946, l'effet d'une bombe!

---

<sup>47</sup> «Duck and Cover. Avec Bert la tortue dans le rôle principal», U.S. Department Of State, E Journal USA, [en ligne] <http://usinfo.state.gov/journals/itps/0305/ijpf/duckncvr.htm> (consulté le 17/03/2008).

<sup>48</sup> Carl URBANO, *A is for Atom*, John Sutherland Productions Inc., États-Unis, 1953, couleur, 14 min.

<sup>49</sup> Hamilton LUSKE, *Our Friend the Atom*, Walt Disney Pictures, États-Unis, 1957, couleur, 13 épisodes.

<sup>50</sup> Il s'agissait du champignon de l'essai «Bravo» soit la première bombe thermonucléaire ayant explosé à Bikini.

<sup>51</sup> De Vries et Seur titrent «Trente ans d'essais nucléaires : trente ans de silence» la première partie de leurs *Conclusions et recommandations* dans : DE VRIES et SEUR, *op. cit.*, p. 207.



### 2.2.3 L'entrée dans l'Histoire

Pour la France, l'annonce de la création d'un vaste programme expérimental de bombes atomiques sort la Polynésie du mythe et la fait entrer dans l'Histoire. Elle est appelée, selon le Président de Gaulle, à jouer un rôle prépondérant pour l'État français dans le cadre de la V<sup>e</sup> République. Aux dires du Président, il en va des Tahitiens de redonner sa grandeur à la France.

Le tournant des décennies 1950-1960 commence en grand pour la France et la Polynésie. Alors qu'un nouveau statut pour la Polynésie française<sup>52</sup> est promulgué en 1958, elle devient officiellement un territoire d'outre-mer (TOM)<sup>53</sup>. Le nouvel aéroport international de Faa'a est inauguré en 1961 afin que l'on puisse mettre en branle le chantier du CEP qui débute deux années plus tard. Le port de la ville est agrandi pour accueillir les imposants navires et les équipements en provenance de la France et qui sont pour la plupart reconduits vers les sites d'essais en construction. Le visage de la capitale tahitienne Papeete change à un rythme effréné. Les Polynésiens des autres îles et archipels arrivent en masse à Tahiti dans le but de trouver un emploi au sein de ce vaste chantier. On avance que «13 000 Polynésiens auraient travaillé sur les sites nucléaires. Certainement beaucoup plus. Mais il n'existe aucune liste officielle des anciens travailleurs de Moruroa.<sup>54</sup>» Selon diverses sources, on estime également entre 5 000 et 15 000 le nombre de soldats français qui débarquent sur l'île

---

<sup>52</sup> C'est le nouveau nom donné en 1957 aux anciens Établissements Français d'Océanie.

<sup>53</sup> Selon Toullelan, le statut de 1958 restaure un système très centralisé faisant reculer l'autonomie. Concrètement, il mentionne que «les élus ne sont pas dotés de tous les pouvoirs. C'est ainsi que la fonction et le titre de ministres disparaissent : les conseillers, toujours élus par l'Assemblée territoriale, n'ont plus d'attributions individuelles. Bref, le Conseil de gouvernement est transformé en un conseil des sages, réduit à 5 membres, puisqu'il n'y a même plus de vice-président. Le gouverneur redevient le personnage clé. L'État reprend largement en main l'exécutif : le Conseil du gouvernement, dont est membre de droit le Secrétaire général (l'adjoint direct du gouverneur!), est présidé par le gouverneur et toutes les décisions qui y sont prises sont signées par le représentant de l'État.» Pierre-Yves TOULLELAN, *Tahiti et ses archipels*, Paris, Karthala, 1991, p. 178.

<sup>54</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

pour des durées variables. Les produits de consommation et les capitaux déferlent de surcroît avec eux. Aux dires de Pieter de Vries et Han Seur, «la Polynésie française est un cas unique de la transformation d'une société rurale en société de consommation moderne, et cela sur une période relativement courte de 30 années.<sup>55</sup>»

D'une économie basée en partie sur l'agriculture de subsistance et sur l'agro-exportation, la Polynésie – et plus encore Tahiti – connaît une vague de salarisation sans précédent chez sa population autochtone. Les Polynésiens sont en effet largement embauchés par les compagnies sous-traitantes affiliées au CEP. Pour eux, la venue du Centre est généralement perçue positivement. Cette attitude s'explique notamment par les difficiles années d'après-guerre. Pour certains, cela est dû à la surexploitation des terres polynésiennes qui a entraîné une diminution drastique d'une foule de produits agricoles et d'exportation depuis la décennie 1950. Pierre-Yves Toullelan parle quant à lui du «début de la fin» des cycles naturels des ressources suivantes<sup>56</sup> : le café dans un premier temps suivi de la noix de coco et de la vanille. Quoiqu'il en soit, les Polynésiens n'avaient pas prévu cette baisse des récoltes qui survient alors même qu'une autre ressource s'épuise. Effectivement, les gisements de phosphate de l'île de Makatea<sup>57</sup>, qui avaient depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle constitué une source importante de profit pour la Polynésie, sont désormais épuisés. Bref, «[l]a Polynésie, qui, malgré les fluctuations des cours mondiaux, a finalement vécu plutôt bien, depuis les années 1900, de la collecte puis de l'exportation de produits primaires (produits agricoles, phosphate et nacre), découvre, avec stupeur, qu'elle n'a plus grand chose à offrir au début des années 1960.<sup>58</sup>» Qu'il s'agisse de la surexploitation ou de la fin des cycles – ou peut-être de la conjonction des deux facteurs –, l'épuisement des ressources en Polynésie française est un constat qui sert

<sup>55</sup> DE VRIES et SEUR, *op. cit.*, p. 13.

<sup>56</sup> Un cycle naturel dure en moyenne cinquante ans.

<sup>57</sup> Dans l'archipel des Tuamotu.

<sup>58</sup> TOULLELAN, *op. cit.*, page 102.

parfaitement l'argumentaire des partisans de l'installation d'un centre d'expérimentations nucléaires sur le territoire.

Le projet expérimental d'envergure qui se met alors en place est celui du Président français Charles de Gaulle. Son vaste programme d'essais nucléaires vise à répondre à une ambition qui lui est chère : celle de doter la France de l'arme ultime, la bombe H, afin de rendre la République indépendante sur le plan sécuritaire et avoir une force de dissuasion convaincante. Le Sahara algérien n'étant plus propice à accueillir le projet, c'est en sol polynésien qu'ont finalement lieu les campagnes de tirs. Lorsqu'il est question des essais nucléaires de la France en Polynésie, l'on distingue généralement deux périodes : la première est celle des tirs aériens, c'est-à-dire que l'on procède à des explosions au-dessus du lagon encerclant l'atoll de Moruroa alors que les bombes sont suspendues à un ballon<sup>59</sup>. Elle s'étend de 1966 à 1974.

Durant cette période, la France effectue quarante et un tirs au-dessus de l'atoll de Moruroa et cinq au-dessus de celui de Fangataufa. *Aldebaran*, le premier essai d'un engin atomique français en Polynésie, a lieu en date du 2 juillet 1966. Deux années et onze bombes plus tard, le premier engin thermonucléaire français dénommé *Canopus* explose à Moruroa. Par la suite, la France effectuera encore trente trois autres tests jusqu'en septembre de l'année 1974. Or, en 1972, la parution d'un rapport du *United Nations Scientific Committee on the Effects of Atomic Radiation* (UNSCEAR) «montre clairement que l'hémisphère Sud est affecté par les retombées radioactives des expériences de Moruroa<sup>60</sup>». Ce sont finalement les pressions internationales et les fortes contestations des pays riverains qui obligent la France à reconvertir son programme en modifiant ses méthodes.

---

<sup>59</sup> À l'exception de quelques tests effectués sur barge au niveau du lagon.

<sup>60</sup> Bruno BARRILLOT (rédacteur principal), *Les Polynésiens et les essais nucléaires. Indépendance nationale et indépendance polynésienne*, CESCEN (Commission d'enquête sur les conséquences des essais nucléaires), *Délibération n° 2005-072 / APF du 15 juillet 2005, JOPF du 18 juillet 2005*, Assemblée de la Polynésie française, 2006, vol. 1, p. 49.

L'intervalle de 1975 à 1996 correspond à la seconde période d'essais. Le CEP abandonne définitivement les tirs aériens pour procéder cette fois-ci à des tirs souterrains. Des puits de forage sont creusés dans les sous-sols des lagons de Moruroa et de Fangataufa afin d'y introduire, à chaque campagne de tirs, les engins à exploser. Le 5 juin 1975 marque le premier essai souterrain au cœur de l'atoll de Fangataufa. Au cours de ces dix-neuf années, neuf autres tests auront lieu sur cet atoll pour cent trente sept à Moruroa<sup>61</sup>. Quatre missions scientifiques viennent néanmoins interrompre les campagnes de tirs : la mission d'Haroun Tazieff en 1982; la mission Atkinson en 1984; la mission Cousteau en 1987 et, finalement, la mission de l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique (AIEA) en 1991. C'est l'année suivant cette dernière mission que le Président François Mitterrand prend la décision d'instituer un moratoire sur les essais nucléaires en vigueur jusqu'en 1995. Cette année-là, le nouveau Président Jacques Chirac rompt avec la décision de son prédécesseur et entreprend une ultime campagne d'essais. En outre, la protestation générale le pousse, l'année suivante, à mettre un terme définitif aux expérimentations du CEP en Polynésie alors que le Président annonce son démantèlement en même temps que la France appose sa signature sur le Traité d'interdiction complète des essais nucléaires (TICE)<sup>62</sup>.

\*\*\*

Nous avons mis en lumière dans la partie 2.1 trois choses : 1) le contexte international d'où émerge la bombe atomique comme nouvelle arme (psychologique) ultime; 2) les éléments de discours et de culture français et américains légitimant son développement et son usage et 3) le contexte de production de l'arme atomique

---

<sup>61</sup> «France's Nuclear Weapons. Origin of the Force de Frappe», *The Nuclear Weapon Archive. A Guide to Nuclear Weapons*, [en ligne] <http://nuclearweaponarchive.org/France/FranceOrigin.html> (consulté le 22/02/08).

<sup>62</sup> Connu aussi sous le nom anglais de *Comprehensive Test Ban Treaty* (CTBT).

française. Maintenant, nous observerons la manifestation de deux nouvelles représentations du paradis polynésien issues de cette contingence. Car au cours des décennies qui précèdent et qui suivent de près le lancement du programme d'essais nucléaires, deux nouvelles visions du paradis polynésien émergent d'un contexte tahitien changeant. Une double dissidence s'organise. Alors que l'on critique la dépendance politique et nucléaire de la Polynésie face à la France, les discours militants s'approprient l'idée de paradis. En même temps, en face d'eux, s'articule un contre-discours qui valorise le paradis polynésien à l'ombre du champignon nucléaire.

### 2.3 La politique du paradis

Avec le développement dans le monde intellectuel occidental des disciplines anthropologique et ethnologique dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'Océanie et la Polynésie deviennent des régions d'intérêt et des objets d'études prolifiques<sup>63</sup>. Alors que l'Occident découvre la civilisation polynésienne, il apparaît une réalité différente de ce qu'avait jusqu'ici projeté le mythe. Si la représentation arcadienne de la Polynésie demeure, elle se fait d'un côté *paradis perdu* et de l'autre *Cythère nucléaire*.

---

<sup>63</sup> En ce qui concerne spécifiquement l'anthropologie, Bensa et Rivierre font justement remarquer «[qu'elle] a tiré de documents ethnographiques rapportés d'Australie, de Mélanésie ou de Polynésie notamment, un grand nombre de ses thèmes emblématiques : le totémisme et le *mana*, l'échange cérémoniel et le don, les classes matrimoniales et le dualisme, la personne et le mythe, la chefferie et les *big men*, etc.; autant de notions qui, souvent à leur corps défendant, confortent l'idée que les sociétés autochtones du Pacifique peuvent être définies à partir de critères culturels, caractéristiques tout à la fois d'univers vraiment «archaïques» et... des préoccupations dominantes de l'ethnologie. Or, la construction de ces objets d'étude suppose qu'aient été extraits des contextes historiques où apparaissaient quelques phénomènes considérés *a priori* comme originaux et donc intéressants.» Alain Bensa et Jean-Claude RIVIERRE, *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 13-14.

C'est au XX<sup>e</sup> siècle que l'on s'intéresse véritablement aux particularismes des sociétés insulaires et à leurs rapports avec le reste de l'ensemble culturel polynésien. Monique Jeudy-Ballini spécifie pourtant que la plupart des études menées en Océanie à partir du début du siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale restent cependant encore largement rattachées (financièrement et idéologiquement) à l'administration coloniale qui les commande<sup>64</sup>. Les choses changent au tournant des années 1960-1970. À ce propos, Gaillard résume :

Conçue pour éclairer les militaires durant la guerre puis, la paix revenue, les décideurs, l'anthropologie prétend désormais au statut de science sociale appliquée. Alors que la guerre a précipité les transformations sociales, l'anthropologie se fait rapidement l'écho de la voix des pauvres et des minorités ethniques, devenant bientôt une science majoritairement contestataire<sup>65</sup>.

### 2.3.1 Le paradis perdu

«When it was decided to do nuclear testing in the Pacific, the french did not realized that one day they would have an image problem. They did not realized that the Pacific Ocean and the islands in the Pacific have this reputation of being equal as paradise and that this would play against the image of french nuclear testing in the future.<sup>66</sup>»

À la vision romantique qui dépeint la Polynésie à travers le prisme de l'apolitisme, répond au tournant des années 1960 une nouvelle représentation du paradis polynésien émergeant de la formulation de discours critiques. Cette vision suppose que les Français n'ont pas eu tort de prétendre avoir trouvé le paradis terrestre en accostant à Tahiti. En effet, il y avait bel et bien encore au XVIII<sup>e</sup> siècle un paradis

<sup>64</sup> Monique JEUDY-BALLINI, «Océanie», dans Pierre BONTÉ et Michel IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 525.

<sup>65</sup> Gérard GAILLARD, *Dictionnaire des ethnologies et des anthropologies*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 127.

<sup>66</sup> Bruno Tertrais, conseiller français à l'armement nucléaire, cité dans LEWIS, *op. cit.*

avant que l'arrivée des Européens, la colonisation et le missionnariat – voire l'entreprise nucléaire – ne précipitent sa fin.

En 1960, paraît simultanément en Angleterre et en Australie *European Vision and the South Pacific*. Dans cet ouvrage, Bernard Smith explore la relation entre l'art et la science dans le cadre des explorations européennes dans l'Océan Pacifique depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Son étude obtient dès lors un certain succès dans les milieux universitaires. Or, dans sa préface à l'édition de 1985, l'auteur revient sur une controverse émanant d'une lecture erronée de *European Vision* suite à sa première parution.

«The book was not written as an apologia for an extreme cultural relativism. Extreme culture relativism was, however, implicit in some readings of the text when the book first appeared. The most common such readings was that eighteenth-century Europeans saw Pacific peoples as 'noble savages'. Another was that the impact of Europe upon the island societies was fatal. Neither thesis is supported by the evidence advanced here. Even in the eighteenth century the 'noble savages' was but one a number of competing and conflicting stereotypes by means of which Europeans sought to accomodate themselves to the existence of the newly-discovered Pacific societies, and it was certainly not the most influential. Nor was any 'fatal impact' of Europe on the Pacific a concern of the text; if anything it was precisely the opposite : *the significance of the impact of the Pacific upon Europe*.<sup>67</sup>»

Cette rectification vise spécifiquement l'ouvrage d'Alan Moorehead qui paraît justement en 1966 sous le titre anglais *The Fatal Impact*. L'auteur révèle alors être redevable à l'œuvre précitée de Smith. S'il s'en inspire, sa lecture est pourtant bien différente de la théorie cognitive de la perception sur laquelle repose *A European Vision*. Moorehead est en fait l'un de ceux qui défendent l'idée que les premiers contacts allaient inévitablement entraîner la dégradation de la culture et du mode de vie des Tahitiens d'emblée jugés bons. Selon lui, l'arrivée des Européens en Polynésie – et plus largement en Océanie – est synonyme de décadence.

---

<sup>67</sup> Bernard William SMITH, *A European Vision of the South Pacific*, New Haven / London, Yale University Press, 1988, p. vii (c'est nous qui soulignons).

Tous ces visiteurs (de Quirós jusqu'aux Français) – peut-être intrus conviendrait-il mieux – allaient chacun contribuer à la transformation des Tahitiens, soit par les armes à feu, la maladie ou l'alcool, soit en imposant un code de lois et de morale étranger qui n'avait rien à voir avec *le rythme lent et naturel de la vie sur l'île telle qu'elle avait été vécue jusqu'alors*.

Les Européens à vrai dire allaient aussi apporter les antidotes à leurs poisons et maladies – des médecins, des prêtres, des administrateurs, des agents de police – mais les Tahitiens jusqu'alors n'en avaient pas eu besoin. Si on les avait laissés tranquilles ils auraient sans doute pu s'en passer indéfiniment et, *au moment de l'arrivée de Cook, ils étaient probablement plus heureux qu'ils ne devaient jamais l'être par la suite*.<sup>68</sup>

La concordance entre ce qui précède et les commentaires de Diderot sur Tahiti formulés deux siècles plus tôt est stupéfiante. Avec Moorehead, la représentation de la Polynésie est celle d'un paradis perdu, celui-là même dont le philosophe français prophétisait l'avènement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Clairement inspiré de la première vision libertine, la représentation de la Polynésie sous les auspices du paradis perdu met cependant l'accent sur le choc irrémédiable de la rencontre. De plus, elle décuple tous les aspects négatifs du *fatal impact* à mesure que dure la relation entre les protagonistes.

Telle était, très brièvement décrite, cette petite société isolée, *séparée du reste du monde* par des milliers de kilomètres d'océan et des siècles de temps. Les Européens allaient y apporter leur échelle de valeurs si différente. Loin d'être parfaite cette communauté avait au moins réussi à établir un équilibre, elle était gaie, jouissait d'un certain bien-être, *elle était intacte*.<sup>69</sup>

Une telle lecture prend non seulement racine dans le monde de la recherche universitaire mais aussi au-delà. Certains ouvrages destinés au grand public reprennent de façon succincte ces idées. Par exemple, dans la collection «L'encyclopédie des Peuples du Monde Entier» publiée en 1978, on peut lire dans l'introduction du livre consacré à l'Océanie que «[celle-ci] a beaucoup changé et change encore. L'*impact fatal* de l'arrivée du capitaine Cook et du trafic européen qui

---

<sup>68</sup> Alan MOOREHEAD, *Le péril blanc. L'invasion du Pacifique Sud 1767 – 1840. Les civilisations assassinées du Pacifique*, Paris, Plon, 1967, pp. 15-16 (c'est nous qui soulignons).

<sup>69</sup> *Ibid.*, pp. 21-22 (c'est nous qui soulignons).



s'en est suivi *a largement altéré ou détruit la civilisation indigène du Pacifique*.<sup>70</sup>» Plus loin, sous le sous-titre «Les Européens et le Pacifique : une rencontre désastreuse», l'on peut lire que «[l]es maladies, les lois morales et les codes étrangers, les armes à feu, l'alcool, la verroterie et autres pacotilles importés par les nouveaux venus, n'avaient rien de commun avec *le rythme naturel et lent de la vie tahitienne traditionnelle*. Comme l'a dit Alan Moorehead, *ce fut pour Tahiti un coup mortel*.<sup>71</sup>»

D'une certaine façon, le paradis perdu se nourrit aussi d'une thèse émergeant d'une virulente critique du programme nucléaire français en Polynésie. Dans la continuité du *fatal impact*, la thèse du *colonialisme nucléaire* portée par les Danielsson réaffirme le choc premier provoqué par la présence française en Polynésie. Sa singularité est par ailleurs attribuable à ce qu'elle y superpose le choc provoqué par la bombe et les transformations l'accompagnant – une idée également partagée par Jean-Jo Scemla pour qui les bouleversements du CEP se comparent à un «second choc colonial<sup>72</sup>». Pour les deux détracteurs de la logique gaullienne de la dissuasion nucléaire, l'engin atomique est le symbole du pouvoir total qu'exerce la France à l'endroit de sa dépendance. Au pouvoir colonial armé d'administrateurs et de missionnaires s'est simplement substitué un pouvoir nucléaire incarné par le CEP et les capitaux privés et publics. Selon les auteurs, la mise sur pied d'un programme expérimental français justifiait aux yeux de l'État le maintien de la Polynésie dans la dépendance. Pour reprendre leurs propres mots, «la raison pour laquelle le général de Gaulle et ses successeurs ont maintenu et renforcé le régime colonial en Polynésie a été essentiellement qu'ils voulaient utiliser les atolls des Tuamotu pour y faire des

---

<sup>70</sup> Collectif, *Iles du Pacifique*, Paris, Éditions Robert Laffont / Coll. L'encyclopédie des Peuples du Monde Entier, 1978, p. 123 (c'est nous qui soulignons).

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 149 (c'est nous qui soulignons).

<sup>72</sup> Jean-Jo SCEMLA, «Polynésie française et identité maohie», dans Jean CHESNEAUX (sous la dir.), *Tahiti après la bombe : quel avenir pour la Polynésie?*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 20.

essais<sup>73</sup>». Le *colonialisme nucléaire* comme approche compréhensive et analytique de la politique française en Polynésie obtient alors un écho retentissant dans les milieux indépendantistes polynésiens. Étant eux-mêmes socialement engagés, les auteurs se font les porte-voix d'une double cause, indépendantiste et anti-nucléaire<sup>74</sup>. Le choix du titre – *Moruroa, notre bombe coloniale. Histoire de la colonisation nucléaire de la Polynésie française* – et des sous-titres ne laissent aucun doute sur leur position quant aux essais de même que sur leur allégeance politique.

C'est à la fin des années 1940 que naît un premier mouvement indépendantiste en Polynésie française. Après plusieurs coups durs – l'emprisonnement de son premier leader Pouvana'a A Oopa, la mort de son successeur John Teariki – Oscar Temaru arrive à placer le parti qu'il a créé, le *Tavini Huira'atira no te Ao Maohi*<sup>75</sup>, en position pour gagner son siège à la présidence. Il gagne de fait les élections de 2004 à la tête d'une coalition, l'Union pour la Démocratie (UPLD). Le politicien se fait très tôt connaître par sa flamboyance et son ardeur à défendre le projet de pays pour la Polynésie française. En 2007, Temaru relance la question avec les «accords de *Tahiti Nui*»<sup>76</sup>. Pour lui, «Tahiti est un nom mythique, mondialement connu. Ce serait un atout indéniable pour notre développement économique et en particulier notre tourisme tandis que *Polynésie française* est à son sens une 'appellation d'origine coloniale' et qui n'a 'aucune signification'»<sup>77</sup>. Pour Scemla, l'indépendance prônée par le *Tavini* et son chef en est une culturelle, voire ethnique. Brami-Clentano rappelle quant à elle au sujet de la décolonisation dans le Pacifique que

<sup>73</sup> DANIELSSON, *op. cit.*, p. 652.

<sup>74</sup> Ils le soulignent à maints endroits dans *Moruroa, notre bombe coloniale*. Clarifions en outre que le mouvement anti-nucléaire n'est pas nécessairement indépendantiste bien qu'il aille de soi que les indépendantistes soient, de leur côté, opposés aux essais nucléaires.

<sup>75</sup> Ancien Front de libération de la Polynésie créé en 1977, Temaru en change le nom en 1983.

<sup>76</sup> La signature de ces accords permettrait notamment d'entériner cette nouvelle appellation que prendrait la Polynésie française sous une éventuelle indépendance menée par Oscar Temaru.

<sup>77</sup> Christian LE GOFF, «Oscar Temaru, la voix du 'Grand Tahiti'» dans *Libération*, samedi le 2 juin 2007 [en ligne] <http://www.liberation.fr/actualite/politiques/257911.FR.php> (consulté le 10/06/2008), p. 1.

Dans le contexte océanien, en particulier, les revendications indépendantistes se sont appuyées sur un discours identitaire axé sur les valeurs de la «coutume» et de la «culture» locales : la contestation de la présence européenne et la dénonciation de ses effets négatifs ont donné naissance à un discours valorisant l'organisation sociale pré-coloniale – du moins telle qu'on arrive à la reconstituer aujourd'hui. Le cas de la Polynésie et, particulièrement, de Tahiti, ne fait pas exception : l'affirmation politique des autochtones, qui a conduit certains artistes, certains syndicalistes et certains hommes politiques à des positions indépendantistes, s'est appuyée sur un double mouvement de revendication foncière et d'affirmation culturelle.<sup>78</sup>

Selon Anne-Christine Trémon, «La continuité avec le monde précolonial est bien un élément essentiel dans la lutte pour l'indépendance, puisqu'il s'agit de retrouver la liberté antérieure à la colonisation.<sup>79</sup>» En ce sens, le mouvement indépendantiste polynésien mené par Oscar Temaru a alimenté de façon certaine la vision du paradis perdu.

La lutte anti-nucléaire se rapproche également de cette représentation du paradis révolu. Conjointement avec l'Église protestante, les mouvements anti-nucléaires ont attiré l'attention de la population polynésienne sur les (éventuels et réels) dangers et conséquences néfastes des essais nucléaires sur le territoire. Au «développement éclatant» dont parle le général de Gaulle<sup>80</sup>, ils ont rappelé l'urbanisation précipitée et anarchique de Papeete et les bidonvilles qui l'ont accompagnée. De fait, au boom économique sans précédent, ils ont souligné la pauvreté liée au chômage, au crédit et à l'endettement. Aux temps prometteurs de l'arrivée de la bombe, ils ont noté le désenchantement de ceux qui sont tombés malades quelques années plus tard, après avoir participé au projet expérimental de la France. Car en plus des conséquences économiques et sociales se sont ajoutées les conséquences environnementales et

---

<sup>78</sup> Alexandrine BRAMI-CELENTANO, «Le nouveau identitaire et culturel de la jeunesse à Tahiti. La culture et l'identité *ma'ohi* en question», Lehman College – City University of New York, [en ligne] [http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/pacifique/brami\\_renouveau.html](http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/pacifique/brami_renouveau.html) (consulté le 08/08/2006), p. 1.

<sup>79</sup> Anne-Christine TRÉMON, «Logique 'autonomiste' et 'indépendantiste' en Polynésie française» dans *Cultures & Conflits*, [en ligne], <http://www.conflits.org/document1709.html> (consulté le 08/08/2006), p. 7.

<sup>80</sup> LEWIS, *op. cit*

sanitaires<sup>81</sup>. Or si certains faits et preuves démontrent clairement aujourd'hui qu'il y a eu pollution de l'environnement et du milieu de vie – comme les immondices, les bâtiments désaffectés et les équipements souillés laissés par l'armée française sur l'atoll de Hao<sup>82</sup> et sur d'autres atolls polynésiens – d'autres liens sont beaucoup plus difficiles à établir – en ce qui a trait notamment à la pollution de l'océan et de la chaîne alimentaire par la dispersion des particules radioactives emprisonnées dans les socles basaltiques des atolls de Moruroa et de Fangataufa<sup>83</sup>. Constatant l'héritage laissé par le CEP, Blanchet s'inquiète : «Face aux difficultés rencontrées le risque est que les Polynésiens se livrent à une *reconstitution complaisante de leur passé* et se replient sur une illusoire quête identitaire pour échapper aux exigences du présent ou *complaître l'imaginaire occidental*.<sup>84</sup>»

Ce désir de quête identitaire et culturelle s'est manifesté. À la fin des années 1960 émerge en Polynésie un mouvement qui se fait connaître sous le nom de *Renouveau culturel*. Associé à des artistes de théâtre, des musiciens, des peintres et des romanciers, le mouvement est particulièrement prolifique. «C'est dans [le] contexte [du second choc de la modernité associé à l'arrivée du CEP] que l'on v[oit] apparaître le courant de revendication culturel et identitaire traditionaliste, produit de l'acculturation d'une partie des élites du pays, symptôme de leur rejet de la culture présente et signe de leur volonté d'un retour à la culture d'autrefois.<sup>85</sup>»

---

<sup>81</sup> Pour des développements récents, voir les deux rapports suivants : Bruno BARRILLOT (rédacteur principal), *Les Polynésiens et les essais nucléaires. Indépendance nationale et indépendance polynésienne*, CESCEN (Commission d'enquête sur les conséquences des essais nucléaires), *Délibération n° 2005-072 / APF du 15 juillet 2005, JOPF du 18 juillet 2005*, Assemblée de la Polynésie française, 2006, vol. 1, 334 pages; *Ibid.*, *Compte rendu de la mission préliminaire de contrôles radiologiques sur l'île de Mangareva et les atolls de Tureia et Hao (Polynésie française)*, CRIIRAD (Commission de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité), Rapport n° 05-49 V3 à la demande de la CESCEN, décembre 2005 – janvier 2006, vol. 2, 143 pages.

<sup>82</sup> LEGAY, DREUJOU, DECHAUMET et KEHON, *op. cit.*

<sup>83</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

<sup>84</sup> Gilles BLANCHET, «Au-delà du Pacte du Progrès : Une réévaluation nécessaire», dans CHESNEAUX, *Tahiti après la bombe*, *op. cit.*, p. 119 (c'est nous qui soulignons).

<sup>85</sup> Bruno SAURA, «Culture et renouveau culturel», dans *Encyclopédie de la Polynésie Française*, 9 volumes, vol. n° 2, Papeete (Tahiti), Éditions Christian Gleizal, Multipress, 1988, p. 58.

Lorsque Bruno Saura utilise le concept d'acculturation, il faut l'entendre dans le sens qu'en donnent Campbell et Latouche. Selon leur définition, «L'acculturation, qui s'effectue dans tous les domaines de la vie privée et publique, est un processus naturel, moralement neutre, et une conséquence fatale et inévitable du contact entre les peuples.<sup>86</sup>» Du coup, Saura questionne donc le fondement de leurs revendications. Car selon lui, «l'idéal du retour aux sources n'est rien d'autre que le fruit d'une conception intellectuelle de la culture qui amalgame les possibilités de renouveau dans le domaine de la culture noble, ou de la création, et l'idéologie impossible ou aliénante du nihilisme culturel ou du refus de l'Histoire.<sup>87</sup>» Ajoutons que cette image idéalisée et atemporelle nie non seulement la culture et l'histoire mais également le politique bien qu'elle en serve la cause. Certains auteurs poussent même plus loin la critique du mouvement. Partant d'une définition de l'acculturation entendue comme le processus de substitution de la culture du dominé par la culture du dominant, Éric Conte considère l'avènement du *Renouveau culturel* comme symptomatique de ce processus.

Mais osons une question peut-être sacrilège : par leur représentation esthétisante et idéale de la société passée, les tenants de ce «renouveau culturel» n'ont-ils pas été eux-mêmes victimes du mythe rousseauiste du «bon sauvage» et du mirage de la Nouvelle-Cythère? L'acculturation n'a-t-elle pas entraîné une vision externe de la société même pour ses membres? Se percevant tels qu'ils furent instruits à se voir, ils se montrent tels que les Européens les ont décrits et souhaitaient les rencontrer. Problème grave que de savoir comment se représenter le passé sans quasiment d'autres références que le miroir déformant tendu, depuis deux siècles, par l'Occident.<sup>88</sup>

---

<sup>86</sup> Ian Christopher CAMPBELL et Jean-Paul LATOUCHE, *Les insulaires du Pacifique : Histoire et situation politique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 308.

Nathan Wachtel complète ainsi cette définition : «L'acculturation ne se réduit pas, en effet, à un cheminement unique, au passage de la culture indigène à la culture occidentale; il existe un processus inverse, par laquelle la culture indigène intègre les éléments européens sans perdre ses caractères originaux. Cette double polarité confirme que l'acculturation ne saurait se réduire à la diffusion, dans l'espace et dans le temps, de traits culturels arbitrairement isolés : il s'agit d'un phénomène global, qui engage toute la société.» Nathan WACHTEL, «L'acculturation», dans Jacques LE GOFF et Pierre NORA (sous la dir.), *Faire de l'histoire. I Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 125.

<sup>87</sup> SAURA, *idem*.

<sup>88</sup> Éric CONTE, «Représentation du passé des Polynésiens : figure d'un kaléidoscope historique», dans Guy FÈVE, *Polynésie, Polynésiens, hier et aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 85.

Si les auteurs ne s'entendent pas sur les fondements du mouvement du *Renouveau culturel*, tous énoncent par ailleurs la crainte d'une dérive culturaliste, dérive permettons-nous d'ajouter, qui serait justement attribuable à la survalorisation d'une vision : celle du *paradis perdu*. Toullelan par exemple se demande :

Comment interpréter tous ces signes (danse, tatouage, langue) qui, à l'évidence, reflètent une même quête : la recherche d'une identité? Les preuves d'attachement données par les Polynésiens actuels à la culture ma'ohi vont au-delà du simple folklore. Beaucoup y voient un mode d'expression permettant de marquer son désaccord avec l'idéologie moderniste prônée aujourd'hui par les dirigeants du territoire. En dénonçant pêle-mêle acculturation, colonialisme, modernisme, des voix s'élèvent, pour finalement proposer ce que l'on pourrait appeler une idéologie négativiste (Saura et Wild, *Encyclopédie de la Polynésie*, 1988). Ce qui caractérise cette attitude est en effet à la fois un refus du vêtement, du manger occidentaux, autant que des méthodes d'enseignement, de la répartition de la propriété foncière (comme le fait, par exemple, le *Pomare Parti*), du langage longtemps dominant (refus du français). Bref, on aboutit au rejet d'une civilisation jugée étrangère.<sup>89</sup>

Aujourd'hui, cette vision semble de moins en moins pertinente. Il faut dire que ces dernières années, plusieurs choses ont changé en Polynésie : d'abord, on a procédé à l'institutionnalisation de la culture polynésienne<sup>90</sup>, ensuite, la France a cessé définitivement ses essais nucléaires et a démantelé le CEP et enfin, l'indépendantiste Oscar Temaru a été élu Président de la Polynésie française<sup>91</sup>.

### 2.3.2 La Cythère nucléaire<sup>92</sup>

À l'opposé du *paradis perdu*, une sixième vision du paradis polynésien qui prend naissance dans les atolls tente de réconcilier le paradis et la bombe. D'un côté, des

<sup>89</sup> TOULLELAN, *op. cit.*, p. 56.

<sup>90</sup> SAURA, *loc. cit.*, pp. 66-67.

<sup>91</sup> Élu une première fois en 2004, puis en 2005 et en 2007.

<sup>92</sup> Nous reprenons ici un des sous-titres apparaissant dans le rapport suivant : BARRILLOT, *Les Polynésiens et les essais nucléaires*, vol. 1, *op. cit.*, p. 42.

milliers de jeunes militaires français trouvent dans les îles un rythme, une nature et une authenticité rappelant la Polynésie qu'ils s'étaient plu à imaginer depuis les descriptions des romans et les paysages projetés sur grand écran; image enchantée qu'ils seront appelés à confronter à la réalité. De l'autre, les Polynésiens sont fort aise de ce qu'apportent avec eux ces jeunes gens : l'apparent confort et la facilité d'un mode de vie axé sur la consommation de biens et de services; mirage qui se dissipera avec le temps pour certains d'entre eux. Du coup, dans les îles, loin de la capitale tahitienne, loin des pro- et anti-nucléaires, les Français et les Polynésiens s'accommodent les uns des autres, chacun y aménageant à sa façon son coin de paradis.

À l'image des aventuriers et des *beachcombers* du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour un jeune Français des années 1960-1970, s'embarquer pour la Polynésie dans le cadre du programme d'essais nucléaires représente l'occasion de vivre une aventure unique. Ceux qui partent entreprennent un long et lointain voyage de près de 20 000 kilomètres vers un lieu autant mythique que paradisiaque<sup>93</sup>. Yann Cambon, ancien photographe militaire révèle que «la première impression de la Polynésie c'était que j'étais content d'aller au soleil, de voir une eau claire, de me baigner, de pouvoir pêcher du poisson, de faire de la pêche sous-marine. C'est la Polynésie, je crois, telle que l'on se l' imagine sur les cartes postales.<sup>94</sup>» Cette image idyllique est aussi – et peut-être surtout – entretenue sur les sites d'essais nucléaires. Sur l'atoll de Moruroa par exemple, une station de radio maintient l'illusion en oblitérant délibérément toutes questions relatives à la bombe. Christian Beslu, un ancien animateur sur les ondes de Radio M explique : «On était *dans* la bombe alors il n'y avait aucune raison

---

<sup>93</sup> L'armée française a-t-elle d'une quelconque façon usé de la réputation paradisiaque de Tahiti et de la Polynésie comme argument servant le recrutement pour sa mission outre-mer du CEP? Bien que plausible, cette hypothèse reste à vérifier.

<sup>94</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

qu'on en parle!<sup>95</sup>» Ce dernier entretient par ailleurs des souvenirs heureux de son passage sur «l'atoll de l'atome»<sup>96</sup>.

Je suis un lève-tôt, je me levais à cinq heure du matin pour aller prendre mon petit-déjeuner tranquille avec d'autres gars qui aimaient bien rire le matin. Et puis je partais tranquillement au boulot, mon boulot c'était à un kilomètre deux kilomètres de là où je couchais. Et bien je respirais à pleins poumons, c'était formidable! C'était une vie presque nature... fabuleuse!<sup>97</sup>

Nous avons vu qu'avec la guerre du Pacifique, la pop culture polynésienne et le cinéma, le paradis polynésien s'était décentré de Tahiti pour se disséminer dans les îles. La venue des militaires en Polynésie renforce encore ce phénomène. De fait, si Tahiti devient le centre névralgique du contrôle des opérations du CEP en tant que base arrière, plusieurs atolls des archipels des Tuamotu et des Gambier accueillent les bases avancées des essais nucléaires. Plusieurs effectifs se voient ainsi dépêchés sur ces atolls situés à des centaines de kilomètres du brouhaha de la capitale. Hao, Mangareva ou Tureia sont effectivement préservés des grandes transformations ayant cours à Tahiti. Revendiquant à chaque fois un coin d'atoll pour installer les équipements et la «base vie», les contingents paraissent rapidement prendre le rythme lent des îles<sup>98</sup>. Bref, dans ces îles, les «métropolitains»<sup>99</sup> aménagent leur paradis. Or, ce n'est plus le paradis livresque ou romantique du grand écran. En côtoyant les populations sur une période de temps relativement longue, les militaires et les civils du CEP découvrent un mode de vie de plus près. Dans *Le cancer du Tropic*,

<sup>95</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.* Voir aussi : Christian BESLU, *Une tranche de vie à Moruroa*, Papeete, Société des études océaniques / Éditions Le Motu, 2003, 128 pages.

<sup>96</sup> Dénomination populaire de l'atoll de Moruroa. Voir aussi l'ouvrage suivant : Bernard DUMORTIER, *Moruroa & Fangataufa. Les atolls de l'atome*, Paris, Marines, 2004, 191 pages.

<sup>97</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

<sup>98</sup> Nous référons ici aux vidéos d'archives où l'on voit des soldats en civil se baigner, pêcher, danser ou encore jouer à la pétanque. Ces images rappellent celles des G.I.'s américains sur l'atoll de Bikini près de 20 ans auparavant. Voir les documentaires suivants : BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*; LEGAY, DREUJOU, DECHAUMET et KEHON, *op. cit.*; LEWIS, *op. cit.*; STONE, *op. cit.*

<sup>99</sup> La dénomination locale pour parler des Français venus travailler en Polynésie.



l'ancien officier de marine Jean de Chaseaux parle ainsi de sa rencontre avec cet «autre» paradis :

On a découvert un autre monde, pas celui dont on vous parle toujours des vahinés et tout le reste, non : un autre monde de gentillesse, de naturel, de gens qui s'entendaient bien entre eux, qui vivaient de façon simple, qui n'avaient pas d'ambitions particulières mais qui étaient ouverts. C'était une leçon pour des gens qui viennent des pays civilisés.<sup>100</sup>

En bref, la nouvelle représentation du paradis polynésien qui se fait jour se vit à l'échelle de la quotidienneté, à la hauteur des relations parfois exaltantes et parfois banales de la vie de tous les jours, à l'ombre des cocotiers et de la bombe.

Pourtant, une certaine idée de la vie facile dans les îles demeure. Elle se voit renforcée par les hauts salaires payés aux «métro» venus travailler pour l'entreprise nucléaire française. C'est ce que Chesneaux et Maclellan appellent la «rente de situation» qui fait que «ces *prébendiers* bénéficient de sursalaires et primes diverses, qui leur assurent un revenu bien supérieur à celui auquel ils auraient prétendu en métropole à qualification et rang égaux.<sup>101</sup>» En plus, ajoute-t-il, ceux-ci ne paient pas d'impôts. La Polynésie est donc douce pour ces jeunes gens qui profitent du meilleur des deux mondes : d'un côté, le soleil, le climat, le lagon et les vahinés de la Polynésie et de l'autre, l'argent, le confort matériel et les produits de consommation typiquement français. Comme le souligne Barrillot, on fait bien sûr grand écho des «métro» civils et militaires qui débarquent à Tahiti.

[Q]uelques semaines avant le début de chaque «campagne», les bâtiments de la marine [...] déferlaient sur Tahiti, déversant des flots de jeunes marins qui s'imaginaient les émules des équipages de Bougainville accueillis par d'innombrables vahine toutes aussi charmeuses par leurs danses, leurs colliers de fleurs que par d'autres promesses plus secrètes.

<sup>100</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *ibid.*

<sup>101</sup> CHESNEAUX et MACLELLAN, *op. cit.*, p. 125.

Le quotidien *La Dépêche de Tahiti* remplissait alors des pages de reportages photographiques sur ces «grands pavois» du folklore de la Royale, omettant, bien entendu, de signaler qu'après les danses, les bars et les amours de Papeete, tous ces jeunes gens devaient rejoindre le théâtre délétaire de la bombe à Moruroa.<sup>102</sup>

Avec l'installation du Centre d'expérimentations du Pacifique vient l'arrivée de la salarisation et de la consommation. Or, si cela ne change pratiquement rien dans le mode de vie des Français, ça change tout pour celui des Polynésiens.

Ce boom fantastique dont, encore une fois, chacun a profité, malgré, on s'en doute, des inégalités criantes, s'est traduit par une hausse vertigineuse de la demande en biens de consommation. Les habitants de la Polynésie consomment de façon frénétique. Mais le Territoire n'est en aucune mesure capable de répondre à pareille sollicitation. Pire encore, le secteur primaire, désormais délaissé avec ostentation, voit ses productions agricoles chuter de façon spectaculaire. Dès lors, il faut importer, et dans des proportions toujours croissantes, une gamme de produits alimentaires, que de nouvelles habitudes contractées auprès des Européens expatriés ont encore diversifiés.<sup>103</sup>

Pour Alex Du Prel, éditorialiste au journal *Tahiti Pacifique*, c'est le CEP qui a enseigné aux Polynésiens à devenir des consommateurs<sup>104</sup>. Bien que plusieurs d'entre eux constatent aujourd'hui les conséquences négatives engendrées jadis par son installation sur leur territoire, une majorité de Polynésiens voyaient les choses autrement à l'époque. Un habitant de l'atoll de Tureia le résume bien : «[o]n nous a mis devant le fait accompli. Et en plus, ils arrivent avec les moyens financiers dans le temps. Tout le monde a été ébloui par ça! Et tout le monde a dit : 'Halleluia! Bénissons le Seigneur pour ces militaires, pour tout ce qui arrive.' Alors s'ils savaient ce qu'il y avait derrière!<sup>105</sup>»

Selon plusieurs témoignages de gens vivants sur les atolls, les personnels de l'armée offrent divers cadeaux aux habitants après chacun des tirs : de l'argent, du chocolat,

<sup>102</sup> BARRILLOT, *Les Polynésiens et les essais nucléaires*, vol. 1, *op. cit.*, pp. 42-43.

<sup>103</sup> TOULLELAN, *op. cit.*, pp. 112-113.

<sup>104</sup> LEWIS, *op. cit.*

<sup>105</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*

du tabac, de la nourriture en conserve, des gâteaux, des jouets pour les enfants.<sup>106</sup> Durant les premières années des essais nucléaires, les îles et atolls de la Polynésie française sont desservis uniquement et de façon irrégulière par des navires en provenance de Tahiti. Par conséquent, les produits manufacturés et la nourriture «industrialisée» constituent des biens rares dont le choix demeure limité. L'arrivée des soldats change la donne et avec eux semble venir l'abondance pour les insulaires vivant dans les milieux excentrés par rapport à la capitale. Un Polynésien en témoigne : «Et bien on ne se posait pas trop de questions parce que c'était la vie de Cocagne quoi! Ça veut dire la belle vie quoi! On avait des chocolats, on avait de la nourriture, c'était la première fois que nous on ne cuisait pas le repas quoi!<sup>107</sup>»

Pour les Polynésiens qui travaillent à Moruroa ou à Fangataufa, la vie n'est pas toujours facile. Si la plupart partent «pour la paye<sup>108</sup>», ils la touchent au prix de longues heures consécutives de travail. Ils doivent également s'adapter à une réglementation stricte et à des interdictions ponctuelles : par exemple, à celle de pêcher ou de boire l'eau de coco à la suite des tirs<sup>109</sup>. Malgré tout, les Polynésiens se plaisent généralement à travailler pour le CEP ou pour ses entreprises sous-traitantes. L'enquête menée par De Vries et Seur auprès des anciens travailleurs conclut «qu'une très grande majorité des salariés a utilisé des qualificatifs positifs pour décrire son travail sur les sites (intéressant, varié, décontracté et/ou passionnant) alors que seulement une minorité tendait à fournir une description négative (ennuyeux, assommant).<sup>110</sup>» En somme, le travail des chercheurs révèle que «Moruroa n'était ni un paradis ni un enfer où des travailleurs impuissants étaient exploités par un employeur colonial sans pitié. Au cours des trente dernières années, les Polynésiens

---

<sup>106</sup> BONTEMPS, PINOL et BRIAT, *op. cit.*; LEWIS, *op. cit.*; LEGAY, DREUJOU, DECHAUMET et KEHON, *op. cit.*

<sup>107</sup> LEWIS, *idem.*

<sup>108</sup> C'est la réponse donnée par 75% des anciens travailleurs interrogés lors de l'enquête *Moruroa et nous*. DE VRIES et SEUR, *op. cit.*, p. 27.

<sup>109</sup> De Vries et Seur notent que ces interdictions n'étaient par ailleurs que rarement respectées.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 37.

ont proposé plusieurs initiatives et ont toujours joué, ou tenté de jouer, un rôle actif dans le débat.<sup>111</sup>»

Bien que partageant l'esprit de ce commentaire, nous apportons cependant la nuance qu'à l'heure des essais nucléaires, c'est Tahiti qui perd de son côté paradisiaque au profit des atolls excentrés. Comme nous l'avons aussi précédemment souligné, les Polynésiens participent à cet élan de «paradisation» que l'industrie touristique poursuivra. Nous avons remarqué à l'occasion d'un séjour de recherche en Polynésie française en 2007 que les Polynésiens utilisent régulièrement le terme de «paradis» et ses déclinaisons pour parler de leur île, de leur *fenua*<sup>112</sup>. On peut l'entendre dans le documentaire *Blowing Up Paradise* alors qu'un Polynésien dit ceci à propos du nouveau mode de vie qu'a apporté le programme nucléaire français : «On a vu que notre condition de vie, qui était dure, a été améliorée avec l'arrivée du CEP. Ça veut dire que l'on avait des médecins, on avait le cinéma, on avait le confort! Comment refuser cette facilité de la vie et cette qualité de vie dans un endroit paradisiaque?»<sup>113</sup> L'utilisation de ce terme dans le langage de la population polynésienne est-elle récente ou ancienne? Fait-elle suite aux premières rencontres avec les Européens ou est-elle plutôt liée à l'arrivée du CEP et à l'essor du tourisme? Ces questions demeurent pour l'instant ouvertes pour la recherche.

Aujourd'hui, un peu plus de dix ans après l'arrêt des essais nucléaires, les habitants des atolls éloignés de Tahiti souhaitent conserver les avantages que leur procurent leur mode de vie, leur terre et leur lagon sans pour autant vouloir renoncer au bien-être qu'apporte la «vie moderne». C'est également la volonté de l'actuel Président de la Polynésie française, Oscar Temaru. Il a déjà exprimé ce désir par la formule

---

<sup>111</sup> DE VRIES et SEUR, *op. cit.*, p. 217.

<sup>112</sup> Pays, terre en *reo ma'ohi*. Yves LEMAÎTRE, *Lexique du tahitien contemporain*, Paris, Éditions de l'IRD, 2004, p. 49.

<sup>113</sup> LEWIS, *op. cit.*

suivante : « Sans rejeter la modernité et ses bienfaits, la société polynésienne doit se rapprocher d'une vie plus saine, plus authentique et plus proche de la nature et de ses traditions, d'un mode de vie plus solidaire et moins artificiel.<sup>114</sup> » La relation prolongée entretenue entre Polynésiens et Français sur les atolls à l'époque des expérimentations françaises semble avoir permis le dépassement de certains préjugés et ce, d'un côté comme de l'autre. Les « méchants Français » et les « bons Tahitiens » font office de représentations héritées de la longue histoire du mythe du paradis polynésien. Celles-ci ne semblent pas résister au nécessaire *vivre ensemble* qu'a imposé l'entreprise nucléaire initiée par la France en Polynésie. Évidemment, il ne s'agit encore ici que d'une hypothèse sur une période de l'histoire franco-polynésienne récente. Quoi qu'il en soit, c'est bien la quotidienneté de la relation entre Français et Polynésiens sur les atolls qui rend possible la cohabitation de l'impossible, soit de la bombe et du paradis. C'est la rencontre curieuse ou inquiète, l'apprivoisement parfois patient, parfois précipité, l'échange tantôt ténu, tantôt soutenu qui permet ce vivre ensemble. C'est la connivence surprenante d'une population civile et d'une population militaire n'ayant que quelques kilomètres carrés de terre à partager. Ainsi réside l'idée selon laquelle *le paradis polynésien peut exister à la fois en dehors du mythe et en dépit de la bombe*.

\*\*\*

Arrivé pratiquement au terme de cette réflexion, un constat s'impose : ni la bombe ni ses dissidents n'ont eu raison de la représentation paradisiaque de la Polynésie. À partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, celle-ci ne tient plus uniquement du pouvoir de nommer et de décrire que s'est arrogé la France depuis Bougainville et ses émules.

---

<sup>114</sup> Temaru cité dans Jean-Marc RÉGNAULT, *Le Pouvoir confisqué en Polynésie française. L'affrontement Temaru-Flosse*, Paris, Les Indes Savantes, 2005, 183 pages; Anne-Christine TRÉMON, « Logique 'autonomiste' et 'indépendantiste' en Polynésie française » dans *Cultures & Conflits*, [en ligne], <http://www.conflits.org/document1709.html> (consulté le 08/08/2006), p. 73.

Les Polynésiens ont réactivé à leur façon l'image du paradis par l'effort de se réapproprier la prérogative de se raconter. Ils ont ainsi rétabli un certain équilibre dans le rapport de force jusqu'ici dominé et entretenu par *l'illusion de l'apolitisme*. Pour la première fois donc, la représentation paradisiaque de la Polynésie devient l'arme des opposants à la politique française (républicaine et nucléaire) en sol polynésien. Similairement au *Black is beautiful* du mouvement des Noirs américains, les Polynésiens ont transmuté le contenu d'une appellation d'origine étrangère. En somme, le militantisme anti-nucléaire et indépendantiste a repris à son compte l'image française statique de la société tahitienne (l'apolitique paradis polynésien) en l'employant à des fins politiques (création d'une nouvelle dynamique en changeant l'ancien rapport de force dominé par la France).

## 2.4 Le paradis à l'épreuve de la bombe

Comment un lieu paradisiaque comme Tahiti a-t-il pu devenir le théâtre d'essais nucléaires? Comment Tahiti, hôte de la bombe, a-t-elle pu garder son caractère paradisiaque? Le paradis a résisté à la bombe, la Cythère nucléaire le démontre. Or, penser cet oxymore nous force à nous extraire du connu et de l'évident. Pour penser l'impensable, nous appliquerons à l'espace polynésien le concept d'hétérotopie proposé par Foucault.

L'opposition paradis / bombe est la dichotomie première à partir de laquelle nous avons tenté de saisir la *Polynésie imaginée* depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Plutôt que de réduire à néant le paradoxe, nous avons pris le pari de porter sur lui un éclairage nouveau en maintenant vive la tension qu'il exerce dans la pensée. Comment? Il fallait d'abord accepter de s'attarder à l'un et l'autre des axiomes en prenant le chemin le plus long, c'est-à-dire celui de l'histoire. En appréciant les nuances dans la

représentation édénique de la Polynésie et en constatant les variations des discours sur la bombe nucléaire, bref en déployant l'idée «paradis» et l'idée «bombe», nous avons épuisé l'évidence. Nous avons fait du paradoxe «un moment de la réflexion, et non pas un terme.<sup>115</sup>» Chez Olivier Abiteboul

Le paradoxe s'oppose à la logique identitaire car il rend impossible l'identification des opposés, nécessitant d'aller dans les deux sens à la fois. C'est que le paradoxe [...] s'oppose à la *doxa*, c'est-à-dire à la fois au bon sens et au sens commun, là où le bon sens est sens unique, direction qui va du plus différencié au moins différencié. Pour lui, la différence doit être annulée. [...] Le paradoxe n'est pas qu'opposition au bon sens, il consiste à faire apparaître que le sens va toujours dans deux directions en même temps. L'opposé du bon sens n'est pas l'autre sens, qui n'est que récréation de la pensée. *Le paradoxe, comme passion de la pensée, réside dans la découverte de l'impossible séparation des deux sens, de l'impossible sens unique. Le paradoxe n'a pas de «bon sens» car il a les deux sens à la fois.*<sup>116</sup>

L'ubac et l'adret ici s'interchangent. Par exemple, si penser la bombe nucléaire c'est généralement penser à la destruction, à la radiation, au champignon nucléaire, à Hiroshima, etc. Elle peut être en même temps pensée comme une avancée technoscientifique, un outil dissuasif, une énergie inégalée, la garantie d'une paix entre puissances, tout dépendant de la logique rhétorique qui la porte. À titre d'illustration, nous avons vu dans la rhétorique politique gaullienne une transmutation de la charge émotive du contenu du signe «bombe» par rapport à ce qu'entendait de son côté le Président Truman. Sur l'autre versant, le paradis polynésien incarne aussi cette complexité souvent contradictoire par ses avatars. Cela étant, l'hétérotopie est l'outil d'analyse privilégié pour l'étude de cet espace schismatique.

---

<sup>115</sup> Olivier ABITEBOUL, *Le paradoxe apprivoisé*, Paris, Flammarion, 1998, p. 83.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 207 (c'est nous qui soulignons).

### 2.4.1 L'hétérotopie polynésienne

Selon Foucault,

Les *utopies* consolent : c'est que si elles n'ont pas de lieu réel, elles s'épanouissent pourtant dans un espace merveilleux et lisse; elles ouvrent des cités aux vastes avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles, même si leur accès est chimérique. Les *hétérotopies* inquiètent, sans doute parce qu'elles minent secrètement le langage, parce qu'elles empêchent de nommer ceci et cela, parce qu'elles brisent les noms communs ou les enchevêtrent, parce qu'elles ruinent d'avance la «syntaxe», et pas seulement celle qui construit les phrases, – celle moins manifeste qui fait «tenir ensemble» (à côté et en face les uns des autres) les mots et les choses. C'est pourquoi les utopies permettent les fables et les discours : elles sont dans le droit fil du langage, dans la dimension fondamentale de la *fabula*; les hétérotopies [...] dessèchent le propos, arrêtent les mots sur eux-mêmes, contestent, dès sa racine, toute possibilité de grammaire; elles dénouent les mythes et frappent de stérilité le lyrisme des phrases.<sup>117</sup>

La bombe a ouvert une brèche historico-politique perçant l'opacité du mythe. Image contradictoire, la Polynésie est à la fois le paradis et la bombe. *Elle n'est désormais plus le lieu d'une utopie mais l'espace d'une hétérotopie*. C'est ce que nous verrons ci-après depuis les six principes de l'hétérotopologie de Foucault. Mais avant, prenons ce détour par la réflexion d'André Coutin concernant *New Bikini*, l'île micronésienne restaurée suite aux tests de la *Super Bomb* américaine :

Quand on voyait les nouvelles plantations de cocotiers et d'arbres à pain, ou bien les travailleurs au repos se dorer sur la poudre blanche de la plage en sirotant de la bière glacée et en mastiquant du poisson cru, les erreurs de Bikini semblaient appartenir à un passé révolu. Pourtant, loin d'être apaisé, Pierre sentait monter en lui un malaise sournois. On aurait pu espérer, ruminait-il, que ce gâchis condamnerait sans appel les tirs dans l'atmosphère et surtout au ras de l'océan. Eh bien! non, la leçon avait seulement éveillé un esprit de compétition. Elle avait stimulé le génie inventif des Français. La renaissance d'un atoll dévasté par des explosions avait donné bonne conscience à ceux qui avaient pris la relève des artificiers de la Bombe dans le Pacifique.<sup>118</sup>

<sup>117</sup> Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 9-10 (c'est nous qui soulignons).

<sup>118</sup> COUTIN, *Retour à Bikini*, op. cit., p. 282.



À notre connaissance, Coutin est le premier à avoir mis au jour le paradoxe paradis / bombe propre aux îles du Pacifique ayant servi de terrains d'essais atomiques dans un ouvrage paru en 1972. En observant le cas de l'île de Bikini et le sort de son peuple condamné à un exil de plus de vingt ans<sup>119</sup> par le gouvernement des États-Unis pour y effectuer des tests de bombes A et H, il constate à son plus grand étonnement la chose suivante : la bombe ne s'est pas révélée être le fléau attendu. En fait, l'auteur conclut son observation du cas de Bikini par une généralisation. «Le crime qui met le plus en cause l'avenir de notre espèce, ce n'est pas celui qui supprime la vie. C'est celui qui détruit un certain ordre, une certaine chaîne qui assure la coexistence entre l'homme et toutes les autres formes de vie.<sup>120</sup>» Conséquemment, l'enfer de la bombe – qui exige un déplacement ou un exil et qui opère une transformation radicale du milieu et de l'environnement – n'implique pas la destruction du paradis. La bombe dans l'immédiateté de son pouvoir destructeur ne nie pas le paradis. Ce sont en outre ses effets à long terme qui peuvent finir par miner la représentation de celui-ci.

Revenons maintenant aux principes régissant l'hétérotopie.

1. Chaque culture humaine construit ses hétérotopies qui peuvent prendre l'une ou l'autre de ces deux formes : l'hétérotopie de crise ou l'hétérotopie de déviation;

Foucault entend les hétérotopies de crise comme «des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise.<sup>121</sup>» De l'autre côté, les hétérotopies de déviation sont considérées comme «celle[s] dans l[es]quelle[s] on

<sup>119</sup> À l'époque où paraît son livre.

<sup>120</sup> COUTIN, *Retour à Bikini*, op. cit., p. 284.

<sup>121</sup> Michel FOUCAULT, «Des espaces autres», dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV 1980-1988 (1984), Paris, Gallimard, 1994, pp. 756-757.

place les individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée.<sup>122</sup>» La Polynésie correspond au premier type. En tant que destination touristique, de travail, voire de retraite, elle n'est pas en marge de la société. Elle n'est pas un lieu de réclusion mais de passage, de transition. Autrefois, les îles de la Nouvelle-Calédonie furent un bagne pour la France et donc une hétérotopie de déviation selon les critères précédents. Il en va autrement pour les archipels polynésiens. Ils ont toujours été un lieu transitoire à défaut d'être des terres d'immigration. Navigateurs, marchands, missionnaires, administrateurs, soldats, ethnologues, touristes... Plusieurs y sont passés, peu y sont définitivement demeurés.

La Polynésie correspond bien à ces hétérotopies de crise qui ont pour caractéristique commune d'être des endroits situés en marge de la société sans pour autant y être totalement extérieurs. Elle est l'ailleurs par excellence – insulaire, tropicale, antipodique – bien qu'elle «fonctionne» comme en France : ce pays d'Outre-Mer est assujetti aux mêmes lois et normes que celles de l'Hexagone. On y parle le français en plus des langues locales, on y retrouve les mêmes produits et services qu'en France et on y croise des Français. Mais ce n'est pourtant pas la France<sup>123</sup> : *c'est l'Autre de la France*.

2. Une même hétérotopie peut fonctionner différemment au cours de l'histoire d'une société donnée.

L'hétérotopie du paradis terrestre est récurrente dans l'imaginaire occidental. Avant la Polynésie, l'Amérique du XV<sup>e</sup> siècle incarnait cet éden pour les premiers Européens l'ayant abordée. À ce sujet, Baert remarque l'influence de Colomb sur la vision des premiers navigateurs (espagnols) dans le Pacifique Sud.

---

<sup>122</sup> FOUCAULT, *loc. cit.*, p. 757.

<sup>123</sup> Bien que ce le soit sur le plan juridico-politique.

Les Espagnols avaient une opinion toute faite avant d'aborder les îles de la mer du Sud : comme Colomb, à qui Quirós se comparait volontiers, arrivant en Amérique, ils allaient rencontrer des hommes «primitifs». Mais les verraient-ils comme de «bons» ou de «méchants sauvages»? Leur vision des hommes de la mer du Sud est, évidemment, le fruit des idées et des préjugés de la Renaissance, de la croyance au paradis terrestre et du mythe de l'Âge d'Or. Si on relève les termes employés dans les récits, on constate que le jugement qu'ils portèrent sur les Océaniens est pluriel, où se mêlent la compassion et l'admiration, l'estime et le mépris.<sup>124</sup>

L'ambiguïté se dissipera et, de façon inversement proportionnelle, ce que l'Amérique perdra d'enchantement, la Polynésie le gagnera.

3. «L'hétérotopie a le pouvoir de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles.<sup>125</sup>»

Sur le plan sémantique, il y a d'abord cette dénomination qui place Tahiti au centre d'une constellation d'îles indifférenciées : «Tahiti et ses îles». On la retrouve abondamment dans les ouvrages populaires sur la Polynésie et les guides touristiques sous l'une ou l'autre de ces variantes : «Tahiti et les îles de la Société», «Tahiti et ses archipels», «Tahiti et les archipels de la Polynésie française» ou encore «Tahiti et la Polynésie française<sup>126</sup>». Il y a à la fois dans l'expression «Tahiti et ses îles» un rapport de similarité et de différence qui est établi entre la première entité et les secondes. L'identité d'une part est attribuable au déterminant possessif, celui-là même qui d'autre part différencie le connu de l'inconnu – ou l'«à connaître» dans le cas des guides touristique. En d'autres mots, il y a «Tahiti» et il y a... «le reste».

<sup>124</sup> Annie BAERT, *Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie. Les voyages de Mendaña et de Quirós 1567-1606*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 286.

<sup>125</sup> FOUCAULT, *loc. cit.*, p. 758.

<sup>126</sup> Ce sont les expressions les plus utilisées pour titrer les ouvrages populaires et les guides touristiques sur la Polynésie française parus entre 2000 et 2007.

Un décalage existe aussi en ce qui concerne l'association entre la connaissance des noms «Tahiti» et «Polynésie» et la connaissance de leur situation géographique. Au Québec, le terme «Polynésie» a une résonance plutôt obscure. Nous avons observé que pour une majorité de personnes, elle est difficilement localisable. Si la plupart sait qu'il s'agit d'un groupe d'îles, elle peut être située soit dans l'océan Pacifique soit dans les Antilles ou encore en Asie – peut-être par association avec la Malaisie et ou l'Indonésie. Aussi, «Haïti» est parfois prise pour «Tahiti», et vice et versa, peut-être par confusion sémantique<sup>127</sup>. Il semble également qu'une grande partie des Français n'arrive pas à localiser la Polynésie selon les dires des Français résidents à Tahiti. Notre expérience personnelle tend également à le confirmer.

En France cependant, Moruroa est connu comme étant le versant apocalyptique du Tahiti édénique. Alors que cette dernière île est souvent associée à la cohabitation harmonieuse entre Français et Tahitiens et donc à la colonisation douce, «l'atoll du grand secret»<sup>128</sup> représente quant à lui la déraison d'État, l'impérialisme et l'acharnement. *Les deux extrêmes forment les limites psychologiques de l'espace polynésien* bien qu'ils se rassemblent néanmoins en un point. Ils constituent l'ailleurs radical par rapport à la France. La Polynésie est paradisiaque parce qu'elle est située aux antipodes, dans un monde insulaire opposé au monde continental, dans l'altérité radicale. Elle est devenue le théâtre des essais nucléaires français précisément parce qu'elle incarne cet ailleurs et ses possibilités. Mais encore, une de ces possibilités est de recréer le paradis à l'ombre du champignon atomique. Nous l'avons vu avec la

---

<sup>127</sup> Pour François Giraud, cette juxtaposition renvoie au lien historique entre les deux îles : «Idée saugrenue de juxtaposer deux noms Haïti et Tahiti ? Sans doute pas, d'autant que la confusion est souvent permanente; le premier étant cité pour désigner par erreur le second. Avec ce livre sur Haïti et Tahiti, l'histoire reprend ses droits et l'auteur retrace dans une perspective résolument historique les événements qui ont marqué la présence française outre-mer de Richelieu à Louis-Philippe : deux familles enracinées dans un terroir, le pays saumurois, illustrent cette présence. Des membres de ces deux familles participèrent à cette aventure coloniale entre les Caraïbes, la Méditerranée et le Pacifique, sous l'Ancien Régime et après la Révolution.» Voir l'ouvrage suivant : François GIRAUD, *De Haïti à Tahiti. Épopée de deux familles saumuroises (1720-1860)*, Paris, Le Manuscrit, 2007, 309 pages.

<sup>128</sup> Nom souvent donné à Moruroa.

*Cythère nucléaire.* À l'époque des essais nucléaires, à Moruroa, la vie coulait doucement à l'instar de l'Arcadie bikinienne des soldats américains. Moruroa additionne ainsi les emplacements incompatibles. Coutin l'avait déjà noté pour Bikini : «les hommes et leur bombe atomique l'ont condamnée à être le point zéro du globe, où se font et se défont tous les mondes possibles : royaume de pêcheurs en paix, l'atoll est devenu tour à tour champ de batailles, désert, zone interdite, puis palmeraie modèle et paradis des plongeurs.<sup>129</sup>»

Enfin, l'île comme territoire mythique<sup>130</sup> conjugue deux récits métaphoriques sur son origine : le premier correspond au mythe de la genèse où l'île est une terre émergée, promesse d'un nouveau monde à venir. Le second rappelle le mythe de l'âge d'or où l'île cette fois est le dernier vertige d'un continent immergé. Elle incarne ainsi simultanément l'espace de l'origine et de la fin.

4. L'hétérotopie appelle à l'élasticité du temps en le découpant et le reconfigurant. En ce sens, il y a des hétérotopies éternitaires et des hétérotopies chroniques.

L'hétérotopie comme le dit Foucault est «une sorte de rupture absolue avec le [...] temps traditionnel<sup>131</sup>». Le temps connaît un découpage particulier. Dans le cas qui nous intéresse, celui-ci est double. Premièrement, le paradis polynésien appelle à un rapport éternitaire au temps. Le paradis abolit le temps parce que chaque jour qui passe est semblable au précédent. Jacques Brel l'a déjà exprimé par ces vers : «les pirogues s'en vont les pirogues s'en viennent<sup>132</sup>» et «par manque de brise le temps

<sup>129</sup> André COUTIN, *Bikini mon amour*, Paris, Payot, 2002, 4<sup>e</sup> de couverture.

<sup>130</sup> François MOUREAU, *L'île territoire mythique*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989, 182 pages.

<sup>131</sup> FOUCAULT, *loc. cit.*, p. 759.

<sup>132</sup> Jacques BREL, *Tout Brel*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1986, p. 426.

s'immobilise au Marquises<sup>133</sup>». Ce sentiment est renforcé par l'impression qu'a le voyageur occidental d'absence de saisons sous les Tropiques<sup>134</sup>. Il y fait toujours chaud, la température ne variant jamais plus que de quelques degrés durant l'année. L'océan contribue aussi à ce renforcement par le grondement incessant des déferlantes sur le récif et le va-et-vient continu des vagues rappelant le mouvement hypnotique du métronome ou du pendule. Un rapport aigu à la mort semble découler de cette fatalité ambiante. La circularité de l'île accentuant encore l'apparente cyclicité du temps, le tour de l'île devient le tour du monde, ce dernier se refermant sur lui-même abolissant la distinction entre la vie et la mort.

Deuxièmement, la bombe apporte une dimension hyper chronique à l'hétérotopie polynésienne. Son type de temporalité est radicalement différent du précédent. Son temps, le temps à rebours ou le décompte, réintègre la perspective historique. Le temps ainsi martelé, ponctué, «5...4...3...2...1...Feu», place devant l'urgence et l'ultime. Le rapport à la vie est dans ce cas-ci immédiat. Il n'y a plus d'échappatoire. Du coup, lorsque l'«on a franchi le Rubicon<sup>135</sup>», il faut vivre «ici et maintenant» car on ne connaît pas demain et on ne sait ni même si demain il y aura. Dans les intervalles précédant et suivant le tir, les scientifiques et les techniciens mesurent, enregistrent, calculent, découpent et morcellent le temps. Dumortier observe comment «les expérimentateurs du Commissariat à l'Énergie Atomique étaient chargés de collecter et d'étudier les résultats scientifiques délivrés au moment de l'explosion de l'engin. *Cet instant infinitésimal était de l'ordre du milliardième de seconde!*<sup>136</sup>» Plus loin, il constate que «*l'instant du tir étant de quelques*

---

<sup>133</sup> BREL, *op. cit.*, p. 425.

<sup>134</sup> En plus de distinguer la saison des pluies de la saison sèche, les Polynésiens rythment leur calendrier selon les cycles des cultures vivrières : saison des mangues, saison des papayes et ainsi de suite.

<sup>135</sup> Lorsque l'expression célèbre est diffusée sur tous les bâtiments de la marine française, c'est que «[...] l'autorisation du tir avait été donnée et l'imminence de celui-ci était proche.» DUMORTIER, *op. cit.*, p. 90.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 131 (c'est nous qui soulignons).



*nanosecondes*, les ordinateurs disposaient de *ce laps de temps* pour recueillir les précieuses informations *avant que* l'engin et les appareils de mesure ne fussent réduits en chaleur et lumière!<sup>137</sup>»

Enfin, l'exemple du site d'essais nucléaires américains de Los Alamos éclaire notre propos sur l'élasticité du temps caractérisant, selon Foucault, les hétérotopies. DeGroot parle ici de l'ancien site de tirs reconverti en laboratoire, un exemple qui illustre à la fois le troisième et le quatrième principe de l'hétérotopie : «Out in the Tech Areas, which stretch into the mountains, the syntetic juxtaposes uneasily with rugged nature. The office of the Human Genome Project is just twenty minutes away from Bandolier National Monument with its prehistoric cave dwellings. *The future is wrapped in the past.*»<sup>138</sup>

5. «Les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables.»<sup>139</sup>»

La Polynésie devient une véritable destination touristique à partir des années 1960. Kahn constate amèrement l'augmentation croissante de sa fréquentation depuis lors : «In 1966, some 37,300 tourists visited Tahiti and in 1971 there were close to 78,000 (Aldrich 1993 :88). Each succeeding year, for the next few years, witnessed dramatic increases in the number of tourists, most of whom were Americans.»<sup>140</sup> Avec ses 200 000 touristes en moyenne par année depuis l'an 2000, ces îles demeurent somme toute une destination de vacances marginale. Cela s'explique notamment par leur isolement géographique, leur difficulté d'accès – elles sont en marge des grandes lignes de trafic aérien et maritime –, le prix du transport aller-retour et le coût de la

<sup>137</sup> DUMORTIER, *op. cit.*, p. 132 (c'est nous qui soulignons).

<sup>138</sup> DEGROOT, *op. cit.*, p. 340 (c'est nous qui soulignons).

<sup>139</sup> FOUCAULT, *loc. cit.*, p. 760.

<sup>140</sup> KAHN, *loc. cit.*, p. 304.

vie qui y est particulièrement onéreux<sup>141</sup>. Même avec l'avènement du tourisme de masse – notion encore toute relative dans le cas de la Polynésie française – Tahiti et ses îles demeurent une destination hors de portée et surtout hors de prix ce qui a pour effet, selon Bachimon, d'attiser le mythe – nous dirions l'hétérotopie – polynésien.

Que le paradis tahitien se doive toujours d'être gagné comme son modèle de l'au-delà, mais selon une transposition matérialiste de l'éthique originelle qui en fait *la destination symbolique de ceux auxquels la réussite sociale a donné les moyens de réaliser leurs rêves*, voilà qui illustre fort à propos la permanence des mythes au cœur des représentations modernes. Leur résistance au temps et à l'oubli, ainsi que leur perpétuelle reformulation, en font l'un des principaux obstacles à ce 'désenchantement du monde' qui nous menacerait.<sup>142</sup>

Pour ceux qui choisissent toutefois de s'y rendre, plusieurs étapes sont nécessitées. Comme il s'agit d'un voyage, les différentes escales et le passage aux douanes font office de rites de passage. Le non-lieu que constitue l'aéroport est en fait un passage obligé. Il est synonyme de confrontation, d'épuration et de dépouillement (questionnaire, détecteur, fouille) symbolisant la sortie d'un monde connu et quotidien et l'entrée dans l'espace hétérotopique. Une fois passées les longues heures d'attente, d'excitation et de fatigue propre au voyage, une autre purification s'impose : on passe le collier de fleurs autour du cou de celui qui arrive. Plus tard, au moment du départ, ce sera le collier de coquillages signifiant l'espoir d'un retour. De façon générale, Monique Mund-Dopchie soutient que

Si le rite dans les sociétés traditionnelles a pour vocation de redonner vie au mythe, ne peut-on, en effet, considérer avec Michel Michel que le « rite » des vacances dans les pays jugés exotiques constitue en quelque sorte une parenthèse dans la marche du temps, une

<sup>141</sup> Maëlan Le Goff, chercheuse au Centre français d'études et de recherches sur le développement international, interrogée par un journaliste de *Tahiti Presse* faisait notamment remarquer dans une étude produite pour l'Institut d'émission d'outre-mer que la Polynésie est «La destination la plus chère pour le marché français.» Voir l'article suivant : «La 'stagnation' du tourisme polynésien sous la loupe de l'IEOM», dans *Tahiti Presse*, 28/05/2008 [en ligne] <http://www.tahitipresse.pf/index.cfm?snav=see&presse=24179> (consulté le 29/05/2008), 1 page.

<sup>142</sup> Philippe BACHIMON, «Les représentations paradisiaque de Tahiti. Du lieu littéraire au lieu touristique», dans Rachid AMIROU et Philippe BACHIMON, *Le tourisme local. Une culture de l'exotisme*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 128-129 (c'est nous qui soulignons).



réincarnation temporaire du mythe célébrant une humanité sans souci, protégée par une nature bienveillante qu'elle habite en parfaite entente avec la divinité, ou encore une recherche, dans le territoire d'« ailleurs », de traces de l'Autre Monde ou du Monde d'Avant, que le modèle prométhéen a effacées chez soi.<sup>143</sup>

À un certain moment cependant, Tahiti semble s'ouvrir grand au monde. Lorsque les caméras se tournent vers l'île du Pacifique Sud lors des protestations de *Greenpeace* contre les essais nucléaires, celle-ci sort de son isolement et devient subitement le point d'intérêt, l'unique lieu. Comme le soulignent De Vries et Seur : «La première semaine de septembre 1995, Tahiti devient le centre du monde.<sup>144</sup>» Pourtant, l'écran de télévision est la fenêtre qui aussitôt ouverte s'est aussi vite refermée. Ainsi des portes s'ouvrent et se ferment; ainsi le temps et l'espace sont-ils tantôt perméables tantôt hermétiques.

6. Les hétérotopies occupent par rapport à l'espace réel une fonction soit d'illusion soit de compensation.

Les hétérotopies d'illusion qui «ont pour rôle de créer un espace d'illusion [...] dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée» tandis que les hétérotopies de compensation «cré[ent] un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé, brouillon.<sup>145</sup>»

Les grands complexes hôteliers de luxe proliférant en Polynésie cadrent bien avec la définition que donne Foucault de l'hétérotopie de compensation. Dans le *resort* –

<sup>143</sup> Monique MUND-DOPCHIE, «De l'âge d'or à Prométhée : le choix mythique entre le bonheur naturel et le progrès technique», dans *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve) – n° 2, juillet – décembre 2001 [en ligne] <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/02/Promethee.html> (consulté le 13/11/2007), p. 4.

<sup>144</sup> DE VRIES et SEUR, *op. cit.*, p. 163.

<sup>145</sup> FOUCAULT, *loc. cit.*, p. 761.

genre de micro-village combinant hôtel, restaurants, boutiques, spa et services de beauté en plus de la myriade d'activités libres et organisées allant de pair avec la vocation de ce type d'établissements – tout est agencé et aménagé afin de recréer un décor que l'on vante comme étant une reconstitution véritable, en parfaite harmonie avec le milieu naturel. Monique Mund-Dopchie donne un exemple tout à fait à propos :

*les responsable de l'entreprise «voyages et villégiatures» organisent artificiellement des enclaves d'âge d'or, des reconstitutions de «paradis terrestres». Pour parler ici uniquement d'un pionnier dans ce type de réalisation, le Club Méditerranée, dans les premières années de son fonctionnement, s'est ouvertement inspiré d'un coin de nature idyllique, à l'écart de la «civilisation» européenne, à savoir l'archipel polynésien. Pour reprendre les termes de l'analyse très fine de Catherine Bertho Lavenir «les chants et les danses du Pacifique, le collier de fleurs passé au cou des nouveaux arrivants, le paréo - que les boutiques du Club vendent -, voire les paillotes qui forment longtemps l'architecture des villages, sont autant de références à une Polynésie de rêve, où règnent le soleil et la mer, où les relations humaines sont harmonieuses, les inhibitions sociales et sexuelles levées». Le règne de l'âge d'or est artificiellement restauré dans son intégralité par les promoteurs du Club, puisque les échanges commerciaux y sont interdits - l'argent est remplacé par les boules d'un collier -, la hiérarchie sociale et professionnelle, niée - le tutoiement est de rigueur -, et l'exotisme présenté sous une forme aseptisée - les résidents sortant de leurs enclaves préservées pour visiter en groupe des lieux soigneusement choisis (de préférence des marchés colorés). Ainsi a été mise au point une technique rentable de transformation du temps du loisir et de l'espace vierge des horizons lointains en marchandise, une technique qui a évolué avec le temps, avec des résultats de plus en plus éclatants.<sup>146</sup>*

Ces îlots paradisiaques, mirages du mythe, répondraient à une demande récurrente d'authenticité depuis les années 1970 et propre à ce que Rachid Amirou nomme le «tourisme culturel». L'exemple qu'il donne du terroir peut aisément être appliqué à notre cas.

L'attrait pour le terroir (les sociabilités villageoises d'antan) est un mythe des origines dans le sens où ce retour aux sources est souvent vécu comme un retour au paradis (à un passé idyllique, mythifié, enjolivé, d'avant la ville et la pollution). Les villages où les sociabilités d'autrefois existant du moins en moins, sauf dans l'imaginaire des urbains, c'est une utopie – un voyage vers un lieu qui n'existe pas. Une nostalgie au sens strict de retour imaginaire à un

---

<sup>146</sup> MUND-DOPCHIE, *loc. cit.* pp. 20-21 (c'est nous qui soulignons).

réfèrent qui, perdant de son historicité (sa valeur documentaire et archivistique), gagne un échelon dans la mémoire et l'imaginaire collectifs.<sup>147</sup>

Kahn note quant à elle qu'à l'époque où la bombe française explosait en Polynésie, l'Office du tourisme, un organe issu du gouvernement local, revisitait l'image paradisiaque et les clichés relatifs à Tahiti afin d'attirer plus de touristes sur le territoire et, du coup, détourner les regards les plus suspicieux des méfaits de la bombe. À cet égard, Kahn remarque ceci : «postcards of bare breasts distract attention from nuclear tests. Guidebook photos of colorful fish darting in crystalline water keep one from noticing government clear-up crews who dispose of trash by shovelling it into the sea.<sup>148</sup>» Enfin, pour Bachimon, un tel détournement est sans conteste attribuable à la politique néocoloniale de l'État français face à sa dépendance.

Le premier paradoxe du néocolonialisme nucléaire aura été en effet de créer des infrastructures indispensables au développement de l'activité moderne d'exploitation des mythes, à savoir le tourisme. C'est en relation avec l'implantation du C.E.P. que l'État a débloqué en 1960 les fonds nécessaires à la construction, en un temps record, de l'aéroport de Tahiti-Faa'a demandé par le Territoire depuis la fin de la guerre. Les capacités du port ont été aussi considérablement améliorées. En conséquence les jets, les paquebots de croisière, les pétroliers, ..., ont pu enfin arriver à Tahiti. C'est ainsi que l'effort d'aménagement de Tahiti, afin d'en faire la base arrière de Mururoa (*sic*), a donné le déclic au tourisme international.<sup>149</sup>

Au final, nous constatons que la proposition foucaultienne appliquée au cas de la Polynésie imaginée offre une analyse plus fine et plus étoffée que ce que proposaient jusqu'ici les tenants du *malentendu culturel*. L'hétérotopologie, en révélant le paradoxe et en le plaçant au cœur de la pensée, précède le malentendu. Elle fait éclater les universaux, elle restitue le mouvement. En bref, la Polynésie «moderne»

<sup>147</sup> AMIROU, *op. cit.*, p. 26.

<sup>148</sup> KAHN, *loc. cit.*, p. 302.

<sup>149</sup> Philippe BACHIMON, *Tahiti entre mythes et réalités : essai d'histoire géographique*, Paris, Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1990, p. 334.

n'est ni un enfer ni un paradis. Elle oscille pourtant entre les deux, n'étant pas l'un *ou* l'autre, elle est l'un *mais* l'autre.

## 2.5 Conclusion

Le chapitre qui s'achève aura été l'occasion 1) de faire l'histoire comparée des représentations de la bombe nucléaire américaine et française; 2) de faire l'histoire récente de la représentation paradisiaque de la Polynésie et 3) d'inaugurer une lecture hétérotopique de l'espace polynésien en prenant acte de ces deux pôles paradoxaux. Le but recherché était de pallier à ce qui nous est apparu très tôt comme un vide théorique dans la littérature savante sur la Polynésie. Soulignons par contre l'effort de Kahn pour penser Tahiti autrement, en l'occurrence «as a thirdspace within wich identities continually evolve.<sup>150</sup>» Inspirée notamment des écrits de Foucault sur l'espace, nous lui devons d'être la première à avoir reconnu la potentialité de l'hétérotopologie comme outil d'analyse de l'espace polynésien. Bifurquant par ailleurs vers la conception spatiale de Henry Lefebvre<sup>151</sup>, Kahn nous a en quelque sorte laissé le champ libre pour procéder à l'analyse de l'hétérotopie polynésienne. Nous avons ainsi fait éclater une vision unique, lisse et unidimensionnelle au profit d'une meilleure compréhension de l'hétérogénéité d'un espace soumis aux fantasmes de création et de destruction, occupant un coin de l'imaginaire situé quelque part entre le mythe de l'âge d'or et le mythe de Prométhée.

Nous aurons également eu le loisir de passer en revue les principales approches théoriques concernant la Polynésie, travail de systématisation qui restait jusqu'ici encore à faire. Le tableau 2.1 qui suit offre une appréciation des principales études

---

<sup>150</sup> KAHN, *loc. cit.*, p. 286.

<sup>151</sup> À ce propos, nous lirons avec intérêt l'ouvrage suivant : Miriam KAHN, *Beyond the Edge of the Postcards : Tahiti and the Complexities of Place*, University of Hawai'i Press, à paraître.

historiques récentes sur la Polynésie (par noms d'auteurs et dates de parution des principaux ouvrages) que nous avons classées selon leur approche<sup>152</sup>. Nous en avons distingué cinq que nous comparons selon les quatre critères que voici :

a) la vision de la rencontre :

nous retenons ici la caractéristique principale servant à qualifier la période des premiers contacts entre Français et Polynésiens à Tahiti au XVIII<sup>e</sup> siècle.

b) le type de relation entre la France et la Polynésie :

il s'agit de caractériser de façon générale les rapports entretenus entre les deux sociétés dans une perspective historique.

c) la représentation de la bombe\* :

ce troisième critère montre comment chacune des approches appréhende la bombe française de façon générale.

d) la représentation du paradis polynésien\* :

en ce qui a trait à ce dernier critère, notre classification repose sur l'identification de chacune des approches à l'une ou l'autre des visions contemporaines du paradis polynésien soit, le *paradis perdu* ou la *Cythère nucléaire*.

\* Mentionnons que les réponses qui sont suivies d'un astérisque (\*) sont issues de notre propre lecture de ces approches à la lumière de notre travail d'analyse.

Finalement, faut-il préciser que le type de découpage privilégié ici s'apprécie selon une chronologie de la parution des principaux ouvrages théoriques des dernières années sur la Polynésie. S'il n'en avait été du choix de ce critère, nous aurions pu

---

<sup>152</sup> Cette classification nous est originale. Nous assumons le fait qu'elle soit simplificatrice. Certains auteurs pourraient à juste titre la refuser.

aisément regrouper les approches par affinités théoriques. Par exemple, le *fatal impact*, le *colonialisme nucléaire* et le *postcolonialisme* auraient constitué une première catégorie alors que le *malentendu culturel* et le *syncrétisme culturel* auraient formé la deuxième.

**Tableau 2.1 La bombe et le paradis dans les approches théoriques**

	<i>Fatal Impact</i>	<i>Colonialisme nucléaire</i>	<i>Malentendu culturel</i>	<i>Syncrétisme culturel</i>	<i>Postcolonialisme</i>
<b>Auteur(s)</b>	Alan Moorehead	Bengt et Maric-Thérèse Danielsson, Jean-Claude Guillebaud, Philippe Bachimon	Jean-François Baré, Éric Vibart, Serge Tcherkézoïff, Dominik Bretteville	Jean Chesneaux, Nic Maclellan, Pieter De Vries, Han Seur, Ian Christopher Campbell, Jean-Paul Latouche, Bruno Barrillot	Bernard Rigo, Éric Conte
<b>Date(s) de parution des ouvrages de référence</b>	1957 <i>Le péril blanc</i>	1974 <i>Moruroa mon amour</i> 1976 <i>Les confettis de l'empire</i> 1990 <i>Tahiti en mythes et réalités</i> 1993 <i>Moruroa, notre bombe coloniale</i>	1985 <i>Le malentendu pacifique</i> 1987 <i>Tahiti. Naissance d'un paradis</i> 2001 <i>Le mythe occidental</i> 2004 <i>Des Européens chez les Océaniens</i> 2004 <i>Tahiti - 1768</i>	1992 <i>La France dans le Pacifique</i> 1997 <i>Moruroa et nous</i> 2001 <i>Les insulaires du Pacifique</i> 2003 <i>Les irradiés de la République</i>	1997 <i>Lieux-dits d'un malentendu culturel</i> 1997 <i>Représentation du passé des Polynésiens</i>
<b>Vision de la rencontre</b>	Choc / Rupture	Choc	Malentendu / Contingence	Contingence	Choc
<b>Type de relation entre la France et la Polynésie</b>	Colonial	Colonial / Néo-colonial	Incompréhension réciproque	Mélange / Partage	Colonial
<b>Représentation de la bombe</b>	Outil de domination*	Outil de domination	Entreprise étrangère*	Prestige / Entreprise étrangère	Symbole de domination*
<b>Représentation du paradis polynésien</b>	<i>Paradis perdu</i>	<i>Paradis perdu*</i>	<i>Cythère nucléaire*</i>	<i>Cythère nucléaire</i>	<i>Paradis perdu*</i>

## CONCLUSION

### MISE EN ABYME

Tout compte fait, dans le but de situer notre lieu de parole et de saisir plus précisément la portée de notre démarche, permettons-nous un bref survol historique des principaux débats en sciences sociales depuis la fin des années 1960. La filiation critique de notre approche s'y rapporte. Rappelons d'abord le contexte. La fin des années 1950 et la décennie 1960 représentent sur la scène internationale une période intense de luttes de libération nationale dans la plupart des anciennes colonies d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. La proclamation d'indépendance de ces nouveaux États signifie, corollairement, l'éclatement des anciens empires coloniaux européens. En Occident, divers mouvements de contestations qui remettent en cause l'autorité morale et la légitimité des pouvoirs établis prennent naissance. Dans le même temps, les sciences sociales se voient traverser par des courants critiques tentant de rendre compte des changements s'opérant à tout point de vue. Dans le monde francophone, Frantz Fanon est une des figures marquantes de cette critique. En dénonçant tour à tour «la violence culturelle perpétrée par le colonialisme sur les indigènes dans *Peau noire, masques blancs*<sup>1</sup>»<sup>2</sup> et «l'aliénation du colonisé<sup>3</sup>» dans *Les damnés de la terre*, le psychiatre martiniquais est associé à ce que l'on appelle désormais le «tiers-mondisme». Dans le monde anglophone et dans la lignée de Fanon, une nouvelle approche de l'histoire des peuples colonisés connue sous la qualification de «post-coloniale» fait son apparition quelques vingt ans plus tard avec la publication en 1978

---

<sup>1</sup> Frantz FANON, *Les damnés de la terre* (1961), Paris, Gallimard, 1991, p. 7.

<sup>2</sup> Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, 1958, 188 pages.

<sup>3</sup> FANON, *Les damnés de la terre*, *idem*.

de l'œuvre phare d'Edward Said, *Orientalism*. Il exprime ainsi ce qui l'intéresse spécifiquement : « toute ma thèse consiste à dire que nous comprendrons mieux la persistance et la longévité de systèmes hégémoniques saturants tels que la culture si nous reconnaissons que leurs contraintes internes sur les écrivains et les penseurs sont *productives* et non unilatéralement inhibitrices.<sup>4</sup> » Il étudie l'orientalisme comme un rapport entre savoir et pouvoir, « comme un échange dynamique entre les auteurs individuels et les vastes entreprises politiques formées par les trois grands empires – le britannique, le français, l'américain – sur le territoire intellectuel et imaginaire desquels les écrits ont été produits.<sup>5</sup> » Bref, Fanon et Said décrivent à leur manière le processus historique de ce que nous qualifions de colonisation de l'imaginaire.

Au tournant des années 1980 et dans la foulée de *Orientalism*, paraît au Sycomore un collectif critiquant la démarche des anthropologues post-soixante-huitards et leur instrumentalisation de la figure de l'homme sauvage. De l'avis de Jean-Loup Amselle et des co-auteurs de l'ouvrage *Le sauvage à la mode*<sup>6</sup>, l'entreprise de ces « nouveaux anthropologues »<sup>7</sup> est subversive parce qu'elle utilise le sauvage à des fins politiques et idéologiques. « En effet, comme Clastres l'a bien montré dans un texte posthume, le véritable ennemi du sauvage c'est le marxisme. Or le marxisme a tout de même fait preuve de sa puissance opératoire pour la société civilisée (capitaliste). Il faut donc trouver une société autre où les concepts marxistes ne pourront s'appliquer.<sup>8</sup> » Pascal Bruckner salue quant à lui cette « démystification de la littérature ethnographique contemporaine » bien qu'ajoutant qu'« [elle] serait la bienvenue si elle n'était gâtée par un dogmatisme marxiste à l'épreuve des balles.<sup>9</sup> » En effet, pour l'auteur du

---

<sup>4</sup> Edward SAID, *L'Orientalisme*, Paris, Seuil, 2005, p. 27.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 27-28.

<sup>6</sup> Jean-Loup AMSELLE (textes réunis et présentés par), *Le sauvage à la mode*, Paris, Le Sycomore, 1979, 258 pages.

<sup>7</sup> Les auteurs réfèrent notamment à Claude Lévi-Strauss, Pierre Clastres, Jacques Lizot et Jean Jaulin.

<sup>8</sup> AMSELLE, *ibid.*, p. 17.

<sup>9</sup> Pascal BRUCKNER, *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 189.



*Sanglot de l'homme blanc*, la gauche charrie toujours sous les avatars du tiers-mondisme «les germes essentiels» du colonialisme.

Pour Bruckner dont l'entreprise intellectuelle vise à mettre en lumière et à briser le cycle de la honte habitant chaque Occidental, sortir du discours culpabilisateur signifie être à la fois critique de l'autre et de soi sans pour autant que l'un et l'autre ne s'équivalent. À ce titre, Kilani remarque quelques dix ans après Bruckner que la réponse donnée par le postmodernisme à l'évolutionnisme et au structuralisme dominant encore hier l'ethnographie a «conduit à ignorer les rapports de force qui relient précisément entre elles les cultures.»<sup>10</sup> Le dépassement du relativisme passe par l'histoire. Effectivement, les bases de ce nouveau projet socio-historique promu par les penseurs critiques sont ainsi formulées par Nicholas Thomas : «si quelques positions récentes sont réunies – une certaine forme de critique culturelle, un certain type d'analyse socio-historique, la prise en compte de l'histoire (et de la préhistoire) de l'écriture anthropologique – alors une nouvelle manière de concevoir la discipline pourra voir le jour.<sup>11</sup>»

Une telle proposition obtient un écho parmi les spécialistes de la Polynésie. Sahlins, qui écrit *Des îles dans l'histoire*<sup>12</sup> en 1989, est le premier à postuler la nécessité de penser la culture dans la perspective historique, une lacune récurrente depuis les écrits de Radcliffe-Brown que Thomas qualifie de fermeture herméneutique<sup>13</sup>. C'est dans cette perspective sahlinsienne qu'il est possible d'appréhender les approches du *malentendu culturel* et du *syncrétisme culturel* apparues à la mi-1980. Dans *Le malentendu pacifique*, Jean-François Baré montre que le malentendu issu des

---

<sup>10</sup> Mondher KILANI, *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne, 1998, p. 38.

<sup>11</sup> Nicholas THOMAS, *Hors du temps. Histoire et évolutionnisme dans le discours anthropologique*, Michigan, Belin, 1998, p. 19.

<sup>12</sup> Marshall SAHLINS, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard, 1989, 188 pages.

<sup>13</sup> THOMAS, *ibid.*, p. 39.

premières rencontres entre les Anglais (et puis les Français) et les Tahitiens est productif. « Cette notion de ‘malentendu productif’ (*working misunderstanding*, selon les termes de Paul Bohannan puis de Marshall Sahlins) est donc particulièrement utile dans ces situations exemplaires de communication inter-culturelle que sont les situations de colonisation.<sup>14</sup> » Plutôt que de faire ressortir les vestiges du colonialisme dans la culture du colonisé, et de départager ainsi des systèmes culturels présumés clos et cohérents, ces auteurs ont cherché au contraire à montrer l’existence d’un tiers espace, d’une zone nouvelle de sens produite de la contingence de la rencontre. Que cet espace soit principalement caractérisé par une incompréhension réciproque ou par un échange réciproque<sup>15</sup>, dans les deux cas, on postule l’irréductibilité de la culture, coupant ainsi avec les thèses évolutionnistes.

Chez Kahn, ce tiers espace est multipliable. « Tahiti emerges as a complex lived space that is generated within historical and spatial dimensions, both real and imaginary, immediate and mediated.<sup>16</sup> » Partageant également cette définition, nous avons fait jouer l’une contre l’autre (l’une en face de l’autre dirait Foucault<sup>17</sup>) deux combinaisons possibles de l’espace polynésien, « [deux] emplacements irréductibles l[un] à l’autre ] et absolument non superposables.<sup>18</sup> » Le paradis polynésien des quatre premières visions (libertine, coloniale, aventurière et romantique) répond d’une part à l’aspect historique, imaginaire et « médié » de cet espace. La bombe quant à elle incarne d’autre part le côté spatial, réel et immédiat. C’est à ce point-ci qu’apparaît le paradoxe. La rencontre des deux dimensions mène par ailleurs à l’hétérotopie et à ses

---

<sup>14</sup> Jean-François BARÉ, *Le malentendu pacifique. Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s’ensuivit avec les Français jusqu’à nos jours*, Paris, Hachette, 1985, p. 8.

<sup>15</sup> Voir le tableau 2.1.

<sup>16</sup> Miriam KAHN, « Placing Tahitian Identities: Rooted in Land and Enmeshed in Representations », dans Victoria S. LOCKWOOD (éd. par), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, Pearson Education, New Jersey, 2004, p. 286.

<sup>17</sup> Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 9.

<sup>18</sup> Michel FOUCAULT, « Des espaces autres », dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV 1980-1988 (1984), Paris, Gallimard, 1994, p. 755.

manifestations : le *paradis perdu* et la *Cythère nucléaire*. L'hétérotopie maintient vive la tension créée par le paradoxe tout en rendant celui-ci intelligible.

En plus d'avoir privilégié une lecture à la fois kahnnienne et foucaultienne de l'espace polynésien, nous avons opté pour une approche historicisante de la culture à l'instar du travail mené par Sahlins et par Thomas. Enfin, nous avons tenté de penser la culture autrement que sous la forme d'un réservoir de sens partageant l'idée selon laquelle

Il faut se défaire d'une conception réifiée de la culture pour la repenser comme force agie, et non plus agissante. Il faut se défaire de la conception supra-organique de la culture, comme une réalité surplombant les acteurs sociaux et guidant leurs actions. La culture ne serait plus cet ensemble d'interprétations que les gens partageraient en commun, mais cette instance qui fournit les moyens de ces interprétations. Les gens, en effet, peuvent partager des symboles, mais ils ne partagent pas forcément le contenu de ces symboles (Cohen 1989).<sup>19</sup>

C'est précisément ce que nous avons constaté avec le paradis polynésien. S'il évoque un ensemble de signes communs, son contenu se décline néanmoins dans le temps et dans l'espace. L'étonnante longévité de la représentation paradisiaque de la Polynésie nous a d'abord surpris. Plus encore, nous avons été interpellé par les innombrables allusions au «paradis polynésien» dans la littérature scientifique. Rigo l'avait déjà constaté, bien qu'avec dédain.

La civilisation polynésienne, précisément par son altérité radicale avec la nôtre, est l'objet privilégié de toutes les fascinations, de toutes les dérives intellectuelles – de la nostalgie proarchaïque antioccidentale au paternalisme à peine déguisé d'un évolutionnisme bon teint. On aurait tort d'imaginer que ces dérives appartiennent au passé : elles sont présentes aussi bien dans les mentalités contemporaines que dans certains travaux récents.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> KILANI, *op. cit.*, p. 23.

<sup>20</sup> Bernard RIGO, *Lieux-dits d'un malentendu culturel : analyse anthropologique et philosophique du discours occidental sur l'altérité polynésienne*, Tahiti, Au vent des îles, 1997, p. 23.

Alors que pour l'auteur, «il s'agit de relever, derrière des discours particuliers, la permanence d'un discours général<sup>21</sup>», il s'agissait plutôt pour nous de faire éclater l'apparente unanimité quant au contenu du mythe afin de l'ancrer dans l'histoire et d'en dégager l'aspect politique. Pour ce faire, nous avons mis en relief les visions françaises et américaines du mythe de même que leurs représentations différentes de la bombe nucléaire. Cet exercice nous a permis de montrer essentiellement deux choses : premièrement, dans un cas comme dans l'autre, paradis et bombe ne sont pas incompatibles parce que leur sens n'est ni fixé ni immuable. Deuxièmement, loin de n'être que fabulation et fantasme, le mythe du paradis polynésien est, historiquement, étroitement lié à la géopolitique du Pacifique.

Que le mythe ait été le principal moteur de la colonisation comme l'ont laissé entendre certains penseurs postcoloniaux, cela est peu probable. Par contre, qu'une telle représentation ait pu servir de justification *a posteriori*, cela est plausible. Autrement dit, il est probable que le mythe ait servi d'argument pour légitimer l'entreprise coloniale de l'État français en Polynésie auprès de la population française autant qu'auprès du peuple *ma'ohi*<sup>22</sup> – un peu à l'image de la double mission (avouée et secrète) du capitaine Cook à Tahiti<sup>23</sup>. Par ailleurs, comme cet essai ne peut être considéré autrement que comme une introduction à l'histoire de la transformation du mythe du paradis polynésien, une recherche systématique dans les sources concernées permettrait de faire l'examen de ce qui ne se pose ici encore que sous la forme d'une hypothèse. Nous croyons qu'il y a effectivement encore beaucoup à penser et à dire sur le mythe occidental du paradis polynésien.

---

<sup>21</sup> RIGO, *ibid.*, p. 36.

<sup>22</sup> Du pays, autochtone, indigène en *reo ma'ohi*. Yves LEMAÎTRE, *Lexique du tahitien contemporain*, Paris, Éditions de l'IRD, 2004, p. 71.

<sup>23</sup> Le capitaine Cook eut pour mission officielle de la part du roi d'Angleterre la confirmation ou l'infirmerie de l'existence du continent austral. Or, la poursuite de cette mission secrète fut justifiée par une autre mission, avouée celle-là, de l'observation à Tahiti du passage de la planète Vénus dans le but de mesurer avec précision la distance de la terre jusqu'au soleil.

\*\*\*

À la lumière de notre réflexion se dessine enfin l'idée que le mythe du paradis polynésien trouve sa place dans un grand récit occidental. Chacune des visions le constituant pouvant ainsi être comprise comme une mise en abyme de cette grande narration du monde. À l'instar de l'Atlantide de Platon, du mythe de Prométhée, du Paradis terrestre biblique, du Continent austral cher aux navigateurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et de l'Eldorado des *conquistadors*, le paradis polynésien raconte l'origine et l'apogée d'un monde, sa genèse comme son âge d'or. L'idée du paradis polynésien, si l'on peut remonter à ses sources, se perd dans ce grand récit. Elle n'est qu'un tableau de ce rêve d'immortalité. Car comme le dit Kirsten, «le désir d'échanger les bienfaits de la civilisation contre un mode de vie plus simple et plus naturel est aussi ancien que la 'civilisation' elle-même»<sup>24</sup>. Ainsi, peut-être, parce que l'Occident s'est donné «la mort pour horizon», s'est-il permis de porter bien haut et de mener bien loin ses rêves. Car comme l'a écrit Thierry Hentsch,

[p]remière civilisation à se définir à partir d'un point cardinal, l'Occident, dans une sorte d'intuition géniale, s'est donné – avec le nom du couchant – la mort pour horizon. Mais il ne le sait pas. Il s'est plutôt identifié à la «découverte» du Nouveau Monde, à la course du soleil et à son éternel retour. Tel l'astre solaire, l'Occident, civilisation du changement et des révolutions, est promis à une perpétuelle renaissance. Le continuel retour du même efface le sceau de la mort, et notre désignation inconsciente reste sans écho. Notre civilisation ne veut rien savoir de sa chute. Pourtant l'idée de cette chute nous préoccupe secrètement au plus haut point. En dépit de son occultation, l'horizon de la mort nous habite entièrement.<sup>25</sup>

La régénération du paradis efface la crainte de la bombe. Cela justifie certainement le silence dans lequel s'est muée la France face aux conséquences de ses essais

<sup>24</sup> Sven A. KIRSTEN, *The Book of Tiki, the cult of Polynesian pop in fifties America*, Köln, Taschen, 2000, p. 178.

<sup>25</sup> Thierry HENTSCH, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, pp. 13-14.

nucléaires en Polynésie. En somme, l'image paradisiaque de Tahiti n'a rien de bénin<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> KAHN, *loc. cit.*, p. 302.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

DE GAULLE, Charles, *Discours et messages. Vers le terme 1966 – 1969*, Paris, Plon, 1970, 418 pages.

### Gouvernementales

*Survival Under Atomic Attack*, The Official U.S. Government Booklet, 1950, Executive Office of the President, National Security Resources Board, Civil Defense Office, NSRB Doc. 130.

### Rapports d'enquêtes

BARRILLOT, Bruno (rédacteur principal), *Les Polynésiens et les essais nucléaires. Indépendance nationale et indépendance polynésienne*, CESCEN (Commission d'enquête sur les conséquences des essais nucléaires), *Délibération n° 2005-072 / APF du 15 juillet 2005, JOPF du 18 juillet 2005*, Assemblée de la Polynésie française, 2006, vol. 1, 334 pages.

BARRILLOT, Bruno (rédacteur principal), *Compte rendu de la mission préliminaire de contrôles radiologiques sur l'île de Mangareva et les atolls de Tureia et Hao (Polynésie française)*, CRIIRAD (Commission de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité), Rapport n° 05-49 V3 à la demande de la CESCEN (Commission d'enquête sur les conséquences des essais nucléaires), décembre 2005 – janvier 2006, vol. 2, 143 pages.

### Catalogues d'expositions

BOULAY, Roger (commissaire), *Kannibals et vahinés : imageries des mers du Sud* [catalogue de l'exposition / tenue à] Paris, Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 23 octobre 2001 – 18 février 2002, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2001, 183 pages.

Maréchal LYAUTEY (commissaire général), *Exposition coloniale internationale de Paris en 1931. Colonies et Pays d'Outre-Mer*, Paris, Imprimerie nationale, 1930, 77 pages.

### Récits de voyage

ARAGO, Jacques *Souvenirs d'un aveugle. Voyage autour du monde*, Paris, Blot, 1868, 412 pages.

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, Paris, FM / La Découverte, 1980, 292 pages.

DUMONT D'URVILLE, Jules-Sébastien-César, *Voyage pittoresque autour du monde*, Paris, L. Tenre, 1834-1835, 2 vol., 584 pages.

HEYERDAHL, Thor, *L'expédition du Kon-Tiki. Sur un radeau à travers le Pacifique* (1948), Paris, Éditions Phébus, 1994, 282 pages.

### Littérature

LONDON, Jack, *Les contes des mers du sud* (1911), Paris, Pocket, 2006, 127 pages.

LONDON, Jack, *La croisière sur le Snark* (1913), Paris, Hachette, 1953, 189 pages.

LONDON, Jack, *Jerry dans l'île* (1917), Paris, Hachette, 1975, 152 pages.

LOTI, Pierre, *Le mariage de Loti* (1880), Paris, Safrat, 1990, 190 pages.

MELVILLE, Herman, *Taipei* (1846), Paris, Gallimard, 1952, 377 pages.



- MELVILLE, Herman, *Omoo* (1847), Paris, GF Flammarion, 1990, 476 pages.
- MELVILLE, Herman, *Mardi* (1849), Paris, Gallimard, 1983, 639 pages.
- QUELLA-VILLÉGER, Alain (textes réunis et présentés par), *Polynésie : les archipels du rêve*, Paris, Omnibus, 2004, 953 pages.
- SEGALEN, Victor, *Les Immémoriaux* (1907), Paris, Plon, 1983, 338 pages.
- STEVENSON, Robert Louis, *Dans les mers du Sud* (1880), Paris, Payot & Rivages, 2003, 524 pages.
- STEVENSON, Robert Louis, *L'île au trésor* (1883), Paris, Bertrand-Lacoste, 1994, 126 pages.
- VOLTAIRE, *Candide et autres contes*, Paris, Gallimard, 1992, 512 pages.
- WELLS, Herbert George, *L'île du docteur Moreau*, Paris, Gallimard, 1989, 191 pages.

## **Documents audio-visuels**

### **Documentaires et reportages télévisés**

- BONTEMPS, Sophie, George PINOL et Jean-Pierre BRIAT, *Le cancer du Tropic*, France 3 Thalassa n° 1288, 2005, noir et blanc / couleur, 1 DVD, 69 min.
- KANE, Dennis B., *Bikini : Forbidden Paradise*, ABC «A World of Discovery», Time Life Video, États-Unis, 1992, noir et blanc / couleur, 50 min.
- LEGAY, Sébastien, Mathieu DREUJOU, Bertrand DECHAUMET et Arnaud KEHON, *Hao : l'atoll oublié*, France 2 Envoyé spécial n° 626, 2006, 1 DVD, 20 min.
- LEWIS, Ben, *Blowing up Paradise*, BBC, Londres, 2005, noir et blanc / couleur, 1 DVD, 60 min.
- STONE, Robert, *Radio Bikini*, Robert Stone Productions, États-Unis, 1988, noir et blanc / couleur, 1 DVD 56 min.

### Reportage en ligne

«Trouble in Paradise», *101 East*, partie 1 et 2, Al Jazeera English, 28 juin 2007, noir et blanc / couleur [en ligne] <http://www.youtube.com/watch?v=GUEuepGvfZ8> (consulté le 18/06/2008), 16 et 8 min.

### Courts métrages d'animation

*Duck and Cover*, Archer Productions, États-Unis, 1952, noir et blanc, 9 min.

*Survival Under Atomic Attack*, Castle Films, États-Unis, 1951, noir et blanc, 9 min.

LUSKE, Hamilton, *Our Friend the Atom*, Walt Disney Pictures, États-Unis, 1957, couleur, 13 épisodes.

URBANO, Carl, *A is for Atom*, John Sutherland Productions Inc., États-Unis, 1953, couleur, 14 min.

### Longs métrages de fiction

ALTON, Robert, *Pagan Love Song*, MGM Studios, États-Unis, 1950, couleur, 76 min.

DONALDSON, Roger, *The Bounty*, Dino De Laurentiis Company, États-Unis, 1983, couleur, 132 min.

FLAHERTY, Robert, *Moana*, Famous Players-Lasky Corporation, États-Unis, 1926, noir et blanc, 85 min.

FLAHERTY, Robert et William Stanley VAN DYKE, *White Shadows in the South Seas*, Cosmopolitan Productions, États-Unis, 1927, noir et blanc, 88 min.

FLAHERTY, Robert et Friedrich MURNAU, *Tabu, A Story of the South Seas*, Murnau-Flaherty Productions, États-Unis, 1931, noir et blanc, 84 min.

FRANKENHEIMER, John, *The Island of Dr. Moreau*, New Line Cinema, États-Unis, 1996, couleur, 96 min.

KLEISER, Randal, *The Blue Lagoon*, Columbia Pictures Corporation, États-Unis, 1980, couleur, 104 min.

KUBRICK, Stanley, *Dr Strangelove or How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb*, Hawk Films, Angleterre, 1963, noir et blanc, 93 min.

LLOYD, Frank, *Mutiny on the Bounty*, MGM Studios, États-Unis, 1935, noir et blanc, 132 min.

MÉLIÈS, Gaston, *A Ballad of the South Seas*, Méliès Star Films, États-Unis, 1913, noir et blanc, court métrage (durée inconnue).

MILESTONE, Lewis, *Mutiny on the Bounty*, Arcola Pictures, États-Unis, 1962, couleur, 178 min.

MOORE, Michael D., *Paradise, Hawaiian Style*, Paramount Pictures, États-Unis, 1966, couleur, 91 min.

ROGELL, Albert S., *Aloha*, Tiffany Productions, États-Unis, 1931, noir et blanc, 90 min.

TAUROG, Norman, *Blue Hawaii*, Hal Wallis Productions, États-Unis, 1961, couleur, 102 min.

## Ouvrages

### Ouvrages de référence

*Guide vidéo / dvd 2005*, Montréal, Fides / Boîte Noire, 2005, 899 pages.

Collectif, *Encyclopédie de la Polynésie Française*, 9 volumes, Papeete (Tahiti), Éditions Christian Gleizal, Multipress, 1988.

BONTÉ, Pierre et Michel IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 842 pages.

GAILLARD, Gérard, *Dictionnaire des ethnologies et des anthropologies*, Paris, Armand Colin, 1997, 286 pages.

LEMAÎTRE, Yves, *Lexique du tahitien contemporain*, Paris, Éditions de l'IRD, 2004, 205 pages.

### **Ouvrages scientifiques**

ABITEBOUL, Olivier, *Le paradoxe apprivoisé*, Paris, Flammarion, 1998, 222 pages.

AFFERGAN, Francis, *Exotisme et altérité*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 295 pages.

AMIROU, Rachid, *Imaginaire du tourisme culturel*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, 155 pages.

AMSELLE, Jean-Loup (textes réunis et présentés par), *Le sauvage à la mode*, Paris, Le Sycomore, 1979, 258 pages.

BRUCKNER, Pascal, *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 309 pages.

BUFFON, Georges Louis Leclerc (compte de), *Histoire naturelle*, Paris, Gallimard, 1984, 343 pages.

CHENU, Jean-Charles, *Traité des races humaines*, Paris, Maresq et compagnie, 1860, 211 pages.

CHRISTIN, Rodolphe, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000, 235 pages.

FANON, Frantz, *Peaux noire, masques blancs*, Paris, 1958, 188 pages.

FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991, 376 pages.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, 400 pages.

GAILLARD, Marc, *Paris. Les Expositions Universelles de 1855 à 1937*, Paris, Les Presses Franciliennes, 2003, 184 pages.

- HALBERSTAM, David, *Les Fifties. La révolution américaine des années 50*, Paris, Seuil, 1995, 590 pages.
- HENTSCH, Thierry, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, 431 pages.
- KILANI, Mondher, *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne, 1998, 318 pages.
- MABIRE, Jean-Christophe (sous la dir.), *L'Exposition Universelle de 1900*, Paris, L'Harmattan, 2000, 192 pages.
- MALINOWSKI, Bronislaw, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1989, 606 pages.
- MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, 357 pages.
- MOLES, Abraham A., *Psychologie du kitsch. L'art du bonheur*, Paris, Denoël / Gonthier, 1976, 232 pages.
- MORE, Thomas, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, GF Flammarion, 1987, 248 pages.
- MOUREAU, François, *L'île territoire mythique*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989, 182 pages.
- SIMPSON, Christopher, *Science of Coercion. Communication, Research & Psychological Warfare 1945-1960*, New York / Oxford, Oxford University Press, 1994, 204 pages.
- SAHLINS, Marshall, *La découverte du vrai Sauvage et autres essais*, Paris, Gallimard, 2007, 458 pages.
- SAID, Edward, *Orientalism*, Paris, Seuil, 2005, 422 pages.
- THOMAS, Nicholas, *Hors du temps. Histoire et évolutionnisme dans le discours anthropologique*, Michigan, Belin, 1998, 236 pages.

### Ouvrages complémentaires

- BREL, Jacques, *Tout Brel*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1986, 479 pages.
- DIDEROT, Denis, *Supplément de voyage de Bougainville et autres œuvres philosophiques*, Paris, Presses Pocket, 1992, 373 pages.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Librairie générale française, 1996, 157 pages.

### Monographies thématiques

#### Sur le Pacifique Sud, ses représentations et ses mythes

- BACHIMON, Philippe, *Tahiti entre mythe et réalité : essai d'histoire géographique*, Paris, Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 1990, 390 pages.
- BAERT, Annie, *Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie. Les voyages de Mendaña et de Quirós 1567-1606*, Paris, L'Harmattan, 1999, 351 pages.
- BOULAY, Roger, *Kannibals et Vahinés. Imageries des mers du Sud*, Chartre (France), Éditions de l'Aube, 2000, 129 pages.
- BOULAY, Roger, *Hula hula et pilou pilou, cannibales et vahinés*, Paris, Éditions du Chêne, 2005, 183 pages.
- BOYER, Philippe (sous la dir.), *La mer, espace, perception et imaginaire dans le Pacifique sud*, Paris, L'Harmattan, 1997, 443 pages.
- ELLINGSON, Terry Jay, *The Myth of the Noble Savage*, Berkeley, University of California Press, 2001, 445 pages.
- FOUGÈRE, Éric, *Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615 – 1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995, 445 pages.
- KIRSTEN, Sven A., *The Book of Tiki, the cult of Polynesian pop in fifties America*, Köln, Taschen, 2000, 287 pages.

- LEONI, Sylviane et Réal OUELLET (sous la dir.), *Mythes et géographie des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux Terres australes* de Charles de Brosses, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2006, 220 pages.
- PEREZ, Christine, *La perception de l'insularité dans les mondes méditerranéen ancien et archipélagique polynésien d'avant la découverte missionnaire*, Paris, Publibook, 2005, 479 pages.
- RACAULT, Jean-Michel, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 473 pages.
- RIGO, Bernard, *Lieux-dits d'un malentendu culturel : analyse anthropologique et philosophique du discours occidental sur l'altérité polynésienne*, Tahiti, Au vent des îles, 1997, 238 pages.
- SMITH, Bernard William, *A European Vision of the South Pacific*, New Haven / London, Yale University Press, 1988, 370 pages.
- TCHERKÉZOFF, Serge, *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne. 1928-1999 Margaret Mead, Derek Freeman et Samoa*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 225 pages.
- TCHERKÉZOFF, Serge, *Tahiti – 1768. Jeunes filles en pleurs : la face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental (1595-1928)*, Tahiti, Au vent des îles, 2004, 531 pages.
- VIBART, Éric, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, 252 pages.

### **Sur l'histoire et la politique en Polynésie française**

- Collectif, *Iles du Pacifique*, Paris, Éditions Robert Laffont / Coll. L'encyclopédie des Peuples du Monde Entier, 1978, 240 pages.
- AL WARDI, Sémir, *Tahiti et la France. Le partage du pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 1998, 212 pages.

- BARÉ, Jean-François, *Le malentendu pacifique. Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1985, 278 pages.
- BENSA, Alban et Jean-Claude RIVIERRE, *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, 1998, 214 pages.
- BLAIS, Hélène, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, Paris, CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche), 2005, 351 pages.
- BONNEMAISON, Joël, *La dernière île*, Paris, Arléa/ORSTOM, 1986, 404 pages.
- CAMPBELL, Ian Christopher et Jean-Paul LATOUCHE, *Les insulaires du Pacifique : Histoire et situation politique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 350 pages.
- CHESNEAUX, Jean et Nic MACLELLAN, *La France dans le Pacifique : De Bougainville à Moruroa*, Paris, La Découverte / Essais, 1992, 237 pages.
- DE DECKKER, Paul et Pierre-Yves TOULLELAN, *La France et le Pacifique*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1990, 364 pages.
- DUNIS, Serge, *Le Grand Océan. Le temps et l'espace du Pacifique*, Paris, Georg, 2003, 520 pages.
- FÈVE, Guy, *Polynésie, Polynésiens, hier et aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1997, 214 pages.
- GIRAUD, François, *De Haïti à Tahiti. Épopée de deux familles saumuroises (1720-1860)*, Paris, Le Manuscrit, 2007, 309 pages.
- KAHN, Miriam, *Beyond the Edge of the Postcards : Tahiti and the Complexities of Place*, University of Hawai'i Press, à paraître.
- MOOREHEAD, Alan, *Le péril blanc : l'invasion du Pacifique Sud 1767-1840. Les civilisations assassinées du Pacifique*, Paris, Plon, 1967, 285 pages.
- RÉGNAULT, Jean-Marc, *Le Pouvoir confisqué en Polynésie française. L'affrontement Temaru-Flosse*, Paris, Les Indes Savantes, 2005, 183 pages.



ROBINEAU, Claude, *Tradition et modernité aux Îles de la Société*, Paris, ORSTOM, 1983, 488 pages.

SAHLINS, Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard, 1989, 188 pages.

TOULLELAN, Pierre-Yves, *Tahiti et ses archipels*, Paris, Karthala, 1991, 230 pages.

### **Sur les essais nucléaires dans le Pacifique**

BARRILLOT, Bruno, *Les irradiés de la République : les victimes des essais nucléaires prennent la parole*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2003, 233 pages.

BESLU, Christian, *Une tranche de vie à Moruroa*, Papeete, Société des études océaniques / Éditions Le Motu, 2003, 128 pages.

CHESNEAUX, Jean. (sous la dir.), *Tahiti après la bombe : quel avenir pour la Polynésie?*, Paris, L'Harmattan, 1995, 184 pages.

COUTIN, André, *Retour à Bikini*, Paris, Stock, 1972, 284 pages.

COUTIN, André, *Bikini mon amour*, Paris, Payot, 2002, 177 pages.

DANIELSSON, Bengt et Marie-Thérèse, *Moruroa, notre bombe coloniale. Histoire de la colonisation nucléaire de la Polynésie française*, Paris, L'Harmattan, 1993, 655 pages.

DEGROOT, Gerard J., *The Bombe. A Life*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2004, 397 pages.

DE VRIES, Pieter et Han SEUR, *Moruroa et nous : expériences des Polynésiens au cours des 30 années d'essais nucléaires dans le Pacifique Sud*, Lyon, Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits, 1997, 222 pages.

DUMORTIER, Bernard, *Moruroa & Fangataufa. Les atolls de l'atome*, Paris, Marines, 2004, 191 pages.

GUILLEBAUD, Jean-Claude, *Les confettis de l'Empire*, Paris, Seuil, 1976, 317 pages.

HAYES, Peter, Lyuba ZARSKY et Walden BELLO, *American Lake. The Nuclear Peril in the Pacific*, New York, Penguin Books, 1986, 529 pages.

LABBÉ, Marie-Hélène, *La grande peur du nucléaire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2000, 133 pages.

NIEDENTHAL, Jack, *For the Good of Mankind. A History of the People of Bikini and their Islands*, Majuro (Marshall Islands), Bravo Publishers, 2001, 226 pages.

### Sites Internet

«Doomsday Clock Overview», *Bulletin of the Atomic Scientists*, [en ligne] <http://www.thebulletin.org/content/doomsday-clock/overview> (consulté le 20/02/2008), 1 page.

«France's Nuclear Weapons. Origin of the Force de Frappe», *The Nuclear Weapon Archive. A Guide to Nuclear Weapons*, [en ligne] <http://nuclearweaponarchive.org/France/FranceOrigin.html> (consulté le 22/02/2008).

«It Is 5 Minutes to Midnight», *The Bulletin Online. Global Security News & Analysis*, [en ligne] <http://www.thebulletin.org/minutes-to-midnight/> (consulté le 17/03/2008).

«Duck and Cover. Avec Bert la tortue dans le rôle principal», U.S. Department Of State, *E Journal USA*, [en ligne] <http://usinfo.state.gov/journals/itps/0305/ijpf/duckncvr.htm> (consulté le 17/03/2008).

### Articles

#### Articles scientifiques imprimés

BACHIMON, Philippe, «Les représentations paradisiaque de Tahiti. Du lieu littéraire au lieu touristique», dans AMIROU, Rachid, BACHIMON, Philippe, *Le*

*tourisme local. Une culture de l'exotisme*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 121 à 129.

BONNEMAISON, Joël et Éric WADDELL, «L'Extrême-Occident dans l'œil du cyclone. Les nouvelles frontières économiques et politiques du Pacifique insulaire», dans *Revue Tiers Monde*, t. XXXVIII, n° 149, janvier-mars 1997, pp. 13 à 34.

BRETTEVILLE, Dominik, «Des Européens chez les Océaniens : qui découvre qui?», dans *Historiens et Géographes. Océanie : pour une Géohistoire*, n°386, avril 2004, pp. 207 à 219.

KAHN, Miriam, «Placing Tahitian Identities : Rooted in Land and Enmeshed in Representations», in LOCKWOOD, Victoria S. (éd. par), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, Pearson Education, New Jersey, 2004, pp. 285 to 306.

FOUCAULT, Michel, «Des espaces autres», dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV 1980-1988 (1984), Paris, Gallimard, 1994, pp. 752-762.

WACHTEL, Nathan, «L'acculturation», dans LE GOFF, Jacques, NORA, Pierre (sous la dir.), *Faire de l'histoire. I Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 174 à 202.

### Articles scientifiques en ligne

Éditorial, «Qui a peur du postcolonial? Le tournant postcolonial à la française», dans *Mouvements*, n° 51, septembre-octobre 2007 [en ligne]  
<http://www.mouvements.info/spip.php?article171> (consulté le 04/03/2008), 6 pages.

BRAMI-CELENTANO, Alexandrine, «Le renouveau identitaire et culturel de la jeunesse à Tahiti. La culture et l'identité *ma'ohi* en question», Lehman College – City University of New York, [en ligne]  
[http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/pacifique/brami\\_renouveau.html](http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/pacifique/brami_renouveau.html)  
 (consulté le 08/08/2006), 10 pages.

DIDEROT, d'ALEMBERT, «Libertinage», dans l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [en ligne]  
<http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject?a.67:260./var/artfla/encyclopedie/textda>

[ta/IMAGE/](#) (consulté le 15/10/2007), 1 page.

GARANGER, José et Claude ROBINEAU, *Bora Bora*, Paris, Les Nouvelles Éditions Latines, 1977 [document numérisé, en ligne]  
[http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/pleins\\_textes\\_5/b\\_fdi\\_18-19/24233.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_5/b_fdi_18-19/24233.pdf) (consultée le 07/01/2008), 31 pages.

MARGUERON, Daniel, «Les mutations de l'espace littéraire à Tahiti de 1960 à 2000», dans *Itereva. Le site pédagogique de la Polynésie française* [conférence tenue à l'occasion du Salon du livre de] Papeete (Tahiti), mai 2002 [en ligne]  
<http://www.itereva.pf/disciplines/lettres/archi/salon06.htm> (consulté le 06/09/2007), 10 pages.

MUND-DOPCHIE, Monique, «De l'âge d'or à Prométhée : le choix mythique entre le bonheur naturel et le progrès technique», dans *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve) – n° 2, juillet – décembre 2001 [en ligne]  
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/02/Promethee.html> (consulté le 13/11/2007), 26 pages.

PARRINGTON, Col. Alan J. (USAF), «Mutually Assured Destruction Revisited. Strategic Doctrine in Question», *Airpower Journal*, winter 1997, [en ligne]  
<http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj97/win97/parrin.html> (consulté le 01/03/2008), 1 page.

TRÉMON, Anne-Christine, «Logique 'autonomiste' et 'indépendantiste' en Polynésie française» dans *Cultures & Conflits*, [en ligne]  
<http://www.conflits.org/document1709.html> (consulté le 08/08/2006), 20 pages.

### Articles de quotidiens en ligne

«La 'stagnation' du tourisme polynésien sous la loupe de l'IEOM», dans *Tahiti Presse*, 28/05/2008 [en ligne]  
<http://www.tahitipresse.pf/index.cfm?snav=see&presse=24179> (consulté le 29/05/2008), 1 page.

LAFERRIÈRE, Michèle, «Outrance, accumulation et faux : ode au kitsch», dans *La Presse*, vendredi 22 décembre 2006 [en ligne]

<http://montoit.cyberpresse.ca/decoration/articles/4058-Outrance-accumulation-et-faux-ode-au-kitsch.html> (consultée le 07/01/2008), 1 page.

LE GOFF, Christian, «Oscar Temaru, la voix du 'Grand Tahiti'» dans *Libération*, samedi le 2 juin 2007 [en ligne]  
<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/257911.FR.php> (consulté le 10/06/2008), 1 page.